

JEAN BERNABE

IPAMELE

roman

JEAN BERNABE

IPAMELE

TOURNAI

SOMMAIRE

ENVOI	P. 2
Chapitre 1	P. 6
Danses et contredanses	
Chapitre 2	P. 39
Mille collines	
Chapitre 3	P. 73
Crises et renacements	
Chapitre 4	P.104
Souvinances et autres chamaneries	
Chapitre 5	P.146
« Amour Gros-Morne » et autres affections	
Chapitre 6	P.174
La malgeste des mornes	
Chapitre 7	P. 212
Chants pour hâter le retour d'une princesse désapparue	

« *Li sa, sé chenn i ké ba pawol ou* »
Prophétie d'un bouc-cabrit

ENVOI

Laissant derrière ses talons le sol humide et rugueux, parce que antidérapant de la salle de bain, Georges-Antoine Zozime (dit Gros Gaz) sentit s'allumer une flammèche de plaisir au contact de l'épaisse moquette. Le torse ceint d'une grande serviette, il en utilisa une autre, plus petite, pour éponger ses membres. Il insista particulièrement sur les plis et replis, tout partout où, en vertu d'un droit coutumier, pouvait camper, faussement blasées, les troupes assassines préposées aux infections microbiennes. Quand il était en voyage, son corps, mis à l'épreuve par l'absorption sans ménagement des fuseaux horaires, finissait par perdre quelques-uns de ses repères et ne savait plus comment résister aux gerçures purulentes des mycoses scélérates. S'il ne voulait pas avoir l'attache des orteils fissurée, la raie des fesses enflammée et l'aine charcutée, en ses deux versants, à chaque frottement de l'ourlet du slip, il fallait agir préventivement, et Georges-Antoine, courageux mais pas téméraire, s'y employait énergique et précautionneusement.

Il était maintenant aussi nu que sec, vaguant un regard nonchalant sur son image reflétée dans le miroir. Sauf la partie découpée par l'encastrement d'une table-bureau, ce miroir

occupait toute la surface d'un des murs de la chambre d'hôtel. Tout à coup, Georges-Antoine ramassa la serviette dont il s'était quelques instants auparavant dévêtu. Il la referma autour de ses parties intimes tout en lançant un oeil mauvais et soupçonneux à l'observateur que son imagination ou ses dons de double vue plaçaient outre le miroir. Comme si ce dernier eût été sans tain, et que de la sorte il cédait passage aux indiscretions qui ne s'étaient que trop longtemps repues de sa nudité. Mais son idée lui dit aussitôt de se raviser et de feindre le retour à l'innocence de la posture précédente, quand le sanctuaire de sa vie privée ne lui paraissait pas encore menacé par la lame de ce regard étranger. Il fallait endormir la vigilance de l'Autre, quel qu'il fût. C'est pourquoi Georges-Antoine se dénuda de nouveau. Imitant alors quelqu'un qui se saurait protégé par quatre murs opaques, il se mit à tâter d'une forte grippe de la main la ceinture replète de son abdomen, avec l'air entendu de celui qui prend la résolution de maigrir à cet endroit. Il étala comique à souhait sa dentition devant le grand miroir mural et inspecta le cati et le décati de son visage qu'il gratifia, à plusieurs reprises, de ce genre de sourires qui peuplent le temps matinal des ablutions. Il n'ignorait pas que le contraste de ces attitudes successives était de nature à lui valoir les stigmates d'une loufoquerie sans appel. Il avait cependant l'intuition qu'une clause de prudence lui commandait de soumettre sa vanité et le culte de son image personnelle aux nécessités d'une bonne stratégie.

Contrairement donc à son habitude d'enfiler ses vêtements du jour avant de se livrer à la séance d'écriture qu'il s'imposait tous les matins (même quand il était en déplacement), il s'assit à sa table de travail. Garder son naturel

ne fut pas facile, mais il y réussit un certain temps sans trop de peine en se disant que toute incongruité serait désormais mise sur le compte de cette bizarrerie dont il venait de donner des signes. Il avait beau pencher hypocrite la tête sur son cahier, il n'arrivait à rien produire, obsédé qu'il était par l'enjeu du moment.

Adonc, au bout d'un quart d'heure de macaqueries, Gros-Gaz décida de rechercher dans son porte document le formulaire d'enquête qui lui avait été remis la veille, dans la rue, par quelque étudiant désargenté en mal de petits boulots. (« Une fois que vous l'aurez rempli, vous n'aurez qu'à l'envoyer dans cette enveloppe déjà timbrée », lui avait-on dit). Ce geste de bonne volonté (après tout, c'était comme se rendre à la station de transfusion sanguine !) ne lui avait-il pas valu, quelques mois auparavant, de gagner une location de voiture pour quinze jours, kilomètres illimités, et qu'il utilisa pendant son dernier séjour à Paris ? Le seul inconvénient avait été la hantise de devoir garer le véhicule pendant la journée dans les environs de son hôtel. Le quartier des Gobelins, de ce point de vue, n'était pas de tout repos. Mais finalement, le bilan avait été positif s'il y comptait toutes les drives qu'il avait pu faire seul ou accompagné (et, sans mentir, bien accompagné !) en Ile de France, et même ailleurs. Mais, au fait, tirage au sort et anonymat de l'enquête, ça ne va pas ensemble ! Cette remarque, qui ne le tracassait pas outre mesure, participait des ruses par lesquelles il parvenait à se donner la contenance qui, à cette heure, était en train d'endormir méchant chez l'Autre, le soupçon d'être découvert juste là, maintenant, en ce moment même, à longueviller un client, un bon client en plus. Oui ! bon, peut-être, mais

certainement pas client bonbon ni client gâteau! Parce que ça, non, il ne le prendrait pas !

Il n'allait pas rester cent ans à sa table, tout nu comme une tête chauve sans chapeau-bakoua. Il répondrait plus tard à l'enquête, dont le questionnaire, assez complexe, supposait une certaine concentration. Il espérait qu'une fois de plus il serait un des heureux gagnants, ainsi récompensés du temps précieux passé à remplir ce document élaboré par des gens sans doute consciencieux mais ennuyeux comme des pains rassis.

Il était maintenant sûr d'avoir sauvé in extremis la situation. Aucun obstacle particulier ne devrait être interposé pour l'empêcher d'inspecter la chambre voisine. Il fallait absolument qu'il y entre pour y découvrir de quoi asseoir son intuition. Mais, cette intuition-là, comme il n'était pas complètement tèbè, il se rendait parfaitement compte qu'elle n'avait, dans la réalité, absolument aucun fondement concret qui puisse, le moment venu, l'affranchir, à ses propres yeux, du diagnostic d'une grave paranoïa. A ce poker-là, il fallait qu'il joue, même s'il n'avait rien d'un joueur invétéré. « Banco ! Tiens bon la rampe, ça va tanguer rude ! », se dit-il.

Il partit vers ses divers rendez-vous de la journée.

Chapitre 1

Danses et contredanses

Quelques jours avant le bal traditionnel du campus, certains étudiants se sont mis en quête de musique antillaise. Sollicité de ci, de là, tu as été d'une bien piètre contribution par les quelques titres que, pris de court, tu es parvenu à extirper de ta mémoire peu aguerrie à la discographie des divers morceaux créoles même les plus en vogue. Ta surprise a été d'autant plus vive devant le grand nombre et la diversité des CD récoltés ainsi que leur teneur en zouks, biguines, mérenгуés, cadences, calypsos et autres compas.

Elsie, a été ta première cavalière. Mais ton esprit était loin, très loin. Quant à ton corps, il était là sans être là, tu le sentais tout flòkò tout autour de toi. Tu t'éprouvais, pantin plus désarticulé qu'un bois-bois de carnaval, livré aux automatismes des rythmes syncopés. Une mazouk dansée avec Margaret, une autre avec Vanina, amenées par la deuxième ou peut-être la troisième vague des arrivants (même moi, je ne m'en souviens pas très bien), ne parvenait pas non plus à lester ton corps du moindre poids de conviction, à susciter dans ton âme la moindre complicité fomenteuse de joie.

Sandía, sympathique africaine américaine, par le caractère théâtral de son arrivée, aura plus d'effet sur ton humeur : surgissant d'un seul bond sur la piste, elle s'est instituée avec ostentation ta partenaire à un moment où, le rythme aidant, la proximité de chaque couple était à ce point distendue que personne ne savait plus qui danse avec qui.

Passé le moment de surprise, tu t'es employé alors à faire montre d'un entrain que ne lassaient ni ne rebutaient, en apparence, une succession de cinq danses...(tu as commencé à les compter à partir de la troisième), cinq danses sans trêve, sans repos, sans répit pour le début de crampe qui, par moments, tétanisait ton pied droit. Tu te livrais avec elle, gage objectif de bonne humeur, à ces pitreries que tu attribues - une de tes rengaines - au patrimoine immémorial des fils d'Afrique qui se réactiverait chaque fois que ces derniers agissent sous le signe chorégraphique de la déesse Secousse : coups de fesses bien rebondies administrés par un déhanchement rythmique, heurts d'épaules, bras à demi repliés autour d'une prise imaginaire.

C'est à croire, as-tu bredouillé, avec un zeste d'exaspération, que la réserve de bonne musique (c'est indiscutablement aux rythmes afro-quelque chose, que tu pensais) est épuisée, car, depuis belle drive, le disc-jockey n'avait de goût (et d'oreilles !) que pour une musique disco que tu trouvais des plus insipides mais qui, imprévument coupée par des stridulations nasillardes, a soudain jeté la foule, Sandia la première, dans une manière de karaoké agrémentée de sautilllements unijambistes. Harcelé par ta crampe du pied droit, tu as apprécié l'aubaine. Te voilà, à ton tour, lancé dans la gigue unijambiste, mettant au travail ton pied gauche. Tu espérais de la sorte procurer un peu de repos à l'autre. Mais l'idiot, il en a profité pour se contorsionner de plus belle, t'extorquant une grimace que, bon prince, tu as prolongé en un succédané de sourire de circonstance aussi interminable que ce fichu morceau, que cette foutue soirée. (Est-ce que par mes mots, je te paraîtrai me tromper

lourdement sur tes dispositions physiques et psychologiques du moment ?).

Tu as éprouvé quand même une certaine satisfaction à l'idée que tu contribuais, à part presque égale avec quelques bons verres de vin français aperçus encore pleins au début de la soirée sur la nappe de papier blanc du buffet, à une gaieté exubérante dont toutefois Sandia s'inquiétait qu'elle ne jette définitivement le discrédit sur sa propre personne aux yeux d'un partenaire apparemment aussi sobre que toi. Tu as arboré alors la physionomie angélique - si je peux, moi, en toute loyauté risquer une telle épithète - de l'incompréhension et t'es mis à louer, avec un air d'intense conviction, les effets libérateurs de la danse sur les jeunes filles de bonne famille. Sandia probablement flattée et manifestement rassurée, a fermé les yeux; la voilà maintenant, dédiciée, toute, à l'ambiance survoltée du moment, la main droite sur le nombril - geste dans lequel tu te plais à reconnaître un héritage négro-africain.

Sandia faisait chorus aux paroles de la chanson du moment, hurlées par les dizaines des voix, dans un anglais qui à toi sonnait encore plus incompréhensible que jamais. C'est alors que d'un mouvement de glissade saccadé (en raison de la recrudescence de la crampe) comme pour exécuter une figure inédite, avec une solennité étudiée, tu as confié la précieuse trajectoire de tes pas à une des rainures du carrelage que tes yeux se sont mis à fixer avec une mine de profonde inspiration. Mais au moment où, croyant avoir échappé au cercle compact des danseurs, tu as vu enfin presque à ta portée, un peu en retrait de la piste, un de ces larges canapés où s'affalait, hilares, des couples exténués, tu t'es retrouvé

nez à nez avec une inconnue, une grosse grosse femme d'au moins un-mètre-quatre-vingt-dix-cent-soixante-kilos. Celle-ci t'a halé par la manche gauche, un vaste sourire au lèvres et, avec une détermination et une délicatesse dont le mélange t'a surpris, elle t'a blotti entre les «deux promontoires qui lui tenaient lieu de mamelles» (gardien aussi de ta mémoire, je ne vais pas me mettre à galvauder le nuancier de tes sentiments et de ton langage intérieur), tout en prononçant à voix basse ces mots, pour toi, inoubliables : « Vous êtes la victime dont j'avais besoin ce soir pour danser enfin ! ». Alors moi, te voyant en mains, si je puis ainsi m'exprimer, je t'ai dit : «bonsoir Djani, je me mets à partir de maintenant... façon de parler... en veille activée. A la prochaine ! ».

X

X

X

Djani, après quelques instants d'une danse collé-serré qui n'avait rien de déplacé compte tenu du tempo musical, tu es parvenu à reprendre suffisamment ton souffle pour prononcer quelques mots :

- Pour une personne qui n'a pas l'habitude de danser, vous ne vous débrouillez pas si mal.

- Vous trouvez ? Mais... ce n'est pas exactement ça... que j'ai dit. J'ai dit: je n'arriverai pas à vous suivre; vous dansez trop bien pour moi.

- Pourquoi ? vous aviez peur d'être mal guidée ?

Juste après avoir prononcé ce dernier mot, tu t'es représenté tout ce qu'il supposait de relation conventionnelle et machiste entre hommes et femmes transposée dans la pratique de la danse. Tu t'es alors demandé si ce silence n'était pas une forme polie de désapprobation. Mais, après tout, avec ce ouélélé, elle n'avait peut-être pas entendu ta question. Elevant la voix, tu t'es appliqué à prononcer avec une netteté précautionneuse:

- Et votre amie, elle reste à l'écart ?

- Elle n'a pas envie de danser.

- Vous en êtes sûre ? Moi, j'ai envie de l'inviter. Je vais la faire danser. Oh ! pas tout de suite... Quand nous aurons fini ce morceau... enfin...je veux dire quand vous serez fatiguée.

- Ça m'étonnerait bien.

- Quoi ? Qu'elle accepte ?

- Qu'elle accepte... et aussi ... que je sois fatiguée.

Encore une gaffe ! Tu as préféré cultiver un prudent silence, craignant d'ouvrir un passage plus large à ton plus grand ennemi en ces lieux : le malentendu interculturel. Tu avais, à l'endroit des femmes américaines, une attitude de courtoisie distante fondée sur une totale incompréhension de leur réactions affectives. La vie te mettait, par là même, en contradiction avec toutes les théories des écrivains que tu admirais, Glissant le premier. Toutes ces théories sur la nécessité de l'opacité dans les relations humaines.

Autour de vous deux, les autres dansaient, grands bélévants¹ bras ballants, accomplissant, dans une métaphore hallucinante de la liberté, comme un programme obstiné et, de

¹Grands dadets

longue date prémédité, de ségrégation corporelle. Gina et toi, en revanche, à contre-courant du tempo dont maintenant la véhémence appelait à une légèreté bondissante, vous vous complaisiez encore à cette lenteur qui, vous ayant singularisés quelques instants, s'est muée peu à peu en un rythme plus alerte.

L'alternance des positions rapprochées et éloignées vous est vite devenue un jeu, comme l'accomplissement des figures d'une danse de vous seuls connue au regard de cette chorégraphie libre et anarchique qui est la marque générique de la culture disco. Comme vous vous trouviez en train d'évoluer à une certaine distance l'un de l'autre, tu as pu la voir en train d'exécuter des mouvements qui avaient l'allure d'une citation : à travers d'impeccables postures, elle a énoncé, de façon fugitive, deux-trois gestèmes propres aux danseuses extrême-orientales quand celles-ci, déplaçant leur tête dans tous les sens, donnent l'impression de faire glisser cette dernière sur la surface invisible d'un disque spécialement conçu à cet effet.

Profitant d'une grâce accordée par ta crampe, respectueux d'un code peut-être suranné de courtoisie, tu avais à coeur, Djani, de faire danser le plus grand nombre d'étudiantes. Mais, en dépit de tes efforts sincères, tu n'es pas parvenu à inviter toutes celles que leur visage avenant et leurs salutations quotidiennes incorporaient chaque matin plus nombreuses à ton nouvel univers social en formation, quand, ayant lentement flué jusqu'au présentoir des victuailles du petit déjeuner, la queue avait fini par se débander vers les tables. Il commençait à se faire tard, comme te l'indiquait ton

horloge interne parfaitement désaccordée des impertinences de ta crampe qui, elle, se réveillait.

Mais - d'où venue ? - soudain, elle a saisi ton bras, t'invitant muettement à danser comme si, au terme d'une simple alternance, vous n'alliez maintenant que prolonger le dernier pas de votre dernière danse, comme si pièce lèche de temps ne vous avait jamais séparés toute l'éternité d'une longue creille de danses couchales et infinissables. C'était Gina ! Gina dont tu commençais à penser que la danse avait la vertu de la dépouiller de la camisole de timidité qui, en toute autre circonstance, semblait la revêtir. Tu as eu alors à son sujet, portée par le flux intérieur de ta parole créole, la réflexion suivante : «A ! Gina, i pa mélé, non !² », manière de caractériser son audace inopinée autant que surprenante. Il ne fallut pas moins que l'intervention brusque d'un air de disco avec ses éclats de cymbales, pour que vous arrêtiez de danser, avec de discrets remerciements réciproques. (Ta jambe, elle aussi, t'a remercié !).

Sandia avait-elle été dupe de ton manège d'esquive, inspiré assurément par ta crampe mais auquel, as-tu pensé, un homme d'honneur n'aurait pas dû se porter ? Avait-elle été témoin de cette manière de rapt dont tu avais fait l'objet ? Son expression n'exprimait ni rancune ni raillerie (la rancune, peut-être pas mais la raillerie, tu l'aurais bien méritée !). Après deux-trois danses exécutées par Gina et toi sous l'empire d'un agrément dont «ma veille activée» a, comme il se doit, enregistré le haut degré (notamment en ce qui concerne un certain slow), Sandia est rentrée blipement sur la piste de

² Ah ! Gina, elle n'a pas froid aux yeux, ça non !

danse. Assez vite, s'est agrégée autour de vous trois une boule de gens, danseurs plus solitaires qu'accouplés.

Tu as alors pris discrètement la main de Sandia, muette invitation à former couple sous le signe d'un mérengué qui s'annonce endiablé, si du moins il y a quelque vraisemblance et pertinence à ce que, moi, je me complaise béatement en un tel qualificatif. Tu n'as pas manqué, dans le même temps, de suivre du regard Gina. Elle s'est dirigée vers la zone où se tenait son amie Réséda, debout près de la table apprêtée pour le buffet. De là, toutes les deux se sont dirigées vers l'escalier, auquel tu n'avais pas du tout prêté attention auparavant. Au bout d'un petit moment, tu as pu déduire, à la trajectoire de leur chevelure, qu'elles avaient maintenant atteint l'espace de la mezzanine, et tu t'es étonné, mais sans plus, de les voir s'appuyer, dans l'obscurité solitaire, à la rambarde qui surplombait la piste de danse.

Réséda, tu l'as trouvée sympathique quand, redescendue, un peu plus tard, de son perchoir, elle se tenait au pied de l'escalier, attendant peut-être Gina, que tu ne pouvais pas apercevoir d'en bas. Tu as fait alors la supposition toute passagère que fatiguée, Gina se reposait la-haut, dans l'abandon de quelque fauteuil. Beau visage italien aux yeux pétillants et aux lèvres pulpeuses, Réséda, d'une moue affable a repoussé ton invitation, comme si d'avoir pris cette vue plongeante sur les danseurs l'exemptait d'y mêler son corps. C'est du moins l'impression que t'a fait son refus que tu n'a alourdi d'aucune arrière-pensée, d'aucune présomption ni de timidité ni d'allergie à la danse. Tu en a profité pour quitter discrètement la salle et prendre le frais sur la véranda, avec l'intention de regagner peu après tes nobles appartements.

Gina est réapparue dans la robe noire qui la drapait depuis le début de la soirée. Tu t'es étonné de ce que ton regard s'attarde, depuis l'extérieur, sur la silhouette que cette robe lui dessinait, gracile et déliée. Elle était debout, telle une reine sur le pavois surbaissé de la dernière marche inférieure de l'escalier. Depuis le perron, assis à même la rampe de pierre de taille, tu as glissé la lame de tes yeux à travers l'entrebaillement de la porte presque entièrement rabattue. Ainsi tu as pu voir Gina dirigeant le faisceau de son regard calme et méthodique vers toutes les zones de la salle. Et comme elle s'est rapprochée de Réséda qu'entourait la foule maintenant amaigrie des badauds, tu as eu le sentiment que ce mouvement annonçait un départ imminent, un retour vers la résidence qui abritait la chambre qu'elles partageaient. Tu n'avais pas tort car les voilà qui se dirigeaient vers la porte. Elles t'ont aperçu, surprises, ont échangé avec toi des souhaits de bonne nuit et se sont engagées sur la pelouse.

La musique continuait à prospérer et rassemblait encore un nombre très important de danseurs. Ton corps a maintenant retrouvé une température plus clémente. Cela t'a donné envie de secouer la tyrannie de ta crampe. Tu as engagé trois-quatre danses avec des cavalières aussi enclines à accepter ton honnête proposition que Réséda, tout à l'heure, avait été obstinée à la refuser. Cette soirée avait commencé sans grand entrain mais elle s'est finalement terminée pour toi dans une

humeur rabonnie qui ne t'aura cependant pas détourné trop longtemps des voluptés de ton lit gagné un peu avant minuit.

Après l'exaltation, une sorte de déprime (incompréhensible, à tes yeux) t'a alors regagné. Tu étais assis et non pas couché sur ton lit. Tu ne t'es même pas encore mis en pyjama. Un pouce invisible au commun des mortels sculptait aux falaises de ton visage, éclairées au soleil terne du néon, l'abîme de calculation qui engloutissait à vue d'oeil ta gaieté toute neuve. Pour quelle raison ? Tu l'ignorais. Tu attendais demain avec impatience. Pourquoi ? Tu ne le savais pas. Mais demain, sous ses allures de prince charmant, allait être pour toi, Djani, un autre jour.

x

x

x

Georges-Antoine, en vue de subtiliser la clé de la 10, avait mis au point un plan très chiadé. Mais à quoi bon en révéler les arcanes puisque, à sa grande stupéfaction, la porte de cette chambre était grande ouverte, livrant un passage libre et commode aux multiples allées et venues de la lingère, une jeune Beur aux yeux plus rieurs que la bouche. Il n'eut même pas besoin de prévoir qu'il pourrait avoir à feindre de s'être trompé de porte pour se justifier de se trouver à fureter là où il n'avait que faire.

Or donc, nostr'homme décida de mettre à profit un des nombreux déplacements de l'employée. Il put ainsi reconnaître une disposition des lieux absolument identique à celle qui lui était familière (il se réjouissait d'être, pour ainsi

dire, abonné, depuis plusieurs années, à la 12, grâce à la gentillesse de l'hôtesse d'accueil qui lui avait elle-même proposé cette faveur pour récompenser sa fidélité). Il ouvrit la porte qui donnait sur la salle de bain et vit le mur mitoyen sur lequel s'était porté ses soupçons. Le matériau, quoique recouvert dans sa partie inférieure d'une peinture à l'huile avait, au toucher, la concrétion de la brique. La partie supérieure, qui prenait naissance à un mètre du sol, était recouverte d'un carrelage bleu luisant dans lequel était encastré un miroir qui surplombait la très imposante cuvette du lavabo. Il n'y avait pas d'apparence que ce miroir-là fût sans tain et l'eût-il été, cela n'aurait été d'aucune utilité, puisque, il le savait bien, de sa chambre, il ne pouvait avoir aucune vue sur ce cabinet de toilette. Déçu, il battit en retraite, jetant un oeil machinal dans la direction où, à travers une glace qui était la réplique exacte de celle qui lui était coutumière depuis quelques années, il vit se refléter un grand lit à deux places, jumeau du « sien ». Comme par miracle, la 14 et la 16 étaient également ouvertes. Il ne put résister au besoin de les visiter. Maintenant, il n'était pas seulement déçu mais désarmé et, en son fort intérieur, il se réjouit de ce que les autres chambres étant verrouillées, un frein providentiel était par là même opposé à sa quête qui commençait à devenir obsessionnelle.

Georges-Antoine n'allait tout de même pas se porter à la conclusion facile, trop facile qui faisait de lui un affabulateur épais et buté. Quand on est écrivain, on ne méprise pas la fable, mais précisément on ne manque pas non plus de ressources en ces matières où la psychologie est reine. S'il devait chercher à comprendre de l'intérieur ce personnage que

l'état civil désignait sous le vocable de Georges-Antoine Zozime, et la chronique villageoise sous celui de Gros-Gaz, il pourrait peut-être risquer une explication à ce sentiment d'être observé sans pouvoir trouver de support concret à pareille impression. Georges-Antoine crut trouver tout ensemble une bouée et une fusée éclairante dans la relation qui l'unissait à ses propres personnages. Il mesurait ce que pouvait avoir de fabriqué et d'arbitraire toute psychologie romanesque qui s'aventure au delà des apparences du comportement. Ah ! Tu parles ! Ce fichu romancier qui, tel Dieu dans sa création, sonde les reins et les coeurs ! Ouais, mais justement, on n'est pas Dieu, quand on est une pauvre et chétive créature ! Tout cela c'était du pipeau, du ba-ra-tin pour étudiants naïfs frais émoulus d'un cours sur l'art du roman.

Adonc, la déconvenue qui anéantissait, après coup, l'observatoire selon toute apparence conçu par son humeur chimérique, fut pour lui, simple association d'idées, l'occasion de raviver un vieux débat auquel il associait volontiers la psychanalyse. Cette discipline qui était non pas une science mais un art - plus un bricolage qu'une technique avérée - l'avait toujours laissé sur sa faim. A son avis, le seul moyen de dire l'humain dans son authenticité était non pas de retrouver l'inconscient à partir d'une simple écoute de la parole des gens, mais de mettre en contraste cette parole et la réalité de ce que ces derniers faisaient ou disaient quand ils ne se savaient pas observés. Il se persuada que c'était certainement un des effets de cette conception qui, dans un moment critique de son itinéraire d'écrivain, avait, devant ce miroir démesuré, fait affleurer à sa conscience l'idée, bientôt devenue sentiment, ou plutôt sensation que sa vérité à lui était observée. Projection

qui, au demeurant, n'avait rien que de banal : son instinct de conservation avait assurément exagéré le danger pour mieux circonscrire, neutraliser, désactiver celui-ci. D'où, pensait-il, l'épisode du miroir. Franchement, il ne fallait pas y voir plus qu'un simple indice ! A cela il s'employait et cette explication, pour l'heure, ne l'insatisfaisait pas trop. En tout état de cause, la vérité des êtres était bel et bien le résultat d'une capture, d'un piège, l'issue toujours incertaine d'une confrontation de l'être et du paraître, sous le signe non pas de l'inconscient (vaste fumisterie qui n'offrait jamais prise à la vérification !) mais du non conscient. Nuance !

Georges-Antoine qui avait appris, selon une méthode autodidacte, à nager dans les eaux glauques de la psy, put rejoindre assez vite la terre ferme qui servait de rive à ses élucubrations du moment. Il croisa la lingère au détour du pallier. Cette dernière s'éclaircit la voix comme pour prononcer des mots qui durent rester dans les limbes de son pharynx. Après un furtif balancement d'un pied sur l'autre, elle se mit à farfouiller ses poches, en quête soit de son trousseau de clés, soit de quelque inspiration nécessaire à la reconquête d'une contenance que, à bien y réfléchir, elle n'avait aucune raison d'avoir perdue sur la courte distance reliant les chambres de son ressort à la réserve de linge et autres produits ménagers. Georges-Antoine, qui avait, lui, toutes les raisons d'être gêné aux entournures en raison du caractère interlope de sa démarche, éprouva le sentiment d'une inversion des rôles. Fut-il amusé ou intrigué ? Bah ! au fond, je ne sonde pas les reins et les coeurs... Mais minute, papillon, on se calme : dans la grappe de couillons, ce n'est pas moi le plus mûr ! C'est pourquoi, à ceux qui ne seraient que trop

heureux de voir ruiner l'aubaine qui m'a été offerte de cette prose, je dis tout de suite que je plaisante, car je ne partage pas - loin s'en faut - toutes les idées de Gros-Gaz sur l'écriture. J'affirme péremptoire qu'il était plus intrigué qu'amusé. C'est à prendre ou à laisser !

Tout déconfit, Georges-Antoine entra pensif dans sa chambre. L'explication dont, par complaisance pour son ego, il venait d'accomoder l'étoffe, commençait à laisser apparaître des fils qui partaient en gaouaille. Il en saisit machinalement deux-trois qui pendouillaient et les tira, entamant la trame fabriquée sur mesure par un tisserand pressé et plein d'empressement qu'il ne chercha pas à renier. Les élytres de ses pensées, hannetons zigzaguant, butaient claquement contre l'immensité lisse du miroir, « trop poli précisément pour être honnête », pensait-il, et « trop grand pour être naïf ». Il en était, on le voit bien, à ce grouillement où l'humour facile le disputait à la rhétorique involontaire.

Au fronton de la cabèche de Gros-Gaz, se creusèrent blipement trente douze plissements reliés en un bouquet de questions simples et pas le moins du monde insensées : une chambre, ce n'est pas un salon. Mais au fond, quel besoin de tant de faste dans un hôtel de niveau plus que moyen ? Il y avait là plus qu'une étrangeté, une anomalie. Mais, d'un autre côté, à supposer qu'il se fût agi d'une glace sans tain, quel besoin y avait-il qu'elle fût si grande ? Une surface d'un mètre carré eût été plus qu'amplement suffisante pour permettre l'observation de tous les faits et gestes des occupants de cette chambre. Dans la taille de ce miroir, il y avait tout à la fois une contradiction et un paradoxe rapportés aux inventeries en

lesquelles nostre'homme recommençait à se complaire. C'était, selon lui, au coeur de cette démesure-là que résidait tout le balan dans lequel il voyait, à son corps défendant, que son esprit, quant à lui, était entraîné, aspiré même. Quelle diversion pouvait-il tenter qui ne le ramenât pas, traîtresse et rusée, à la récurrence d'une inspection à la chambre 10 ? Il en brûlait d'envie et souhaitait pouvoir piétiner sa vergogne qu'il entendait le menaçer intérieurement de décréter, au cas où, sa maniaquerie (« c'est qu'elle a un nom, cette maladie, qui consiste à se relever dix, vingt fois en pleine nuit pour s'assurer qu'on a bien fermé à clé la porte de la chambre ! »). N'avait-il pas de sa propre main ausculté la maçonnerie ; n'avait-il pas, en cognant de l'index replié sur le miroir fixé au mur, récolté des sonorités qui niaient toute hallucination ? Défiant le sentiment de honte, il sortit pour refaire un visite dans la chambre 10 : fermée ! Bon, la 14 : verrouillée. La 16, alors : bouclée. Patat manman sa !³ jura-t-il, entre ses dents plus incisives que d'habitude. La rapidité avec laquelle cette jeune femme avait fait le ménage dans les chambres dénotait un professionnalisme de bon augure pour l'hôtel mais qui l'agaçait au plus haut point.

L'air penaud ne sied pas à un gros-gaz (la langue créole désigne par ce terme un individu détenteur d'une certain prestige généralement lié à une situation bien établie, pourvoyeuse d'influence au plan politique et mondain). Mais ce serait me faire mentir que de m'obliger à dissimuler que la mine de Georges-Antoine Zozime relevait de ce qualificatif-là. Il est vrai qu'une légère embardée de sa pensée le fit alors

³ *Putain de con !*

entrer dans un état voisin fait surtout d'inquiétude : il tenta de se remettre en mémoire ce qu'il avait fait de croustillant dans cette chambre. Cela ne pouvait concerner que sa vie amoureuse, qu'il admettait pleine de secousses et dont les hasards des rencontres parisiennes accroissaient le nombre, voire la volupté. Mais, bon, après tout, à supposer que ses espions bénéficient du spectacle, ce dernier resterait à jamais muet pour eux. Une chose était de voir. C'en était une toute autre que d'entendre : la parole, ça ne faisait pas qu'orner fantasmes amoureux et délires érotiques. Et puis, que pouvait-on faire de ses performances sexuelles qui aille au delà des minables chantages dont il se fichait, étant libre comme l'air et n'ayant, en la matière, de compte à rendre à quiconque ?

Georges-Antoine, qui fut un adolescent sans retenue aucune au point de publier à tout vent le quand et le comme de ses fredaines, contrairement à bien de ses compères et amis d'enfance, ne tenait pourtant pas registre de ses conquêtes diverses. Il y pouvait noter cependant quelques pics mémorables et dignes d'une chronique dont il tenait à garder l'exclusivité pour alimenter, sous l'alibi de la fiction, l'intrigue de ses romans à venir. Le rapt moral dont il soupçonnait d'avoir été l'objet prenait alors dans son esprit une consistance d'autant plus forte qu'il touchait à un domaine qui lui tenait à coeur : la création littéraire.

Nostr'homme, dans le taxi qui le conduisait à l'aéroport, continua à mariner dans la saumure pimentée de ses doutes et fulgurances. A son retour de Bruxelles, il aurait ou bien désamorcé cette hantise ou bien trouvé à tout cela une justification concrète et objective. Ce colloque de quatre jours sur le « Rwanda et les droits de l'Homme », lui redonnerait

sans aucun doute une plus juste mesure de lui-même et des choses.

X

X

X

Quidonc, Messire Demain, qui n'était pas manchot et ne passait pas son temps à ronger son frein, sans avoir besoin se faire prier, était arrivé coutumier et péremptoire. Et pour toi seul, Djani ! Encore quelques encablures de temps, et la lumière tout fraîchement grée d'ailes, planait maintenant sur les hauts bâtiments, leur cargaison d'hommes et de femmes, sur les érables, leur faune, leur feuillage, sur le gazon plus que jamais gazonnant au vent doux de la brise d'été.

Djani, façon de marquer ton intérêt pour les petits quadrupèdes dont foisonnait le village, tu leur avais fait une place spéciale dans le lexique de ton bestiaire personnel. Indifférent au nom dont pouvait les désigner la langue anglaise, tu les avais, recourant spontanément aux ressources créoles de ton imaginaire, baptisés du nom de « latjébalé ⁴ ».

Un « latjébalé » a jailli d'une branche moyenne d'un érable sur la pelouse, à une dizaine de mètres de toi, surpris : tu avais toujours vu ces rongeurs monter dans les arbres et en redescendre le long du tronc, avançant alors si vite qu'ils te donnaient l'impression d'évoluer de cette locomotion roulante propre aux personnages des dessins animés. Tu as

⁴ Queue-balai

supposé qu'il y avait peut-être un trou dans ta culture animalière et que tu avais généralisé indûment ce qui n'était que le fruit d'une expérience personnelle et, par voie de conséquence, éminemment subjective.

Le petit rongeur s'est dressé sur son arrière-train, penchant la tête alternativement de gauche et de droite et agitant ses pattes avant en manière d'applaudissement de telle sorte que tu pouvais croire qu'il te faisait fête. Tu étais maintenant à quelques mètres de lui. Je t'ai vu ralentir le pas et réprimer tout geste brusque risquant de l'effrayer. En effet, il n'y avait pas d'exemple que tu n'aies pas précédemment fait détalier un « latjébalé », simplement en tapant même légèrement du pied, dans un rayon d'environ trois ou quatre mètres de l'animal, ce que tu n'avais jamais manqué de faire. Par jeu. Mais aussi pour avoir la confirmation que ces deux yeux énigmatiques, à la craintive fixité, céderaient toujours sous la pression d'une volonté humaine, en l'occurrence la tienne.

A mesure que tu avançais, tu notais des changements dans la physionomie de ce minuscule personnage. Maintenant, il avait cessé de pencher le visage, tantôt à gauche, tantôt à droite et d'agiter les mains. Après avoir tapé du pied, imperceptiblement une première fois, tu as refait le même geste avec une force accrue. Rien à faire. Il ne bougeait pas, ton vis-à-vis. Alors, tu as arrêté d'avancer. Tu as frappé des mains, cette fois, avec, de surcroît, ce mouvement d'allongement du bras qui, accompagné d'un froncement sévère des sourcils, sert habituellement à chasser sans ménagement les animaux domestiques étrangers à la maison. Tu as plongé ton regard, à une distance d'environ un mètre,

dans celui de ton adversaire, et alors tu as compris, l'espace d'un double battement d'yeux (les tiens, bien sûr) qu'il venait peut-être de s'enclencher pour toi un programme de destruction.

Tu ne pouvais tout de même pas te donner le ridicule de crier. Comment réagir sans paraître bizarre aux yeux de tous ceux ou celles qui, peut-être, à cette heure étaient en train de te regarder, de te longueviller même, depuis leurs fenêtres ? Si, au moins, tu avais écouté ton idée, tu aurais à cette heure ton survêtement enfilé et, simulant quelque activité gymnique, tu aurais pu, pour sauver la face et, par la même occasion, ta personne, te mettre à courir, imprimant à ton corps cette sorte d'accélération brusque suivie, parfois, d'un arrêt non moins brusque qui soudain, sur les pistes des stades, saisit les grands champions sportifs en train de s'échauffer. De toute manière, si ton esprit conservait encore une certaine agilité, ton corps était tout flache, pour ainsi dire sans ressort. Et, bien au-delà des premières impressions produites sur toi par la chute insolite de l'écureuil du haut de l'érable, ta surprise s'est accrue, mais dans un registre tout autre, lorsque, par le tuyau net et propre des deux-oreilles-bien-collées-comme-il-faut que ta mère t'a données à ta naissance, tu as entendu monter vers toi la voix aux accents nasillards de ton antagoniste :

- Epi mwen, adan zafè fann kann la, ayen pou'w. Pas mwen, kon ou ja sav, sé pa kouri man ka kouri, sé lavol man ka pran. Alos, anni tiré sa an kabèch ou. Ou pé pati si ou lé. Mé alé'w sé ta'w, déviré'w sé ta mwen. An tout mannyè nou andwa riwè!

- Ay Bondyé Senyè la Sent Vièj Mari Lézanj ! Ou jis ka palé kréyol ? Ki moun ou yé ? Sé an djendjen an moun ka fè épi mwen alè ?

- Wou épi sé boug bòkay ou a, sé manmay mouvman lakréolité a, zot ka fouté bon fè. Wou menm la, ou pa trouvé dot tit pou ba mwen, atè isi-a, ki «latjébalé» épi, apré sa ou ka mandé mwen ési man ka palé kréyol! Man koumansé angwé épi'w. An plis di sa, touléjou, ou ka maché maché'w. Mé wè ou wè bout latjé mwen, pa ni an lè ou pa ka fésé pyé'w blo atè-a pou fè mwen andévé. Atjèlman sé wou ki ka di yo ka fè djendjen épi'w ?⁵

Battre derrière ou donner devant sur l'aire d'un chemin déjà entamé, ce n'est assurément pas pareil. Poussé par un pressentiment plus que par ta raison, tu as continué ta route au lieu de retourner sur tes pas. C'est alors que tu as entendu, dans une rire qui semblait avoir pour effet de dénasiller et de civiliser la voix de ton étrange interlocuteur :

⁵ - Avec moi, pour ce qui est de fuir, tu n'as aucune chance. Parce que moi, comme tu sais, je ne cours pas, je vole littéralement. Enlève-toi cette idée de la tête ! Tu peux partir si tu veux. Mais si tu pars, je t'aurai au bout du compte. De toutes les façons, nous nous reverrons, c'est sûr.

- Aïe, mon Dieu-Seigneur-la-Sainte-Vierge-Marie-les-Anges ! Tu parles même créole ? Qui es-tu ? Non, mais c'est une plaisanterie que quelqu'un est en train de me faire ?

-Toi et tes compatriotes, les gars du mouvement de la créolité, vous poussez un peu. Toi même tu n'as pas trouvé, ici, d'autre nom à me donner que « latjébalé » et après ça, tu me demandes si je parle créole ! Je commence à en avoir assez de toi. Tous les jours, quand tu te balades, dès que tu vois apparaître le bout de ma queue, il ne se passe pas de fois que tu ne frappes le sol de ton pied, histoire de me faire enrager.

Maintenant c'est toi qui dis qu'on se fiche de toi ?

- Léfray, ou ni chans, pas ou soufwan. Man té konpwann ou té an krapon ki té ké bat déyè. Mé ayen poko ayen. Sé déyè mon ki ni mon atè Mon Vè. Sé déyè pawol ki ni pawol. Sé anba lapo ki ni lachè. E lachè, sé sa ki an gou mwen!⁶

Djani, en ces heures demoiselles du jour, tu avançais, poussé par l'énergie de l'habitude, en direction de la cafétéria. L'air frais et tonique t'a aidé à la reconquête d'une figure décente à offrir à tous ceux et toutes celles dont la boule commençait à grossir aux abords immédiats de la porte derrière laquelle se tenait, dans une discipline anglo-saxonne, la queue. Mais le mot « queue », qui te rappelait la réalité dont tu venais de vivre l'insouffrable tribulation a provoqué en toi un haut-le-cœur. Cela devait se lire sur ton visage parce que chacun semblait te fuir du regard, probablement par discrétion, as-tu pensé, tout d'abord : le matin, de bonne heure, tout le monde n'est pas forcément bien réveillé et il est de bonne éducation d'observer une distance réservée envers ceux dont on se rend compte que, tant qu'ils n'ont pas bu leur premier café de la journée, ils n'ont pas encore les yeux tout à fait en face des trous. Mais pareille discrétion t'a vite paru excessive lorsqu'elle s'est trouvée confiner à une fuite sans manman. En d'autres temps marqués par une fringale matinale, cela aurait pu te paraître avantageux, parce que, en deux-trois minutes tu t'es retrouvé premier parce que tout seul dans la queue. Tu étais devenu la queue elle-même, une queue

⁶ *L'ami, tu as de la chance, parce que tu es courageux. Je m'imaginai que tu étais un poltron qui reculerait. Mais rien n'est encore joué. Derrière les mornes il y a encore des mornes, au Morne Vert ? Derrière les paroles, il y a encore des paroles. Sous la peau, il y a encore la chair. Et la chair, moi, je n'aime que ça.*

qui ne savait pas faire queue, une queue sans queue devant sans queue derrière, une grande petite queue d'«écureuil-latjébalé». Peut-être même que maintenant, allait te pousser au derrière une queue aux touffes rétractiles, qui serait bientôt arrachée voire, plus expéditivement, sectionnée à ras, écouvillon destiné à nettoyer les fourneaux de la cuisine. C'est alors que tu as entendu, vociféré par des dizaines de voix glauques et mauvaises, un cri vengeur qui, accompagnant un tambourinage de pieds, modulait : «Ginaaaaaaaaaaaaa ! ». Alors, sans aucune considération pour ton honneur apparemment déjà perdu, tu as mis par terre tout le courir que tu pouvais courir, et dans une seule goulée, tu as hélé à l'aide Bon-Dieu-Seigneur-la-Sainte-Vierge-Marie-les-Anges !

- Pourquoi crier si fort ? je t'ai alors dit, entrant pour la première fois en parole avec toi. Je ne suis pas sourd. Je suis tout près de toi.

- Qui es-tu ? as tu répondu, intrigué autant qu'agacé.

- Es-tu plus curieux de l'agent que de l'objet ? Tu voulais de l'aide, n'est-ce pas ?

- Quel galimatias !

- Je l'emprunte, mon cher, à bonne source. Mon vocabulaire ne se distingue guère du tien. Rude école que celle de l'habitude. Le rabâchage quotidien devient source du plus grand des accomplissements, l'adéquation gratifiante d'une fonction et d'une vocation.

- Ta vocation, je crois la deviner, celle de bonimenteur. Mais cela, loin d'apporter lumière à ma question, fait plus noir mon souci. Et ta fonction ?...Que fais-tu dans la vie qui puisse m'apporter secours ?

- Dans la vie ? Laquelle ? La mienne ou la tienne ?

- Tu as l'air d'aimer les titimes et autres rébus. A ce goût de l'énigme, à la gourmandise que tu as de la devinette, je le vois bien au délicat ourlet de tes lèvres pourpres, je devrais m'attendre à ce que, en plein coeur de l'Amérique profonde, toi aussi tu me fasses le coup de parler créole, comme si tu avais vu le jour et grandi au fond des mornes et des bois de la Martinique.

- Poutji pa ?⁷

- Aïe ! Bon-Dieu-Seigneur-la-Sainte-Vierge-Marie-les-Anges, kou-tala, man tjoutjout !⁸

- Allons, calme-toi. Il est là, tout près de toi, ton gardien.

- Gardien ?... Je ne suis ni un phare, ni une prison, ni un supermarché...

- Gardien de tes pas ! Ton ange gardien, quoi ! Mais je me suis aussi improvisé gardien de ta mémoire : un office que j'accomplis bien au-delà des nécessités de ma fonction. Je le fais par pur plaisir. Et puis aussi parce que je suis persuadé d'être en plein accord avec ta secrète inclination pour la biographie. J'ai dû me faire aider d'un assistant.

- Quoi ? Un assistant ? Où se tient-il ? Et comment le payes-tu ? Je ne savais pas que les anges gardiens disposaient de ressources financières ! Quelles sont donc ses tâches ? son statut ? Son parcours dans l'ordre des appartenances et des renoncements ?

- Bonnes questions et posées avec ce surcroît d'angoisse et de précision par quoi se justifie et se pardonne l'indiscrétion elle-même. N'importe ! C'est bien parce que tu n'es pas dans

⁷ Pourquoi pas ?

⁸ Cette fois, je suis foutu !

ton état habituel que nous pouvons avoir ce dialogue, à haute et intelligible voix. Profitons-en, je sens que ça ne va pas durer très longtemps. Bientôt, je ne le sais que trop, je me retrouverai confiné dans le monologue qui s'insinue en toi à travers les couches les plus profondes de ta psyché, au point même que c'est pour toi découverte pas banale d'apprendre que tu as un ange gardien, et qui veille sans relâche sur tes pas.

- Ange, mon bon ange, je n'en disconviens pas et me réjouis au fondoc de mon coeur de nos primes entrouvilles, moi, sous la résonance si chaude de ta parole et toi, dans l'écoute si nouvelle à laquelle se plie et se dispose soudain mon corps d'homme. Mais la longue chaîne que tu donnes à ta parole livre ma curiosité aux contorsions gymniques de l'attente. Alors, qui est donc cet assistant ?

- C'est un jeune homme frais émoulu d'une grande école internationale. Cela n'a pas été facile de le trouver d'autant que, sans argent, on n'a pas d'autre perspective que le bénévolat. Or, à ce niveau de compétence, on ne trouve sur le marché que des professionnels chevronnés ou de jeunes chômeurs bardés de diplômes, ou encore - c'est mon cas - des stagiaires rémunérés par l'Etat.

- Je te plains et je me plains : un bricoleur, quoi ! N'es-tu pas prévenu contre les risques de charlatanisme ?

- Eh bien, je dois t'avouer que la lecture de ces travaux, à la science trop académique et convenue, m'a convaincu qu'il me fallait urgemment trouver notaire à ton inconscient.

- Ah bon ?

- Ce fut plus facile, cette fois : il ne m'aura fallu que de tirer partie du hasard subtilement converti en nécessité. Je l'ai

rencontré ce matin... Je viens, il y a tout juste quelques instants, de m'entendre avec lui, à l'ombre d'un bel érable.

- Et qui est donc ce mage, mon bon ange?

- Un bon ange, justement, ne se commet pas avec un mage. La magie y a la part seule que la poésie lui assigne au coin de la ferveur et de l'enthousiasme. Cela étant, sache que, au terme du contrat exclusivement moral qui me lie à lui, je ne peux pas, je ne dois pas t'en dire davantage.

- Pas même sur ces textes qui peignent et sculptent toute une vie sur le dos de ma vie à moi ?

- Je peux t'assurer qu'ils seront revus et corrigés par moi. C'est moi, et moi seul, qui dois faire la synthèse des deux apports et cela, crois m'en, sans angélisme excessif. Je reçois une copie chaque matin vers dix heures. D'ailleurs, je l'attends d'un moment à l'autre, par fax. Tiens, la voici qui arrive.

- Fax, un fax ? Non ! Non ! Pitié ! Je ne veux pas de fax dans mes oreilles. J'ai mal aux tympanes... Ange, mon bon ange, toi qui me connais et me protèges... Ooooooh ! cette sonneriiiiiiiie !!

x

x

x

Djani, tu t'es réveillé en sursaut, trempé de sueur. Ta main droite avait fini par trouver le réveil pour l'éteindre. « Zut ! seulement six heures », as-tu renaclé... Deux heures plus tôt que pour un dimanche. Tu étais encore tout habillé des

vêtements de la veille, les chaussures au pied. Une fois que tu as eu recouvert tes esprits, ta première entreprise fut d'admettre que tu venais de faire non pas un beau mais un vieux rêve et, pour véritablement parler en français de France, en français français, autant dire un cauchemar. De ce rêve, tu gardais, aux fines sablures voltigées dans ta mémoire, un très très lointain arrière-goût d'angoisse, mais cependant, sans prise aucune sur nulle substance ni péripétie ni personnage. C'était donc un déjà très vieux rêve (vieux, dans la double échelle du temps et de l'estime), un rêve désormais enfoui dans les catacombes où, tout-de-même-enchaînés-parce-qu'on-ne-sait-jamais, où gisent les cauchemars, à l'en-bas des chateaux-forts de la conscience.

Tu t'es rendormi sans peine de cette variété de sommeil gourmand et extralucide qui, aux avant-postes de toute insurrection, est l'ingrédient le plus actif du délice. Je te voyais parfois ouvrir un oeil, comme pour ne pas rater les moments décisifs du film qui se déroulait au dehors à travers l'écran que te faisait la large baie vitrée dont les rideaux étaient restés ouverts toute la nuit. Mais vint alors le moment crucial où le désir de partir à reculons dans les bras de la nuit fut subjugué par l'appel d'aujourd'hui, bourgeonnant pour toi des promesses neuves d'hier au soir.

Le jour était jeune, le jour était lisse. Bien au-delà des ovations que lui avaient adressées une rafale de moineaux aux premières salves de lumière, Seigneur Dimanche s'apprêtait à recevoir la révérence des humains dans toutes les aires que découpe, sur la face de cette terre, l'industrielle cisaille de l'Amour. Djani, tu t'es levé d'un bond et tu t'es embarqué résolument au balan d'une vague d'allégresse. Les sarbacanes de la joie, tour à tour et en jet ininterrompu, ronflaient de leurs

vibratos successifs aux portes de ton coeur. Le monde était beau, le monde était bon. Il fallait sans retard mettre tes pieds dans ses pas de géant fraternel.

Au commandement de ta volonté seule, une pluie torrentielle s'est mise à pleuvoir tiède et pétillante sur ton corps nu. Les yeux fermés, la bouche ouverte en forme de gargouille repoussant l'eau, tu t'es offert l'onction d'une savonnette dont le lait flocculant et parfumé affluait à gros bouillons, se répandant des halliers buissonneux de sa naissance jusqu'aux sillons, cavernes, plats, replis et monticules, d'où il dégringolait, écume et cascade, dans une sorte de petite plaine étroite et encaissée en forme de cuvette.

Au sortir de ta douche, tandis que tu te frottais énergiquement pour te sécher, tu as regardé avec intérêt ton image dans la glace. Tu n'as pas enfilé ton survêtement. Vêtu d'un jean et d'un T-shirt, tu t'es dirigé vers la cafétéria. La traversée de la pelouse t'a apporté la joie familière des petits écureuils qui, à ton approche, bondissaient vers les troncs d'érables qu'ils escaladaient d'un côté pour en redescendre de l'autre. Arrivé sans encombre à la cafétéria, tu as rencontré ceux et celles - et ils étaient passablement nombreux - qui, comme toi, avaient décidé de passer leur matinée hors de leur lit.

L'atmosphère d'amitié et de simplicité qui, en ce lieu magique, empreignait les rapports de tous avait pour toi le charme d'une Arcadie que ne venait troubler nulle pensée oblique. Tu avais eu, certes, beaucoup de plaisir à danser, même si, ta crampe aidant, le début de cette soirée avait été laborieux. Tu avais été surpris de découvrir tout ce que la danse, à travers son rituel de défolement, pouvait t'apprendre

sur tes partenaires. Mais pareille réflexion ne t'expliquait toujours pas ce qui, dans cette soirée, avait pu donner aliment à ce terrible et humiliant cauchemar, dont après un cliquetis de chaîne, des bribes t'arrivaient furtivement à la conscience. Derrière les pointillés de tes souvenirs en chiquetaille, tu as perçu la silhouette de Gina, puis son visage, s'imprimant dans un effet stomboscope sur ton écran intérieur. Tu ne comprenais pas pourquoi c'était sur Gina (et pas une autre) que ce cauchemar s'était enroulé, enfouqué, même. Pourquoi elle et pas Sandia, Réséda, Margaret, Vanina ou une autre ? Mais voyons !... Réséda... son refus de danser : voilà un matériau intéressant. La résistance n'est-elle pas un des ressorts qui permet au désir de s'investir dans une quête propre à s'en affranchir. Eh bien, pourtant, non ! C'était Gina et pas une autre, à qui dans ce casting surréaliste, avait été attribué ce rôle.

Et ça t'arrivait à toi, toi qui, c'était débile, n'avais jamais su distinguer une grimace d'un sourire sur la figure des personnages des films extrême-orientaux ; toi qui, c'était amusant, à travers le mot créole « chingponntonng » désignant une situation calamiteuse, avais d'emblée perçu quelque néologisme en rapport avec la démarche de ces vieillards maigres et émaciés ; toi qui, c'était bizarre, n'avais jamais entendu désigner par d'autres noms que Chine ou Chichine (un degré dans la familiarité ou l'affection ?) tous ces hommes, ces femmes et ces enfants aux paupières fendues d'un trait horizontal juste au dessus des pommettes ; toi enfin qui, c'était trivial, détestais la cuisine chinoise, probable que la faute en revenait aux histoires de chiens et de chats confondus dans la nuit brune avec des lapins, que leur civets

étaient si bons que petits et grands, tous, ils se suçaient la langue et se têtaient les doigts de jouissance. Toi, si vigilant, toi si prévoyant ! C'était à toi que cela arrivait. Ce n'est que bien plus tard, à l'âge adulte, que tu devais prendre conscience des préjugés qui alimentaient ton dégoût envers la cuisine chinoise et tu as associé à cette remise en cause toutes les parolures et méprisailles endurées aussi par la population d'origine indienne : Coulis-pattes-fines, Coulis-mangé-chiens, Coulis-masisis, Coulis-laveurs-de-dalots et tout le reste. Mais la cuisine orientale (le colombo mis à part), tu la détestais bel et bien et, pour le moment, rien ne venait porter baume à tes lancinantes interrogations.

Et puis, à quoi bon, tu t'es dit enfin, à quoi bon prendre au sérieux un simple cauchemar ? Un pressentiment indéfinissable te suggérait cependant qu'il y avait là plus que la machinerie ordinaire du bonhomme Sommeil. Tu as alors mis à la question ton inconscient. Pas né de la dernière saute de vent et ne voulant pas se laisser faire, il a essayé de te feinter en orientant tes hypothèses vers la jolie robe noire que Gina portait la veille. Mais, tu n'as pas mordu à pareil hâmeçon : tu ne t'es pas contenté de cet os grossier. Faisant alors fond sur les ressources de ta propre clairvoyance et ta pratique très personnelle d'une certaine interprétation des signes, tu t'es mis à rechercher ce qui, dans le simple « phénomène Gina » - Ah ! Si seulement il était simple ! - avait pu structurer ce drame onirique. En cette réflexion, tu t'es abîmé tout le reste de la journée et même une partie de la nuit.

La-dessus, Compère Lundi se traîna cacochyme et tousseux, tout le portrait d'un qui avait envie de travailler

comme d'avaler un coutelas jusqu'au nombril inclusivement. Mais le travail est un médecin tout bonnement admirable. Comme tu avais cours à huit heures, tu t'es dirigé dès sept heures vers la cafétéria. Tout pendant que tu marchais, tu t'es mis soudain à prêter cependant l'oreille à, qui résonnait dans le lointain, l'écho sonore de deux noms lesquels, ~~à tes oreilles~~, portaient une rumeur de noms-cachés : *Djani / Gina* (Gina prononcé, cela va de soi « Djina », à l'anglo-saxonne !). Leur si beau et si poétique chassé-croisé résonna soudain pour toi comme le tintement doux d'une possible amicalité. (Et théoricien en diable, tu t'es mis sérieusement à chercher une explication derrière les figures de danses extrême-orientales dont tu avais remarqué qu'elle ponctuait furtivement et inconsciemment les pas de mérengués et autres zouks. Bien des années après, tu y as trouvé - à quoi tu t'es reproché de n'avoir pas pensé plus tôt - des signes d'une créolité originale tout autant qu'irrécusable. Tu as cru trouver là le ressort du mécanisme qui l'avait élue reine d'une nuit au royaume d'Onirie.)

Capitaine Mardi, jeune homme fringant et vigoureux arriva au pas de charge, secouant sans ménagement les neurones déjà remis en alerte la veille, après un trop long repos. L'ami Mercredi minutieux et méthodique quoique passionné labourait en profondeur les champs du savoir pour maître Jeudi, profiteuse invétéré, récolteur de la sueur des autres, mais grand dispensateur des biens amassés sous sa sévère férule. Après que ce dernier eut tiré sa révérence, Vendredi, esclave pacifiquement sorti des limbes, mit en lieu sûr son héritage pour que Compère Samedi, maître des jeux et des danses, baron des carrefours et des drives, et qui

s'apprêtait à le faire, ne le dilapide pas en un jour ou deux avec la complicité de quelque roi-fainéant. Trois fois, Djani, tu éprouvas dans la chair de ton corps et le tranchant de ton esprit, le cycle de cette semainière mythologie.

Un quart d'heure avant ton départ de cette douce Arcadie, tu as aperçu, tout à fait par hasard Gina qui prenait, toute seule, son petit déjeuner à la cafétéria : à travers la vitre, tu l'as vu te regarder t'en aller, le visage étonnamment triste et pourtant radieux. Sur ton chemin, un petit écureuil qui venait de sautiller à quelques mètres de toi, t'a fait légèrement sursauter au moment où tu étais en train de t'employer à chasser une idée qui t'avait furtivement assailli. Voici ce qu'elle t'a dit, cette idée et que tu as cru entendre paré des inflexions nasillardes du persiflage : « et si celui qu'elle aimait c'était non pas toi, Djani, en ton vif et en ton tout, mais le professeur ? ». D'un geste vif de la cabèche, tu lui as lancé en retour une saillie qui, à ta grande satisfaction l'a fait détalier, cette idée, aussi vite que le petit écureuil lui-même. Tu t'entendais encore la débitant, énigmatique, sur le ton mordant et narquois de celui qui sait qu'il fera mouche : « L'amitié n'a pas un seul rivage et tant que le mien sera baigné par ses eaux, elle sera douce à mon coeur. L'écume de ses vaguelettes seront alors les cheveux blancs de ton souci et de ta jalousie ».

x x
x

Plusieurs années après cette rencontre, te voici revenu en ces lieux. Marchant à rebrousse-temps, pendant toute la session, tu as cru, mais en vain, pouvoir ressusciter, grâce à

ton émotion encore vibrante, ne serait-ce que le regard de Gina. Mais ton séjour s'est terminé sans la moindre fulgurance. En route vers l'aéroport, tu t'es mis à penser, non sans une fatigue anticipée, aux nombreuses étapes du long périple qui devait (après une pause de deux jours, à la Martinique) te conduire en Europe, à Bruxelles précisément où tu devais présider l'ouverture d'un colloque international. Tu aurais pu allonger ton séjour au pays mais tu es de ceux, inquiets et précautionneux, qui éprouvent le besoin impérieux d'appriivoiser l'inconnu. Partir une semaine plus tôt te permettait d'inscrire tes repères dans cette ville jamais envisagée par toi, pas même furtivement inhalée par la turbine de tes rêves.

X

X

X

Ne pas tenir compte

de cette page,

il n'y a pas discussion
suite dans le texte. Poursuivez
sur page 39.

Chapitre 2

Mille collines

Djani, tu n'as probablement plus en mémoire le nom de la station de bus de Bruxelles où tu l'as vue pour la première fois. Qu'importe ? Tu étais là, bras ballants, à boire le vent. Elle s'était retournée comme pour apprécier la longueur de la file d'attente. Il est toujours réconfortant, en n'importe quelle épreuve, de vérifier l'ampleur de l'avance qui vous sépare des tout derniers. Un regard de géomètre, surtout quand il ordonne l'arithmétique des corps agglutinés dans la sinusoïde d'une queue, se prête difficilement à l'alchimie des combustions. Mais il faut croire que, capté par toi, ce regard s'est métamorphosé en incendiaire car c'est lui qui, sous le feuillage, a porté flamme à l'amadou. Le bus a englouti une tralée de voyageurs, elle comprise, t'obligeant toi et une vingtaine de personnes qui te précèdent ou te suivent, à reporter vos espoirs d'embarquement sur le prochain départ prévu dix minutes plus tard. A en juger par les éclairs qui empapillonnent tes yeux, le trajet semble te révéler une ville plus pimpante que tu ne l'imaginais, il y a encore quelques jours.

Tu es descendu trois stations plus loin, le plan du quartier à la main. Il ne t'a fallu que quelques secondes pour repérer le trajet à effectuer jusqu'à l'immeuble de la Sabena. L'air frais et sec a avivé tes pas jusqu'à la salle de réception de l'agence où, après avoir récupéré un ticket d'attente, tu as

pris place sur une chaise placée entre deux personnes : l'une (une dame d'un certain âge) regardait droit devant elle ; l'autre (une femme en boubou) avait le nez enfoncé dans son cabas, en quête d'un objet (peut-être, son passeport ?). Quant à toi, vigilant à ne pas rater ton tour, tu essayais de garder le regard fixé sur chacun des deux petits écrans lumineux où se fixent et disparaissent le numéros appelés.

Au bout d'un quart d'heure, ta crainte d'une défaillance d'attention s'est calmée et tu es devenu plus sensible à ton environnement humain. Tu as tourné la tête vers ta voisine de droite et, soudain, le heurt de vos regards a étincelé dans cette sorte de grésillement feutré qui signale d'ordinaire les combustions bien avancées. Tu as ouvert la bouche pour lui parler, mais ta parole a reflué vers ton gosier dès qu'elle s'est levée, à la vue de son numéro d'appel. Elle s'est dirigée vers l'hôtesse qui l'a accueillie d'un sourire gentiment professionnel. Tu la voyais maintenant de dos et à ta vue qui restait le seul sens capable de prolonger le fil magique de votre accroche, tu as confié, simple réflexe conservatoire, le soin indiscret de cueillir aussi fidèlement que la distance le permettait, les informations relatives au vol négocié par elle en ce moment : « Bruxelles-Kigali, classe touriste, le 2 Septembre, ». Tel était bien le message que confirmait ton regard qui, en bon auxiliaire, captait de loin, sur les lèvres de l'hôtesse, les paroles reprises en écho. Et cette dernière d'ajouter, après consultation de son ordinateur : « vol 4422, place 66A ».

En jetant un regard sur l'un des deux panneaux lumineux, tu t'es rendu compte que ton numéro d'appel était dépassé, périmé. Tu t'es levé précipitamment pour t'expliquer de ta

distracted et tenter de recouvrer ta juste place avant ces trois-quatre clients arrivés après toi, mais le regard souriant et cependant ferme qui t'a cueilli depuis le comptoir t'a convaincu de te rasseoir. Après quelques secondes, tu t'es résolu à te lever de nouveau en quête d'un autre ticket.

Le billet d'avion à la main, elle a avancé vers toi sans un regard mais, en passant à ta hauteur, elle a heurté d'un léger frôlement ton plan de Bruxelles qui est tombé par terre. Prestement, elle l'a ramassé, maugréant des excuses et l'a redéposé dans ta main avec une inattendue veloutée douceur. Puis elle s'est dirigée d'un pas décidé vers le portail électronique qui s'est refermé derrière son corps avec un teuf qui t'a semblé définitif. Feuilletter divers dépliants touristiques contenait médiocrement ton impatience qui n'aura été apaisée que par l'appel lumineusement muet de ton numéro d'ordre.

- Bonjour, madame, je voudrais un billet Bruxelles-Kigali, aller-retour, classe touriste.

- Oui, bien sûr, monsieur, pour quel jour, le départ ?

- Oh ! excusez ma distraction. Pour le 2 septembre, retour open. Pourrais-je avoir le siège 66B ?

Qui donc, Masokè et toi aviez vos sièges côte à côte, et de surcroît, dans une sorte d'îlot ménagé par une rangée de fauteuils vides derrière et devant ainsi que par la vôtre propre qui n'était occupée que par vous. Tu as aidé ta voisine à placer ses paquets dans le rack à bagages. Aux remerciements a succédé, sur un ton jovial et narquois, une sorte d'entrée en matière :

- Comme filature discrète, on fait mieux, n'est-ce pas ?

- Euh... le fil qui réunit une agence de voyage et un avion de ligne n'a rien d'étonnant.

- Et les stations de bus de Bruxelles, ne sont-elles toutes que des navettes qui desservent l'agence de la Sabena ?

- Ah ! ça, il faut bien le croire puisque nous étions dans deux autobus différents, se succédant avec un décalage de dix minutes.

- Quelle précision dans le souvenir !

- La vôtre dépasse la mienne : je note qu'il vous suffit d'un regard négligemment jeté en arrière sur une longue file de personnes pour y repérer l'espion qui, à son insu, vous poursuit.

- Il n'est que trop manifeste que rien de chacun d'entre nous n'a échappé à la vigilance de l'autre. De quoi est-ce le signe ?

- Peut-être que c'est entre nous que le fil est tendu...

- Je suis ravie d'un tel optimisme dans l'explication de ce phénomène plutôt étrange, sous bénéfice d'inventaire, bien sûr.

- Euh ! en l'occurrence, le plus ravi des deux ne peut être que moi. Sinon, je ne serais pas, en ce moment, en train...

- Vous voulez dire, en avion...

- ...en train, en train de mettre le cap sur le continent africain alors qu'un colloque international dont je préside l'ouverture m'attend, dans quatre jours, à Paris.

- Victime d'un rapt doublé d'une séquestration. Tous les ingrédients du roman noir, je veux dire, du roman policier ! Vous attendez-vous à être libéré moyennant une rançon ?

- C'est que je ne le souhaite pas...

- Payer une rançon ?

- Non, être libéré.

- Tout dépend des intentions de vos ravisseurs...

-Vous voulez dire... de la ravissante magicienne qui, en ce moment, me tient lieu d'interlocutrice privilégiée. Que souhaite-t-elle ?

De marivaudage en propos sérieux, tu devais découvrir les réalités humaines du Rwanda. Certes, ces réalités transitaient à travers le prisme de la personnalité de Masokè ; l'expression en était forcément biaisée par le naturel passionné et la fascination des jeux de langage qui caractérisaient cette jeune femme, une des rares africaines titulaires du doctorat en philosophie de l'université de Louvain. Mais rapportées à celes que tu connaissais des Antilles, elles t'ouvraient à un abîme de perplexité où allaient s'effondrer, par pans entiers, les débris calcinés de ta naïveté. Comment ne pas rester abasourdi de comprendre que l'antagonisme identitaire et symbolique opposant Hutus et Tutsis était infiniment plus fort que celui qui, aux Antilles, séparait Békés et gens de couleur ? Mais cela n'était encore que peu de chose au regard de ce que tu allais découvrir à même la chair glaise de cette chiquetaille d'Afrique.

Les couvertures qui recouvraient vos bustes et vos bras n'en faisaient plus qu'une, au-dessus de vos mains silencieusement enlacées jusqu'à la fin du vol, pour vous interrompu par nulle parole, ni projection de film, ni repas, ni déplacement d'aucune sorte. Après l'atterrissage et l'autorisation de défaire les ceintures, tu as avancé en suivant Masokè dans la file d'évacuation de l'avion sans que personne ne parvienne à s'interposer entre vous. Tu lui as emboîté le pas dans les couloirs de l'aéroport jusqu'à ce que, à la bifurcation du poste de douane, chacun d'entre vous emprunte

la voie que lui imposait son statut : elle de Rwandaise, toi, d'étranger.

x

x

x

Après avoir parlementé en kinyarwanda avec un chauffeur de taxi, Masokè t'a proposé de te déposer à l'Hôtel du Lac dont tu as appris, incidemment, qu'il est situé au delà de Kigali. Dommage qu'il soit si loin mais c'est le seul nom d'hôtel qui te soit resté en mémoire. Tu avais précédemment décliné sa gentille proposition de t'héberger chez son oncle maternel Laurien-N'Soko, « un jeune vieillard de septante années » dont elle t'a pourtant vanté la douceur et la discrétion. Tu as pris alors soudain conscience de ton absence de projet. Tu n'en as pas fait part à Masokè, sinon en termes badins et par conséquent peu crédibles. Elle ne se doutait pas en vérité que son existence était l'unique et seul motif, - et encore, largement inconscient - que tu puisses alléguer pour expliquer ton voyage. La découverte que tu avais faite des coordonnées de l'Hôtel du Lac dans un dépliant publicitaire consulté à l'agence bruxelloise de la Sabena, t'aura mis en situation de suggérer à peu de frais, le cas échéant, un agenda minutieux là où il n'y a eu que foucade colossale. Et voilà que désormais tu n'auras pour identifier Masokè, une fois désapparue, que son prénom, celui (qui te semble assez original) de son oncle et - tu viens tout juste d'y penser - le numéro de la plaque minéralogique (vite enregistré par ton

cerveau) du taxi qui vous a embarqué. Il avait donc pour mission de te déposer à ton hôtel et de revenir avec Masokè vers Kigali où habite sa famille. Ces premières secondes étaient décisives et de leur gestion dépendait que pour toi, le Rwanda soit ou non l'étape d'une seule nuit. Après tout, dans trois jours, tu devrais être à Paris pour l'ouverture des travaux de ton fameux colloque! Tu as demandé au chauffeur à quel numéro de téléphone tu pourrais éventuellement l'appeler, en cas de besoin. Ta demande l'a ravi et il t'a gratifié d'une carte de visite dont il a commenté avec bonhomie et fierté la multitude des adresses et numéros de téléphone qu'elle comportait (« ... en plus, les noms rwandais sont très très longs »). Ce taxi, à ce que tu as appris, était tour à tour conduit par quatre frères qui avaient rassemblé leur pécule pour constituer, sur une base informelle, une société de fait de transport. Tu as glissé avec précaution la carte dans la poche gauche de ta chemise et tu as eu soin de demander à ton sympathique convoyeur son prénom à lui : celui-là seul t'intéressait (et pour cause !), à l'exclusion de ceux des autres frères. Tu voulais désormais te convaincre que le fil magique qui depuis Bruxelles te liait à Masokè ne saurait être vraiment rompu. Cependant, vu l'intensité de la relation loquace puis délicieusement muette qui vous avait unis dans l'avion, tu t'es senti désemparé à l'idée que cette jeune femme entrée dans ta vie par la porte d'un jet intercontinental pourrait tout aussi bien en sortir par la portière d'un taxi.

Alcibiade-Shyirambere, sans vous demander votre avis, a mis en route la radio qui a débité en kinyarwanda des paroles qui te paraissaient avoir une tonalité partagée par les spots publicitaires du monde entier.

- C'est radio Mille Collines, a-t-il commenté, avant de t'expliquer succinctement les conditions de la naissance de celle-ci.

Un léger temps mort, un jingle à la mélodie quelque peu guerrière, puis, avec un débit différent, l'amorce d'un propos qui a fait tendre l'oreille aux deux Rwandais. C'est paradoxalement dans l'habitacle d'un taxi que s'est amorcé ton réel contact physique avec le territoire rwandais. T'est revenue à l'esprit l'émotion éprouvée jusqu'aux larmes de mettre le pied pour la première fois sur le sol d'Haïti, dépositaire, à tes yeux, du trésor de la Mère-Afrique, et, au contraire, cette relative indifférence quand, pour la première fois, tu as foulé, à Lomé, la terre des Ancêtres de l'Autre Bord. Le taxi allait pourtant à une allure vertigineuse, avalant dans le sens tour à tour montant et descendant, le ruban accroché au pourtour des collines dont tu aperçois les semblables les plus proches éclairées par les phares puissants de la Mercedes. Deux épisodes t'ont intrigué ce soir-là et un troisième a totalement fait basculer ton séjour rwandais dans l'orbite de cette sorte d'univers parallèle qui, depuis quelques temps, semble assurer ton escorte. Le premier de ces épisodes a été provoquée par la réponse du chauffeur à une question de Masokè concernant la présentatrice de l'émission radiophonique en cours :

- C'est qui, cette fille-là ? Elle ne manque pas d'air... d'aplomb non plus.

- Ah ! Ipamélé Dann... commença Alcibiade-Shyirambere, brutalement interrompu par l'explosion, sans sommation, de ta réaction.

- Quoi ? Vous parlez créole ici aussi ? Décidément ! C'est pas possible. Vous n'allez tout de même pas me dire que les écureuils rwandais parlent également créole ...!

Masokè, assise à l'avant, s'est retournée lentement et t'a regardé avec étonnement, tout en écoutant Alcibiade-Shyirambere finir sa phrase :

- Ipamélé Dannkériyamangwé qu'elle s'appelle. Elle fait fureur depuis six mois sur la radio. Pour une femme, elle a peur de personne. Elle est avant tout pour démokarasi... Elle a beaucoup ubwenge⁹, ça, on peut le dire !

Alors tu as éclaté de rire mais d'une manière entendue et assez ostentatoire pour susciter chez tes deux compagnons une demande d'explication. Cette demande t'a paru formulée en termes satisfaisants pour ton ego par le regard interrogateur de Masokè et le silence obstinément incompréhensif du chauffeur. Alors, tu as commencé à te répandre en explications (plus ou moins filandreuses d'ailleurs, selon ta propre estimation du moment).

- Eh bien, en créole, la langue qu'on parle chez moi, aux Antilles... à la Martinique... puisque je suis Martiniquais, eh bien, quand on dit de quelqu'un (homme ou femme) : « i pa mélé, dann ! », on veut dire qu'il a un comportement qui montre qu'il ne se laisse pas intimider par les convenances sociales, une sorte de fonceur, quoi ! Bon ! En fait, je ris pour me moquer de moi même. C'est quand monsieur a fini sa phrase que j'ai compris que Ipamélé, c'était le prénom d'une personne, alors que, de prime abord, j'ai cru que c'était une phrase créole qu'il prononçait. Dans ma langue, « i pa mélé,

⁹ *Qualité qui, dans la langue kinyarwanda, conjoint habileté et force de caractère.*

dann ! », ça veut dire comme je viens de le dire : « elle n'a pas froid aux yeux , ça, je peux vous le dire ! » ou bien encore : « elle ne s'embarrasse pas de scrupules inutiles, ça, je peux vous le dire ! ». Le plus amusant est que cela semble correspondre au caractère et au comportement de cette journaliste. D'elle on pourrait dire, en créole : « Ipanélé pa mélé, dann ! ». C'est étonnant, non ?

Masokè, avec un plissement des paupières inférieures qui lui fabriquait un air mi malicieux, mi intrigué, a demandé :

- Et les écureuils, parce que, aux Antilles ils parlent créole ?

- Non ! pas aux Antilles !

- ? !

- Non ! Parce que, aux Antilles il n'y a pas d'écureuil, ce qui n'empêche pas que chez nous il y ait une solide tradition de merveilleux qui imprègne toute notre culture et qui honore, en cela, ses racines africaines ... (Tu étais parfaitement conscient de ta diversion au moment où elle t'interrompit).

- Et c'est où que tu as entendu parler les écureuils ? C'est en Afrique, alors ?

- Non, non ! Pas en Afrique. Aux Etats-Unis. Dans le Vermont !

- Ah ça alors ! c'est pas banal. Pourtant, dans le Vermont, les Nègres, il n'y en a pas des masses. En Louisiane, en Alabama ou dans le Missouri, encore, j'aurais compris... Mais dans le Vermont !

- Le réalisme merveilleux est une donnée propre à toute l'Amérique latine. Mais notre imaginaire est capable, comme tous les imaginaires de dériver hors de ses frontières géographiques d'origine. Sinon, ce ne serait pas de

l'imaginaire... (Tu es conscient que ton culot est sur le point de payer, et que tu pourras peut-être échapper au ridicule).

- Ah bon ! Si je comprends bien, ce sont des écureuils romanesques. Dans ce cas...

- Cela rassure ton cartésianisme, madame le docteur en philosophie.

Depuis les premiers échanges exploratoires dans l'avion de la Sabena, c'était la première fois que Masokè et toi, vous adonniez aux joutes du badinage, mais cette fois, avec des enjeux moins ludiques. Vous faisiez totalement abstraction du chauffeur qui, probablement pour marquer son territoire à lui, s'est rencogné autour de son volant et s'est mis à rouler encore plus vite. Tu as trouvé que tu ne n'es pas trop mal sorti d'une situation qui aurait pu tourner à ton désavantage, si tu avais dû expliquer qu'un jour, sur un campus américain, un petit écureuil, mystérieux personnage t'avait interpellé en créole, associant le Morne-Vert de la Martinique et le Vermont des Etats-Unis. Ce n'est qu'après plusieurs jours que tu avais fini par comprendre l'analogie que sa rhétorique, un peu sulfureuse à ton goût, établissait entre ces deux toponymes, sur la base de la couleur verte. Tu en avais déduit qu'il s'agissait peut-être de quelque génie cocasse des mornes, des monts et autres collines. Tout cela s'était passé dans un rêve qui était plus réel que le monde où le soleil chauffe et brûle la peau.

Tu aurais eu également beaucoup de mal à expliquer que, pour la première fois, depuis ta décision de te rendre à Kigali, tu venais d'établir depuis quelques minutes un lien entre l'énigmatique sentence de cette étrange petite créature et ton insolite présence au Rwanda. En effet, tu savais maintenant

l'extérieur du pays, caractérisait le Rwanda était celle de « *pays aux milles collines* ». C'est Alcibiade-Shyirambere qui t'a apporté cette information quand il s'est mis à te faire l'historique de sa radio préférée. Encore des mornes ! Le lien qu'il t'a été donné d'établir entre ces deux situations t'a apporté un frémissement intérieur (dont toi-même tu t'es étonné : tu n'es, en effet, plus à l'âge des frayeurs et de la peur des zombis et autres diables qu'ont, en leur temps, inculquées à ta prime enfance, les contes nocturnes de Da Simonette). Mais tu as gardé, en apparence, ton calme devant Masokè qui te paraît rassurée sur ton état mental. Cela dit, tu te rendras bientôt compte que tu t'es mis bien en peine pour offrir à tes compagnons de route une image de toi conforme au rationalisme que tu attribues à Masokè, pour avoir été impressionné par les références occidentales de sa culture philosophique. Le rappel du second épisode témoignera de l'inanité de ta comportement et du peu de fondement de ton souci de respectabilité.

Le crissement des pneus a produit sur toi un effet des plus désagréables surtout parce que tu en peux aisément constater la cause : ce bruit s'est produit au moment où le taxi roulait sur le bord des cratères que creusaient les nids de poule sur l'épisodique macadam de la route. Tu t'es alors replié dans un silence crispé parfois interrompu d'un vague « oh la la ! » ou d'un plus franc « Eh là ! on n'est pas pressés à ce point ! ». Alcibiade-Shyirambere croit pouvoir calmer ton inquiétude en t'expliquant les raisons de sa parfaite sérénité :

- Pas besoin d'avoir peur dans mon taxi. Cette voiture n'est pas n'importe quelle voiture !

- Les Mercédès, je connais. Ce n'est pas la voiture qui me fait peur, mais plutôt l'étroussure de la route, les parapets si bas quand il y en a, et puis tous ces trous pas toujours visibles à l'avance...

- Je n'ai pas toujours eu une Mercédès, mais toutes mes voitures ont toujours été protégées !

- Protégées... Ah ! C'est ce chapelet suspendu là, près du volant qui vous protège ? Un gri-gri quoi !

- Pas seulement. Je suis catholique baptisé, mais je suis aussi Africain même.

- Oui, et alors ?

- Nous les Africains-là, nous savons que dans certaines situations (pas toutes, d'accord !), il est possible à un être humain d'abandonner son corps provisoirement. Par exemple, en cas d'accident, une personne peut rapidement sortir de son corps pour ne pas attraper mort. Un cri très très fort compagne la sortie de chaque âme de son corps à elle même là. Mais pour ça, la voiture-la, elle doit avoir sa protection comme il faut. Mais, vraiment, c'est pas tout le monde qui peut avoir ça là !

- Ah oui ? Moi, mon corps, j'y tiens et je ne saurai pas comment en sortir, voire y rentrer !

- Rentrer, ce n'est pas un problème, une fois que tu es sorti, même si la voiture est en bouillie et même si ton corps est un tout petit peu abîmé. Mais tu n'attrapes pas mort puisque ton âme a eu le temps de sortir. Ce qu'on va enterrer, c'est pas ton corps mais le portrait de ton corps. Après ça, le moment venu, tu retrouves ton corps tout neuf et tu vas faire tes affaires.

- Ah bon ? Et ceux qui étaient à tes funérailles, ils ne sont pas étonnés de te revoir après ?

- Je vois que tu es nyoka-nyoka¹⁰, ici, ça veut dire malin, intelligent, celui qui a l'esprit vif...

- Ouais ! mon esprit vif a besoin d'un corps vif, vivant même. C'est pourquoi j'aimerais vraiment qu'on aille à une allure moins vive. Je ne sais pas ce qu'en pense Masokè. C'est elle qui a commandé cette course. C'est elle la patronne.

- Moi, je ne pense rien sinon que le merveilleux africain, racine du merveilleux antillais, n'a pas tellement l'air d'avoir tes faveurs. Et puis, puisque tu as parlé de mon cartésianisme, tu as peut-être raison ! Celui qui a enfanté la théorie des animaux-machines, c'est bien Descartes, non ? Relire à l'africaine la théorie de Descartes, c'est exactement ce qui vient d'être fait : sans l'âme, un corps n'est qu'une machine. Donc, on peut aisément comprendre que l'âme, une fois en sécurité, le destin du corps n'ait plus aucune pertinence. Dès lors, sa forme devient - c'est bien le cas de le dire - un accident, je veux dire : une contingence. Mais puisqu'on te dit que l'accident de la circulation dans cette voiture désaccidentée, en quelque sorte, ton corps accidenté (ou accidentel, je ne sais comment dire) je ne vois pas, dans ma logique qui n'est pas qu'africaine, où est le problème.

Tu te demandais si c'était le goût prononcé de Masokè pour la mise en boîte et dont tu avais déjà expérimenté les effets, qui avait inspiré ces propos ou bien si tu venais d'atteindre la limite où il te faudrait totalement réévaluer l'idée que tu t'étais faite de cette jeune femme africaine d'une

¹⁰Rusé

trentaine d'année. Pas dupe cependant du caractère spécieux de cette brillante argumentation, tu as répondu chou pour chou :

- Je découvre humblement que Descartes est le père de la philosophie irrationnaliste. Si c'est le sujet de ta thèse de doctorat, ça a dû faire du bruit dans la très traditionnelle université de Louvain. Mais, au fait, je ne vois toujours pas comment je pourrais retrouver mon cher corps, une fois enterré, sans passer pour un zombi auprès des vivants non accidentés.

- Mais alors, quel est ton problème ? Tu es ici au Rwanda, non ? Je te promets, si tu es victime d'un accident dans ce taxi, d'organiser tes funérailles ici même sans rien dire à tes parents et amis restés à la Martinique. Comme cela, personne de tes connaissances ne se doutera de rien. Est-ce que ça te va ?

- Et ça me fait quitter quand ton doux et merveilleux pays ?

- Une semaine tout au plus ! le temps que moi-même je sois inhumée et que je réintègre mon propre corps. Nous sommes dans le même tombeau, non ?

- Tu ne pourrais pas raccourcir les délais ? Je dois absolument être à Paris dans moins de quatre jours pour ouvrir les travaux d'un colloque scientifique. Mais alors, toi, ça ne te fait rien qu'on te prenne pour une revenante ? Tu n'as toujours pas répondu à ma question de fond. La nyoka-nyoka, c'est toi, à ce que je vois.

Alcibiade-Shyirambere qui devait avoir la fibre rwandaise très développée t'a prouvé qu'il n'était pas complètement largué, malgré la subtilité de vos mignardises

de bouche et de paroles : il est intervenu, sauvant Masokè d'un certain embarras à répondre victorieusement à cette habile mise en cause.

- Avec tout ce qui se passe depuis des années dans notre pays, son retour comme revenante serait un zévènement comme un autre, pas plus ni moins étonnant.

Tu devais comprendre par la suite que « zévènement » était la variante populaire du mot « événement » qui dans l'ensemble du pays, désignait avec une pathétique retenue, la violence des crimes qui, plus particulièrement, à partir d'avril 1994 avaient ensanglanté le Rwanda et dont le souvenir brûlait encore les esprits. La réponse d'Alcibiade-Shyirambere te parut une diversion scellant sa complicité naturelle avec Masokè, dans un registre dont tu ne savais pas apprécier de degré de sérieux. Masokè poursuivit alors :

- Oui, justement. De toute manière, ne suis-je pas une revenante ? N'ai-je pas été des milliers de fois battue, abattue, avec ou sans funérailles, à travers les crimes perpétrés dans ce pays et qui, sous des formes apparemment différentes, se perpétuent encore aujourd'hui. Il n'est pas, en ce pays, un seul frère, une seule soeur torturée, humiliée, en qui je n'aie été et ne sois encore humiliée, torturée.

Tu as perçu, à ces mots, le changement radical de tonalité qu'attestait la voix de Masokè et tu n'as pas eu la cruelle légèreté de pousser plus avant ton avantage de tout à l'heure. Tu étais désormais à mille lieues de vouloir lui disputer une suprématie dialectique, en une discussion dont la flamme ne devait être si haute qu'elle dût tout embraser et mettre à mal la courtoisie et, surtout, la tendresse qui t'habitait à l'endroit de cette jeune femme. Le bruissement rêche de la douleur dans

les cordes tendues de sa voix ordinairement si douce et maîtresse d'elle-même te furent un signal. Mais la vivacité de la discussion n'avait pas ralenti l'allure du véhicule qui te paraissait d'autant plus dangereuse que le conducteur se retournait vers toi à certains moments cruciaux du débat. Pour éviter d'avoir à affronter pour de bon des péripéties d'un nouveau genre comme de sortir de ton corps, tu as préféré, à partir d'un certain moment, tuer le causer. Cela n'a engendré aucune gêne dans la sorte et qualité de silence qui s'est établi entre vous, car ce dernier a été de courte durée. Au bout de quelques minutes, le chauffeur s'est mis à augmenter le volume de la radio (qu'il avait considérablement baissé au plus fort de la discussion) et annonça :

- C'est bientôt le journal d'information en kinyarwanda. C'est pas criole, ça !

A ces mots tu as eu un sourire mental que tu soupçonnais malicieux mais pas malveillant s'il avait dû flotter sur les lèvres de ta bouche. Comment, pensais-tu, ce brave homme pouvait-il seulement imaginer qu'il puisse relever d'un quelconque phénomène de créolisation ? Cependant, le syncrétisme religieux dont témoignait sa croyance en la séparation stratégique du corps et de l'âme, à supposer que ce ne fût pas une blague pour touriste naïf, n'était-ce pas, qu'il insavait et peut-être insaurait toujours, l'indice d'une créolité en marche ? Et son prénom composé d'un élément d'origine grecque antique et d'un élément africain, était-ce le fruit d'un pur hasard ? L'oncle Laurien-N'Soko ne présentait-il pas, dans son prénom, les mêmes caractéristiques, mais sur un mode mineur ? Masokè, ne t'avait-elle pas dit que son deuxième prénom était Renée ? Mais le début des

informations est venu interrompre ton muet soliloque. Tu as reconnu les inflexions d'Ipamélé, ce qui exacerbe ta frustration de ne rien comprendre à ses propos. Mais la suite immédiate des événements (consacrant le troisième épisode annoncé) devait te confronter à une exigence de compréhension tout autre que celle du kinyarwanda.

Soudain, Masokè poussa un hurlement. Dans l'éventail des hypothèses possibles, tu exclus d'emblée celle du bruit censé « accompagner » la séparation de l'âme et du corps. En effet, le taxi roulait encore à une allure des plus folles même si la surprise du cri avait amené un certain ralentissement réflexe, mais aucun accident ne s'était produit. Tu t'en serais bien rendu compte, non ? Tu n'as pas eu le loisir de pousser plus avant tes interrogations car tu te devais de réagir au fait que Masokè avait maintenant la tête chavirée, la masse de sa chevelure appuyée sur la vitre de sa portière : elle avait manifestement perdu connaissance.

X

X

X

Le chauffeur a pu s'arrêter sur une aire minuscule et providentielle qu'a occupé entièrement le taxi dans un tournant ascendant de la route. Tu as ouvert avec délicatesse la vitre avant droite en sorte que Masokè pût recevoir de l'air. Pour éviter que sa tête ne se retrouve dans le vide, tu l'as calée du mieux que tu as pu entre l'appui-tête et le montant de la portière. Ce n'est qu'au bout d'une bonne vingtaine de minutes que Masokè est revenue à elle pour s'adonner aussitôt

à une crise de larmes traversée de hoquets et de roulements, juste après l'émission d'une phrase incantatoire atrocement prolongée et modulée sur sa dernière syllabe : « Ils l'ont tué, les salauds ! »

Pas question, Djani, que tu abandonnes Masokè à cette déréluction dont tu l'avais sentie grosse depuis leurs premiers échanges et dont tu soupçonnais vaguement qu'elle parvenait à la farder aux couleurs du gai badinage. Tu as compris que l'Hôtel du Lac, où personne ne t'attendait, resterait pour toi une image de dépliant publicitaire. Tu n'as pas eu pas fort à faire pour revenir sur ton refus. Masokè qui t'avait rejoint rejoint à ta demande sur la banquette arrière était maintenant blottie dans tes bras consolateurs. Au chauffeur qui roulait avec une lenteur de tortue-molocoye tu as lancé l'apostrophe suivante qui fut suivie d'une réponse assez inattendue :

- Vous pouvez pas aller plus vite ? Ce n'est plus une promenade comme tout à l'heure.

- D'accord, patron, mais seulement un peu plus vite. Parce que si je vais plus vite que avant là, c'est ma Mercédès même là qui va rendre son âme. Et pour elle, y aura pas récupérer ni rembourser après !

- Elle est protégée, non ?

- Protégée pour les passagers. Patron, l'assurance coûte cher, pour un taxi, trop cher même pour ma poche qu'elle est vraiment trop trop petite.

- ? !

x

x

x

L'oncle Laurien-N'Soko était partagé entre la joie de revoir sa nièce après si longtemps d'absence et l'abattement provoqué par le meurtre de Sébastien-Okino Abamanayanda, l'aîné des trois jeunes frères de Masokè. Quand trois jours plus tôt il avait dû téléphoner à cette dernière pour lui annoncer l'arrestation de Sébastien-Okino et de Grégoire Hiliéma, il ne pouvait pas deviner la tournure que prendraient ces nouveaux événements funestes pour la famille. Tous deux menottés, bousculés, souffletés, coup de pieds, tutoyés, avaient subi des interrogatoires de la part des policiers du commissariat central de Kigali qui les avaient moralement pressurés pour les faire passer à ils ne savaient quels aveux :

- Nous sommes des fonctionnaires, nous avons des comptes à rendre à nos supérieurs, en particulier à Sorbonnule. Ah ! Sorbonnule, vous ne le connaissez pas encore ! Vous ne perdez rien pour attendre. C'est le juge d'instruction en chef. Assis à côté de lui, le greffier lui même, qui est un grand constipé, chie dans sa culotte, quand il est de mauvais poil. Mais il n'est pas toujours de mauvais poil. Vous allez voir, si vous parlez, comme il sera gentil avec vous. Vous aurez presque envie de lui demander sa fille en mariage, histoire d'avoir le privilège de lui rendre visite tous les dimanches et de l'entendre déclamer à haute voix ses poèmes. Mais, ça on vous le conseille pas vraiment. C'est pas sûr qu'il accepterait de donner sa fille à des taulards même aussi gentils que vous le serez quand on vous aura travaillés. Alors ça vient, oui ou caca ?

- ? !

- Par contre, je vous promets que si vous continuez à la boucler, c'est votre vie tout simplement que vous allez boucler avant minuit !

La menace avait eu un effet différé de trois jours pleins puisque, en fin d'après midi, on apprenait que l'un des fils de feu respecté Joseph Abamanayanda (professeur d'histoire, spécialiste des hautes époques rwandaises, adulé par au moins trente-douze générations d'élèves) venait de « succomber à un malaise probablement d'origine cardiaque, au cours d'un transfert encadré par la police ». Tes légers bagages à peine déposés chez l'oncle, tu as accompagné Masokè à pied jusqu'à la maison familiale tenue par sa tante maternelle et marraine. Dès le début des événements, en 1994, sa mère et son père furent massacrés, victimes expiatoires d'un fanatisme que leur mariage exaspérait plus que tout : elle était Hutu et lui Tutsi. Cette union (désignée communément dans le pays par le terme grandiloquent d'intermariage), Masokè n'en avait jamais fait état dans leurs conversations. Dans l'avion, tu avais bien envisagé, mais de manière toute théorique, la dénomination que pouvait recevoir les enfants issus d'une telle union. Tu t'étais amusé à imaginer un terme de ton cru. Ta petite fabrique privée à néologismes ayant retenu les termes «Tuthu» et «Hutsi », tu n'as pas balancé longtemps entre les deux : le premier t'a paru inepte et surtout inapte à désigner de façon positive un groupe humain dans un société où l'implantation du français comme langue officielle pouvait laisser craindre une malséante assimilation aux canidés («si les Rwandais sont comme les Antillais, pensais-tu, ils ne doivent pas vraiment aimer les chiens, à moins que ces derniers ne jouent le rôle de totem ; mais quand on a tant de fauves autour de soi, choisir

des chiens ! pourtant les Egyptiens...» C'est finalement, tout bien suputé, à la combinaison « Hutsi » que tu as accordé droit de cité au sein de ton petit dictionnaire personnel des ethnonymes. Tu as donc été extrêmement gratifié de découvrir que, dans le pays même, le terme utilisé était bien celui de Hutsi. En fait, Masokè n'avait jamais rien évoqué qui fût de l'ordre privé. A travers ses propos, le drame rwandais était exprimé avec une force qui dépassait les effets du narcissisme. Tu avais été bouleversé par ses mots et par sa sensibilité contenue.

Masokè s'est affalée sur le lit qui avait été celui de ses parents et ne s'est réveillée que le lendemain matin, vers sept heures. Tu l'as rejointe une demi-heure plus tard, prêt à l'accompagner, comme convenu la veille, au cabinet de l'avocat puis à la prison où un parloir avait pu être obtenu d'extrême justesse par les soins de ce dernier. Maître Katibi Erédagamé était un jeunot commis d'office. Pour faire diversion à son immaturité professionnelle, il parlait avec un visage grave et un regard dont la fixité semblait redevable à des cales translucides soutenant ses cils. Tu as escorté Masokè jusqu'à la porte du cabinet où, par discrétion, tu as refusé d'entrer. L'avocat, après avoir débuté l'entrevue par l'indication de ses honoraires (« susceptibles d'être réévalués, en fonction de l'évolution de la situation ! »), annonça à sa cliente que, après la visite rendue à son jeune frère à la prison, elle serait reçue par le juge d'instruction Owanere Hayakakama, le sobriquet Sorbonnule. Ce dernier, qui se piquait de littérature, se targuait d'avoir obtenu un Diplôme d'Etudes Supérieures à la Sorbonne. Il avait commis plusieurs recueils de poèmes et de nouvelles d'une nullité affligeante

qui ne lui avait valu aucune peine légale cependant qu'elle n'avait d'égalé que sa cruauté constamment en éveil sous les primes apparences d'une physionomie pateline.

Au parloir de la prison, où tu as été admis comme ami de Masokè, Grégoire-Hiliéma vous a fait à tous deux un accueil plein de dignité et empreint d'un grand calme. Il vous a raconté sa première entrevue avec le juge d'instruction, intervenue après la vingtième heure de garde à vue. Il avait été reçu après son frère. Il a raconté comment le juge s'est ingénié, dans un premier temps, à lui démontrer sa sympathie et son désir de l'aider « à sortir de ce mauvais pas » où le destin le plaçait. Et d'en appeler à l'admiration qu'avait toujours suscitée en lui la vaste culture et le charisme de feu Joseph Abamanayanda (« votre père était l'un de mes plus anciens condisciples »). Puis, voyant que les aveux ne venaient pas, il était entré dans une violente colère, cherchant à tous prix à le déstabiliser, tapant du point sur la table, les yeux injectés d'un sang mauvais.

- Espèce de demi-portion, si tu continues à faire le con, c'est vingt ans que tu vas prendre. Je te donne mon billet que je vais le l'arranger, ton instruction ! Vingt ans, je te dis !

Grégoire-Hiliéma dit comme il avait été médusé par la versatilité de ce juge et comme la menace avait annihilé sa volonté et embrumé sa lucidité. Djani était révolté par les connotations qu'il perçut d'emblée dans l'expression « demi-portion », allusion évidente à la condition mixte du jeune Hutsi. Il ferma les yeux, créant soudain un lac bleu-noir dans lequel il plongeait, ramenant à la surface des paroles indomptables comme la lance d'un guerrier irrédendiste :

- La prochaine fois que ce type te traitera comme il l'a fait, tu dois pouvoir garder toute ta force... et ton autorité intérieure.

- ... Oui, mon frère, intervint Masokè, l'idéal de l'ubupfura¹¹ de nos ancêtres, cultive-le, là est notre identité. A cela, tu dois ajouter la force. Djani a raison. Uli umugabo¹² ! mon frère.

- ... lui montrer, reprit Djani, que, même livré à sa misérable violence personnelle, lâchement adossée à ses pouvoirs de juge qui fait la pluie et le beau temps, lui montrer que tu gardes la tête haute. Il doit comprendre que, même au plus bas de la fosse, tu ne marchanderas rien avec lui. S'il te refait le coup de te bombarder au visage ses vingt ans, tu lui ramasseras sa menace et tu la lui renverras au visage comme une grenade à fractionnement. Une simple petite fraction de ses vingt ans, bien calibrée, même en minutes, peut l'atteindre là où ton jet aura décidé de viser. Le mystère de ta parole sera plus efficace que la baudruche de ses mots. Tu verras, ça marchera. Avec ce genre de couards solennels, seule compte la force énigmatique de la parole, quand elle est parole qui est parole.

La gravité soudaine de tes propres inflexions t'a surpris, Djani, et tu as capté un regard dont tu n'avais pas encore vu chez Masokè pareille intensité. Dans le taxi qui vous a embarqués, vous êtes restés silencieux. Une heure après avoir quitté Grégoire-Hiliéma, vous étiez au palais de justice. Le juge d'instruction ayant souhaité entendre de la part de

¹¹ *Idéal fait de grandeur d'âme et de bonté*

¹² *Tu es un homme*

Masokè une déposition concernant son frère, au bout d'une demi-heure d'antichambre, cette dernière fut reçue par lui, en compagnie de l'avocat tout fier de pouvoir montrer son entregent à sa cliente, sa présence étant, au terme de la réglementation, une pure tolérance de la part du magistrat : c'était par ce genre de bontés que ce dernier maintenait sous son emprise une partie non négligeable, en nombre sinon en qualité, du barreau de Kigali.

Masokè se dit qu'il n'y aurait pas grand chose à attendre d'un défenseur à ce point inféodé au juge et si appliqué à bénéficier de ces menues faveurs qui font qu'un avocat est bien en cour. Instruite depuis peu par Grégoire-Hiliéma de l'abord doucereux de l'individu (auquel elle ne pouvait penser qu'à travers son sobriquet de Sorbonnule), elle fit à ce dernier des réponses courtoises, assez peu engagées et marquées d'une apparence de respect pour ses fonctions officielles. Elle fut proprement écoeurée par les hypothèses plutôt romanesques et creuses du juge qui, avec une évidente autosatisfaction, tentait d'expliquer le délit dont étaient accusés ses frères par leur « instabilité identitaire créée par le choc du métissage ». Elle croyait rêver dans le pur et insoutenable registre du cauchemar. La légèreté de cette psychologie de bazar, dont il pouvait sortir les conséquences les plus lourdes pour le justiciable, la révoltait. Elle comprit alors que dans la période actuelle, qualifiée de postgénocidaire par certaines appréciations autorisées, la société rwandaise la plus établie essayait de s'acheter un semblant de conduite et de se donner bonne conscience mais que les vieux démons étaient encore là, surtout en ce moment, devant elle, en train de s'agiter sous le crâne de ce vieux con. Elle comprit que le

Hutsi était devenue la victime tout à la fois compensatoire et expiatoire d'une nouvelle façon de génocide perpétrée, dans un incessant battement de bouches, sous l'alibi du désormais nécessaire respect réciproque entre les deux communautés (« Plus jamais ça, m'entendez-vous ? Plus jamais ! »). Plus que bouc émissaire, le Hutsi devenait le souffre-douleur idéal parce que fournissant une base commune naturellement et commodément offerte aux fantasmes d'exclusion de l'une et l'autre communauté. Elle n'eut pas de mal à illustrer ce qui était plus qu'une intuition par le fait contingent, il est vrai, que le juge était Hutu et l'avocat Tutsi (comment cela pouvait-il échapper à une Rwandaise ?). La prise de conscience de tels mécanismes psychologiques ne faisait que renforcer l'autorité intérieure de Masokè. Mise en ébullition par l'émouvant conseil, en forme d'oracle, de Djani à son jeune frère sur l'exigence de verticalité des êtres, elle la dotait d'une force nouvelle.

Quand Masokè quitta Sorbonnule, elle ne fut pas étonnée de n'avoir pas eu droit aux manifestations de sa deuxième face. Avec une assurance qui stupéfia le magistrat habitué à plus de docilité, elle refusa de signer, en l'état, la déposition qui était censée refléter ses propos et qui, enregistrée sous la dictée du juge, les déformait passablement. Devant sa résistance, Sorbonnule, accepta la révision du texte et sut trouver d'emblée les bons mots pour alimenter la nouvelle dictée qu'il en fit au greffier.

Mémorable en vérité fut, le lendemain, la deuxième comparution de Grégoire-Hiliéma devant le juge d'instruction. Au tarif menaçant de vingt ans qui fut de nouveau brandi par Sorbonnule, le jeune homme répondit, très calmement :

- Vous me promettez vingt ans, mais moi, je ne vous donne pas vingt minutes.

Ces mots, à la sobriété inquiétante et sibylline, suffirent à désarçonner le magistrat. Puis, retrouvant quelque prise, ce dernier faillit frapper le jeune homme. Il préféra cependant se lever et éructer un chapelet de grossièretés que le greffier écouta avec une inertie de statue. Quand la bouche de Sorbonnule se mit à se tordre dans un mouvement réflexe, que ses yeux, injectés de sang commencèrent à rouler dans leur orbite et que sa main droite fut saisie d'une tremblade de joueur de castagnettes, Grégoire-Hiliéma qui n'avait plus de montre à son poignet (et pour cause !) comprit que vingt minutes s'étaient passées. La torsion qui maltraitait les lèvres, transformait ces dernières en une espèce de museau flasque flageolant sous une épaisse moustache et n'autorisant que le clapotement de flatuosités en guise de paroles. Le greffier ne savait plus quoi enregistrer sur son ordinateur et constata, à l'évidence, que, pour la première fois, son patron avait trouvé son maître. Il s'approcha de son supérieur hiérarchique pour tenter de l'assister mais devant le regard de haine et de désarroi mêlés qui lui fut lancé, il se rassit, attendant la fin de la crise. Au bout d'un temps qu'aucun instrument ne pourrait mesurer tant il est élastique en fonction des consciences, le magistrat retrouva les lignes ordinaires de son visage. Sorbonnule recouvra donc un semblant de superbe et, tout comme s'il était de retour dans une pièce qu'il avait dû quitter quelques instants plus tôt pour cause d'incontinence, il demanda :

- Bon ! Où en étions-nous encore ?

Grégoire-Hiliéma avait la mine d'un qui n'était pas dupe des enjeux de pouvoir auquel, sous le regard d'une « demi-portion » comme lui, se trouvait à cette heure confronté l'éminentissime chef des juges. Il restait immobile sur sa chaise, les cils agités cependant d'un mouvement vibratile qui s'accentuait par saccades. Le magistrat de poursuivre :

- Vous allez me reprendre les choses depuis le début, sans vous foutre de moi.

Grégoire-Hiliéma nota le retour du vouvoiement dont il ne savait pas s'il traduisait une reculade ou un recul stratégique gros d'une nouvelle crise de versatilité. Il gardait un silence grave que magnifiait la régularité de sa respiration lente et rendue perceptible par le soulèvement rythmique de ses pectoraux (le greffier, avec son air de petit fonctionnaire diligent autant qu'impécunieux, n'enregistrait pas que sur son ordinateur, les éléments significatifs de cette scène. Sinon, comment ma narration aurait-elle été enrichie de ces précieux détails ?).

- Oui ! depuis le début ! Je veux de la logique, moi. Du crédible. Sinon, je ne marche pas...

- Pas ou plus ? Vous ne croyez pas si bien dire.

- Le maître des paraboles, ça suffit. Va falloir passer à table à présent, mon petit gars. Je te donne...

- Vingt ans ?

- C'est pas ça qui m'empêcherait de dormir. En tout cas, je te donne ma parole que, si tu continues à jouer au petit prétentieux, qui se croit sorti de la cuisse de Jupiter Joseph Abamanayanda, tu vas le regretter.

- Comme mon frère ?

- Qui ? Ton frère... Toi au moins tu ouvres la bouche, même si tu crois pouvoir faire diversion longtemps. Mais lui, il fermait sa gueule. Une vraie huître ! Si au moins, il avait accepté de soulager sa conscience. Ah ! ça ne m'étonne pas que son coeur ait cédé à toute cette pression intérieure...

- Intérieure ?

- Ben ! oui. D'accord, les policiers qui l'encadraient au sortir du fourgon sont des gars gentils quand ils ont affaire à des gars compréhensifs. Mais c'est pas des minettes. On n'a jamais vu une bourrade tuer un solide gaillard... Bon, maintenant, ça suffit. Je te donne...

- Vingt ans ?

- C'est une rengaine ? Finalement, si tu y tiens ! Je te dis, moi, que je te donne deux minutes pour commencer à te mettre à table, sinon, je te refous au gnouf. Vite fait.

- Apparemment, on peut être juge d'instruction sans jamais être instruit par la vie...

- Ton insolence...

- Oui ! elle est insolite, mon insolence. D'accord. Parce que personne ne vous a jamais tenu tête comme je le fais. Parce que devant votre suffisance, votre lâcheté et vos certitudes arrogantes, tout le monde s'écrase, tout le monde baisse la tête. Mais depuis hier, mes yeux se sont ouverts, ma tête ne va plus s'incliner, mon cerveau ne va plus se remplir de brouillard.

Médusé, le juge, dont la légendaire impulsivité n'aurait jamais dû admettre pareille tirade, regardait le jeune homme avec une étrange fixité qui sembla de mauvais augure au greffier. Sur sa lancée qui ne rencontrait aucune résistance, Grégoire-Hiliéma continua :

- Vos deux minutes vont bientôt se terminer. Les miennes et celles de tous ceux que vous avez soumis à la torture morale et psychologique, je ne sais depuis quand, eh bien, elles vont commencer. Seront-elles longues ou brèves, ça, vous seul pourrez le dire, si seulement le clapotis de vos mots arrive encore aux oreilles des vivants.

Cette menace énigmatique eut pour effet de sortir Sorbonnule de cette manière de somnambulisme qui semblait embrunir son esprit. Il se prit à vociférer qui ne fut pas vraiment vociférer car sa boîte vocale se mit à émettre un salmigondis dont la consistance tenait plus de la pâtée que d'une véritable concrétion :

- Bon ! ha huffit comme ha ! He hous avais préhenu. Houtez-moi le hamp d'ihî. Hardes ! Emmenez-moi ha dans ha hellule. Espèhe de petit con. Tu has me le payer. Hi tu crois que tes hiableries me hont peur !

La-dessus Sorbonnule esquissa un pas vers la porte par laquelle les policiers faisait sortir Grégoire-Hiliéma en direction du fourgon qui l'attendait au pied de l'escalier. Mais ce pas, il ne parvint pas à en épuiser la trajectoire et, perdant l'équilibre, il s'effondra au sol, les membres inférieurs pris, à l'évidence, d'une ankylose qui parut au greffier comme le signe avant-coureur d'une paralysie. Le souvenir de la récente rebuffade dont il avait été victime de la part de son colérique patron sema dans l'esprit de ce fonctionnaire de justice un doute épais quant à l'attitude à adopter. La nécessité qui le contraignit à faire appel aux ambulanciers les plus proches pour convoier le magistrat à son domicile ne pouvait laisser supposer que ce dernier se retrouverait le lendemain à son

cabinet, se déplaçant plus cahin que caha, et donnant ordre que Grégoire-Hiliéma comparût de nouveau, le jour même.

Les premiers mots de Sorbonnule (d'un bourru achevé qui servait bien évidemment de paravent à un manque de contenance) furent pour évoquer le respect qu'il avait pour la droiture de feu Joseph Abamanayanda, son plus « ancien condisciple ». Il comprenait la révolte du jeune homme, sa douleur d'avoir perdu un frère dans des conditions tragiques que la justice, malgré sa lenteur, aurait à coeur d'élucider. Une administration judiciaire débordée et sous-dotée n'était pas la garante d'une justice rapide et onctueuse. Il en était lui-même la vivante illustration. Bref, après avoir bien réfléchi, il était prêt à libérer Grégoire-Hiliéma sous condition : pendant un certain temps, pas forcément très long, il serait assigné à résidence, dans la région de Kigali, avec une permission mensuelle de se rendre à Butare, le berceau - et le bastion ! - des Abamayananda. Grégoire-Hiliéma opposa un coup d'arrêt ferme et claquant aux manoeuvres reptiliennes du juge.

-Pas question ! Je resterai en prison vingt ans s'il le faut, si c'est mon destin, à moins qu'auparavant une âme charitable ne m'expédie aux côtés de mon frère, ma mère, mon père et tant d'autres. Mais, je vous le dis, tant que persistera la volonté de m'humilier, de détruire en moi jusqu'au nom d'homme, de Rwandais, de Hutsi, il y a quelque chose qui dans la carcasse d'un juge d'instruction en chef ressemblera au plus terrible des culs de basse fosse réservés à ceux qui, au plus bas de la sinistre hiérarchie de l'Enfer, damnés parmi les damnés, exclus parmi les exclus, réprouvés parmi les réprouvés, s'enlisent par degré dans le gouffre de leur âme à

jamais perdue (cette traduction faite à partir du kinyarwanda, qu'on m'en pardonne les lourdeurs et fantaisies !).

Sorbonnule, qui, à cette heure aurait probablement préféré occuper les fonctions de sous-chien dans la plus sordide des officines plutôt que d'avoir à subir cette angoisse qui lui fouaillait la cervelle, lui affolait le coeur et lui dépotiolait les os, ne sut que répondre devant pareille détermination. Grégoire-Hiliéma, que, en d'autres temps, les griots eussent appelé Grégoire le Grand, sans menottes, cette fois (de qui en vint l'initiative ?) fut embarqué dans le fourgon cellulaire qui le ramena sous l'escorte admirative de trois policiers, vers la prison de Kigali-Centrale.

Le lendemain, Masokè, son oncle et son dernier frère, Vivian-Shanago (revenu la veille de Butare) entourèrent Djani d'une affectueuse reconnaissance tout le temps qui sépara l'explosion de la nouvelle de l'heure du départ sur Bruxelles prévu à quinze heures trente : l'avocat avait fait savoir à la famille que le juge avait décidé de libérer Grégoire-Hiliéma...sans condition. Se rengorgeant, il voulut donner à penser que cette libération lui était imputable. Quand il eut annoncé à Masokè qu'elle recevrait sous peu le montant de ses honoraires, cette dernière, tout d'abord, l'écouta, calmement et mécontentement. Puis ces propos furent cueillis par le crochet d'un clic buccal long et sonore, surmonté d'un écarquillement des yeux, lesquels s'appliquaient à regarder dans le sens opposé à celui qu'indiquait la torsion de la bouche, bref, ce que, aux Antilles, on appelle communément un « tjjip » et dont Djani, s'il en eût été témoin oculaire, sa fibre africaine en eût été plus qu'amusée. Ensuite, elle ajouta :

- Depuis quand un avocat se croit-il autorisé à extorquer des fonds à la soeur d'un détenu majeur auquel il a été commis d'office ? Vous n'aurez pas un franc rwandais. Pas un ! Et puis, si vous n'êtes pas content, faites moi donc un procès. On va bien rigoler !

L'avocat se gonfla comme le poisson qu'aux Antilles on appelle tjouf-tjouf et dont l'augmentation de volume est due au stress. Il se tut bruyamment. Masokè sans autre forme de procès, en tout cas, en ce qui la concernait (et très probablement lui aussi !) bougea sur lui.

Une fois installé dans l'avion, à la place exacte où tu avais voyagé à l'aller, tu t'es rendu véritablement compte de l'absence de Masokè. A côté de toi, à la place qu'avait occupée cette jeune femme, était assis un éminent universitaire français, professeur de sociologie, ancien coopérant au Rwanda. Il avait publié tout récemment un ouvrage sur le drame qui avait secoué ce pays. Il serait heureux de pouvoir t'envoyer son essai, à ton adresse personnelle à la Martinique (« Ah ! là-bas, vous n'avez pas ces problèmes, cher ami ! ») si tu voulais bien la lui communiquer. Tu lui as remis une carte de visite et ta courtoisie faisait effort pour dissimuler, au-delà de la fatigue du voyage, ta profonde distraction. Tu pensais, plus particulièrement aux Hutsis et, par association d'idées, ton esprit, enfantant le soliloque, s'est reporté aux **Bâtards** de Juminer « l'une des toutes premières illustrations romanesques de la négritude ». Tu t'es alors promis de le relire sous peu, ce roman, pour retrouver, en sa lyrique postulation, le syndrome de la bâtardise : désormais, ce n'était plus un apanage des seuls descendants d'esclaves de la Diaspora. Masokè ! Mais Masokè, Hutsi fabuleuse est pourtant encore si réelle (ta

pensée ne pouvait se détacher d'elle), quand quitterait-elle le Rwanda ? En avait-elle même l'intention ou le désir ?

Tu t'es réveillé le lendemain, à sept heures, dans une chambre d'un hôtel bruxellois, aux rythmes d'une chanson africaine diffusée par ton radio-réveil. Pendant cinq bonnes minutes, tu t'es demandé où tu te trouvais, si ton expérience rwandaise, tu l'avais vraiment vécue sous l'alternance du soleil et de la nuit africaine - d'une si brève jouissance ! - ou bien si ça n'était pas rêvée que tu l'avais rêvée. Un point supplémentaire s'ajouta à ton questionnement : tu n'avais jamais su, faute d'avoir pensé à le demander, quel motif avait été invoqué par la justice rwandaise pour inquiéter et incarcérer ces deux jeunes hommes. Tu as pris alors conscience que le sentiment de révolte contre la volonté d'humiliation avait été le ressort essentiel de tout ton comportement. Ton passé récent- rêve ou réalité - (tu n'arrivais pas à y croire) te raccordait au contexte qui avait toujours été le tien. Tu allais en retrouver de trépidants échos dans le colloque dont, dans quelques dizaines de minutes, tu devais prononcer l'allocution d'ouverture.

x

x

x

Chapitre 3

Crises et renacements

- Ange, mon bon ange, quel chaud et quel froid dis-tu exactement qu'il souffle ? De quelle combustion crois-tu qu'il brûle aux petits matins frais de l'aguet et de la traque ?

- Allons bon ! A cause probablement des fatigues du voyage, te voilà encore sorti de ton état ordinaire. Pour combien de temps ? Avec toi, Djani, de toutes façons, il faut prendre le causement quand il vient et se résoudre à le lâcher quand il repart. Ce n'est pas moi qui me plaindrai de cette aubaine. Mais au fait de qui parles-tu ?

- De ton chasseur d'existences !

- Mais encore ?

- De ton narrateur en chef...quoi !

- Tu veux parler de mon assistant-biographe ?

- Biographe, non pas ! Dis plutôt biographeur ! La différence, servie par ce néologisme imprémédité, est de taille ! Pour ce qui est de faire, il n'en fait qu'à sa tête. Il me harcèle au point qu'il ne me laisse pas une maille.

- Explique toi !

- M'expliquer ? Justement, je ne m'explique pas bien son acharnement.

- Il remplit avec un sens remarquable et continu de l'amendement personnel l'office pour lequel je l'ai recruté.

- Il en a encore pour longtemps de stage ?

- Que lui reproches-tu exactement ?

- Je te l'ai déjà dit, mon bon ange : d'être un faiseur. Un faiseur de vie au lieu d'être un simple facteur, l'humble préposé aux écritures cursives et déliées, le loyal commis des pulsions et des impulsions attestables, le notaire rigoureux des émois et des élans véridiques.

- Quelle contradiction ! Tu le voudrais, avec cela, ennuyeux, gris, sans imagination ?

- Qu'elle opère et prospère tout à loisir, son imagination, mais qu'elle ne m'aliène pas, en ses imageries péremptoires, mon imaginaire à moi ! J'y tiens comme à chacune des fibres qui tissent ma vie.

- Au vu précisément de quelles pièces juges-tu des manquements de sa prestation ? Ne t'ai-je pas, certain jour... je devrais plutôt dire certaine nuit... ne t'ai-je pas assuré que je gardais la haute main sur tout ce travail dans sa version définitive ?

- C'est justement l'étape précédente qui me chagrine, par l'ample ineffaçable trace que, rétiaire imparable, elle ne peut manquer de disposer en filigrane dans la texture et même dans la pulpe de ta parole.

- Qu'en sais-tu ?

- Je n'ai jamais pensé mettre en défaut ta clairvoyance, mon bon ange, mais ton goût naturel pour la transparence n'a heureusement pas soustrait à ma vue les fax qui te parviennent et alimentent ta prose. Mon souci coule de source, si je puis dire. Il pointe un index vigilant vers l'embouchure de toute

cette entreprise. Au moins me dispensera-t-il d'être un jour l'archéologue controversé du livre en fin de compte apocryphe qui sera établi par tes soins en toute bonne foi sur le pupitre de mon bon dos.

- Et, à propos de dos, quel est, si je puis dire, le corps du délit reproché à mon stagiaire ?

- Des délits ! Des ! Mon bon ange. Le singulier ne sied pas à pareille imposture. Pire même qu'un faiseur, c'est un faisan !

- Soit ! Djani, mais encore ?

- Et pourquoi Djani, au son italien, au lieu de Djilani ? Pourquoi donc estropier mon nom de famille ? Moi qui revendique, en deça du brouhaha de mes origines migannées, la présomption barbaresque des rivages d'Afrique ?

- Mais, Djani (de ma part, prends ce petit nom, comme une marque d'affection), l'imaginaire de la créolité auquel je te vois si attaché transcende justement les crispations de cette sorte, au nom - n'est-il pas vrai ? - de la rencontre et du dialogue des cultures.

- A entendre ces jolis mots brodés au coin de ta naïveté de lecteur bon public, je crois rêver, mon bon ange.

- Rêver ? Tu ne crois pas si bien dire, Djani. Et le temps du rêve, n'est pas nécessairement celui de la preuve et de la véridiction. Tout cela qui est détail et pèse du poids ordinaire du scrupule peut suffire à meurtrir ton coeur, tout comme le clou dans le soulier martyrise le talon du pèlerin, mais de là à étayer l'argument irréfutable d'une trahison d'homme...

- Ton projet de biographie, il me plaît par sa générosité, mais m'inquiète par le fait que, sortant de tes attributions ordinaires, il échappe au domaine de tes compétences. Je vais

donc poursuivre l'énoncé de mes griefs contre ton biographeur d'assistant, sans pour autant viser à l'exhaustivité, car je ne saurais sous-estimer ta faculté d'empathie avec le tégument et les pilosités de mon enveloppe terrienne.

- Ni la place que je me suis octroyée dans toute cette affaire. Elle n'est pas plus à la merci de la naïveté que de la pudibonderie, pas plus esclave de la complaisance que du moralisme.

- Ainsi donc, pour lui, ma vie ne serait que stupre et luxure. Comment comprendre sinon cette pluie de femmes, aux nationalités les plus diverses qu'il déverse sur moi, au mépris de mon histoire dont je prétends connaître mieux que quiconque les visages et les corps qui la composent ? Tout cela, j'imagine, parce qu'il se prend pour un grand spécialiste des relations interculturelles et qu'il opère au nom des principes mal digérés d'une créolité que sa sottise galvaude et dénature. Ah ! Foinque ! Ce n'est pas deux fâcheries que cela m'apporte ! Ainsi, ne voilà t-il pas que, après cette troublante Gina (qui, j'en jurerais, ne s'appelle pas Gina de son vrai nom), l'idylle ayant à peine commencé sur ses tablettes, il change de cap, en quête d'une proie plus idéalement offerte à ses fantasmes intellectuels. Feuillet après feuillet, il se met à détailler en long, en large et surtout en travers, mes prétendus ébats avec l'Algérienne Aïcha, l'Italienne Silvia, la Pakistanaise Dalanda, la Rwandaise Masokè, l'Égyptienne Jelila, l'Amérindienne de Colombie Britannique Gitana, la Guyanaise Laïnoua, Franciane, la chabine dorée de père martiniquais et de mère venue de l'autre bord de l'eau.

- C'est que... à cette liste, il faut encore ajouter une bonne quinzaine de charmants prénoms féminins... parmi lesquels,

bien sûr, je ferai un tri judicieux et circonstancié, hors de toute censure et de tout parti pris. En définitive, tu le sais bien, seule m'intéresse la signifiante.

- Avec, je suppose, pour faire bonne mesure, à peu près autant de mignons prénoms masculins ?...

- Oui, quelques-uns, mais le qualificatif «mignon» n'est pas, en l'occurrence, le plus approprié ?

- Un vrai bonheur ! En plus d'être un charlatan, ton bonhomme est aussi un obsédé sexuel.

- Obsédé textuel... probablement, mais sexuel..., c'est un peu vite dit. Je ne t'ai jamais donné à entendre que chacun de ces prénoms étaient une patère à laquelle accrocher tes amours.

- Veux-tu dire, mon bon ange, que j'aurai à arpenter de jour et de nuit, traversé d'ébats, de débats ou de combats, un morceau d'histoire commune avec chacun des propriétaires - ou locataires, je ne sais trop comment dire - de tous ces prénoms qui seront déclinés au verso de mon attente ?

- Oui et non. La chose ressortit euh... disons, à certaine extrapolation produite, dans la dimension du virtuel, par les travaux de mon assistant. Il n'aura pas fait en vain des études aussi spécialisées. Il ne me déplaît pas d'ausculter les ressources de ta mémoire.

- Ne pourrais-tu pas lui demander à ton charlatan, de ne plus s'occuper de mes affaires, de me mettre par terre, de cesser définitivement de prendre des mains avec moi ? Ne peux-tu lui donner un sujet libre qui l'engage à une pure invention, en dehors de tout parasitisme ?

- Cela est non seulement possible, mais inscrit dans mon programme d'encadrement. Comme sa tâche te concernant est maintenant terminée, il pourra désormais entrer dans la deuxième phase de son stage.

- Je voudrais être bien sûr que mon existence à moi ne paraîtra pas en filigrane dans sa prose. J'ai maintenant toutes les raisons de me méfier des obsédés textuels.

- Je te promets que, d'une manière ou d'une autre, tu en auras lecture, de sa copie. Après une épreuve sur table de quinze heures, il me la remettra en mains propres, et non pas comme à l'ordinaire, par fax...

- Fax ! je ne veux pas entendre ce mot... Oooooooh !
Qu'on arrête cette sonneriiiiiiiie !

x x
x

De retour à Paris, Georges-Antoine Zozime, histoire de meubler son insomnie, avait tenu grand colloque avec les cavales princières de la nuit, heures affermées paradoxal à Messire Sommeil et que l'on dit grandes conseillères. Au petit matin, ayant ramassé de quoi gratifier leur arrière-garde d'une sarabande de ronflements sonores et trépidants pour paiement de leurs bons offices, il se leva avec dans sa macoute toutes les médecines et autres commissions qu'elles y avait placées, utiles au dégorgement de sa rate, remplie depuis quelques temps d'une rumeur de chimères. Et de fait, plus sa bile s'épanchait, plus son cerveau devenait habile aux entrelacs des menues causes et des grands effets. Les fils se dénouaient comme par enchantement, alignant comme en un panorama

miniaturisé tous les faits, toutes les pensées, tous les dits qui confortaient la thèse du voyeurisme dont il était - et avait probablement depuis longtemps été - l'objet dans cet hôtel, sa deuxième maison, pour ainsi dire. Et ça n'était pas rien ! Il se rappela la proposition de lui affecter la chambre 12 et y trouva l'indice d'une volonté non plus généreuse mais captieuse : assurer la stabilité de l'espionnage en resserrant l'espace du piège. Ensuite, l'incompréhensible embarras de la lingère, sur le pallier. Comme si elle lui avait laissé le champ libre précisément parce qu'elle s'attendait à cette inspection; qu'elle guettait au détour du pallier pour revenir et boucler les chambres, que moins d'un quart d'heure plus tard, il avait trouvées verrouillées. Il faut croire que des consignes avaient été données en haut lieu. Cela assignait une envergure inattendue aussi bien à l'hypothèse de Georges-Antoine qu'à la forfaiture qui était de la sorte configurée.

La rencontre avec ce camarade d'enfance qu'il n'avait pas vu depuis belle drive de temps et les confidences que, à cette occasion, il récolta devaient mettre littéralement feu à l'étope, éclairant d'une lueur décisive ses interrogations. Gros-Gaz allait donc tirer un parti conséquent de ses retrouvailles avec Pierre-Amédée Djilani, son inénarrable vieux copain à la pudeur proverbiale, et qu'il picotait plus souvent que rarement de ses taquineries salaces. La lecture notamment du texte rédigé par un certain narrateur appointé jouèrent un rôle décisif dans les progrès de ce qui était devenu pour lui, ennemi juré pourtant de la flicaille, une vraie enquête policière. L'énumération des prénoms attribués à la geste amoureuse de son ami l'avait médusé : Silvia, Dalanda, Laïnoua, Gitana, Franciane avaient été ses maîtresses

rencontrées à Paris, dûment accueillies dans l'hôtel, introduites dans « sa » chambre, honorées (ou déshonorées, c'est selon !) dans son lit. Il était impossible que cela fût connu sans l'entremise de quelque épiage assidu.

Gros-Gaz ne fut pas long à découvrir le nom de l'un de ses collègues, sous le patronyme de Ranice (que lui avait communiqué aussi Pierre-Amédée), qui était l'anagramme quasi parfait d'Erinac, nom bien français, au consonnances méridionales. Ranice, époux d'Amélie (née Louemba) était le nom du personnage qui, dans la nouvelle écrite par le narrateur stagiaire, découvrait son infortune cavicorne. Son rival était un nommé Archibaldo, de la République Dominicaine. A ce décodage, Georges-Antoine n'eut pas grand mérite car il savait depuis longtemps que ce collègue descendait au même hôtel parisien que lui. Il ne s'y étaient jamais rencontrés mais en échangeant, à l'interclasse, des souvenirs de vacances, ils avaient établi la contagion d'un voisinage insoupçonné, qui s'étendait, le lundi et le vendredi, des salles de cours 2 et 3 de la faculté aux chambres 12 et 14 d'un hôtel parisien. « Lui aussi, se dit Gros-Gaz, doit bénéficier du privilège de garder toujours la même chambre ». Il ne résista pas à l'envie de l'interroger, mine de rien, sur les conditions et motifs d'une telle distinction :

- C'est toi qui as choisi d'élire domicile dans la chambre 14 ou quoi ?

- Oh pas vraiment ! C'est Lili, tu sais, la petite blonde, l'assistante du gérant, qui a insisté, pour me récompenser de ma fidélité.

« Autrement dit, pensa Gros-Gaz, c'est de la 12, de 'ma' chambre qu'il est observé. Il y avait bougrement intérêt à ce

que nous ne soyons pas dans l'hôtel au même moment. Tout cela relève d'une organisation bien huilée ».

Il ne restait plus à Georges-Antoine qu'une journée pour résoudre cette énigme. De retour dans sa chambre, il bondit dans la salle de bain avec à la main le sachet en plastique contenant les outils (que fallait-il d'autre qu'une pince et un tournevis pour desceller un miroir ?) qu'il venait d'acheter au marchand de couleurs du coin (peut-être un des derniers de Paris). De ne pas parvenir malgré ces outils à extirper les pattes du miroir tout à la fois l'intrigua et lui suggéra de rechercher une logique pivotante là où jusque là, il n'avait vu que placage et visserie. Il parvint, en actionnant le bord gauche puis droit du miroir à produire un bouger de bon augure. Encouragé par ce premier signe, il continua à exercer de façon ferme et régulière une pesée qui eut pour effet le pivotement du miroir (avec son encadrement constitué d'une frange de carreaux) selon un axe situé à deux ou trois centimètres du bord droit. La frange de carreaux permettait l'illusion parfaite d'une continuité grâce à un joint particulièrement bien fini.

La glace murale de la 14 n'était donc sans tain que sur une surface qui corespondait à la trouée ouverte par le pivotement du miroir de sa chambre, la 12. Le plus ahurissant était non pas qu'il pût voir tous les mouvements de la jeune lingère mais qu'il pût entendre le bruit du moindre froissement de drap, et presque du souffle, pourtant calme de la respiration de cette dernière, que la circonstance ne devait pas rendre haletante. En pensant à tous les hâlements, rouclements et gémissements que lui, il avait provoqués pour le ravissement d'infâmes voyeurs, il fut saisi d'une rage sans manman. Qu'il

dut cependant tempérer, le temps de remettre en place le mécanisme. Après avoir remisé les outils dans un tiroir de sa commode, sous une pile de chemises, il quitta sa chambre et dévala barbare, sur deux étages, l'escalier qui le séparait du rez-de-chaussée, où se trouvait le bureau du gérant de l'hôtel.

x x

x

Avec toutes les informations dont il avait rempli sa besace (ou plutôt sa macoute, c'est le cas de le dire) Georges-Antoine Zozime se dit qu'il allait enfin pouvoir justifier le surnom, sulfureux à son gré, de Gros-Gaz qu'il traînait depuis l'enfance. S'il avait été de complexion svelte, il aurait engrangé tout le bénéfice attaché à ce terme synonyme, en créole, des expressions *gro zouzoun*, *gro tjap*, *gro pagna* qui ont la saveur du laurier qu'on fait les couronnes depuis les nanni-nannan de l'antiquité grecque et romaine. Mais le fait que gamin, il ait été de taille plutôt petite par rapport à ses camarades de classe, et avec des rondeurs évocatrices d'une dame-jeanne de rhum lui avait très tôt fait prendre en grippe ce surnom d'amicalité qu'il vivait, depuis le début, comme un sobriquet. Il était tout de même heureux de n'avoir jamais été

traité de « Ti-coca », qui est le terme généralement réservé aux petits gros. A l'adolescence, il s'était vu grandir aussi vite qu'un papayer, ce qui, par effet de compensation, lui procura des proportions plus décentes. Un peu armoire à glace, mais cela ne l'avait jamais empêché d'être aussi femmeté que n'importe quel star d'Holliwood, excusez du peu ! De toute façon, ce n'était pas son apparence physique, mais les initiales de son état-civil qui avaient motivé l'appellation Gros-Gaz. « O, force numinale des noms ! » se plaisait souvent à grandiloquer, l'air mi-figue mi-raisin, son ami Pierre-Amédée, philosophe en diable et grand feinteur de mots, au point que toute la bande de copains, au temps de l'enfance et même après, taxait plus souvent que rarement ce dernier de « gramactical ».

Gros-Gaz, trouvant moyen et occasion, à partir des prébendes du nouveau tracé de son destin, d'une réconciliation avec cette part longtemps et à bas bruit maudite de lui-même, éprouva soudain les délices d'une élection divine, tardive mais dont il saurait tirer tout le profit.

Or donc, le gérant de l'hôtel qu'aucun plan ORSEC n'avait prévenu de la survenue d'une tornade avait été complètement désarmé par le déferlement dans son bureau de celui qu'il connaissait non pas - dommage, car c'eût été du dernier drôle - sous le nom de Gros-Gaz mais de monsieur Zozime.

- Eh bien quoi ? Monsieur Zozime, qu'est-ce qui se passe ?

- Passe ? Ah oui, passe-droit, maison de passe, tour de passe-passe..., et j'en passe...

- Monsieur Zozime, je ne vous comprends pas...

- Et passe-muraille, ça vous dit ?
- Le mot... je connais, c'est du français, non ?
- Et la chose ?
- Quelle chose ?
- Vous voulez un dessin ?
- Ah ça, j'aimerais bien, par exemple...

Gros-Gaz se saisit d'un crayon (ou d'un stylo) imaginaire, arracha une feuille de papier au bloc placé sur le bureau, et se mit très sérieusement à dessiner la « chose ».

- Mais il n'y a rien à voir, monsieur Zozime.

- Oh que si ! Il suffit de vous mettre de l'autre côté, là où c'est sans tain. Sinon, effectivement vous vous ne pourrez rien voir. Mais vous, par contre, vous serez vu. Alors, c'est vu ?

- Oui, c'est tout vu.
- C'est clair, maintenant ?
- Ou...oui , c'est transparent.
- Et c'est tout ce que vous avez à me dire ?

- Oui, monsieur Zozime, pour le reste il faut voir le grand patron.

- Et c'est qui, le grand patron ?

- Notre pédégé. Monsieur Robert Mercure de Salins. 7

4 - Où c'est que je peux le voir ? C'est urgent...

- Monsieur Robert Mercure de Salins est en voyage d'affaires aux Etats-Unis et ne sera de retour que dans une dizaine de jours.

- Non ! C'est trop tard, j'aurai déjà quitté votre sacrée piaule. Alors vitelement pressé, sinon ça va faire mauvais mauvais pour vous.

- Il y a bien son fils... monsieur Renaud Mercure de Salins. Mais le matin à cette heure, il interdit formellement

qu'on le dérange, pour quelque raison que ce soit. Vous comprenez, il écrit...

- Appelez-le d'urgence et dites lui de descendre immédiatement. Vous ajouterez que c'est de la part de Gros-Gaz...

- Gros-Gaz ?... C'est qui Gros-Gaz ?

- Vous en faites pas ! Gros-Gaz, il connaît vu que c'est lui qui tient la plume.

- ? !

x

x

x

Si impulsif qu'il pût être, Gros-Gaz n'explosa pas quand le gérant lui annonça que le fils Mercure de Salins ne le recevrait qu'à quinze heures, « mais à quinze heures tapantes ! » (On pouvait voir une horloge à l'ancienne dans l'entrée). Au fond, cela l'arrangeait. Il avait cinq heures devant lui. C'était assez pour commencer discrètement son

Ne pas tenir compte
de cette page

I Lemn : ponsuione
la lecture à la page 88

enquête auprès du personnel d'exécution, fort heureusement des femmes avec qui il avait établi des relations d'un équivoque achevé (que sinon, il se chargeait d'achever sans tarder) fait ici, de minauderies, là, d'oeillades discrètes, le tout emballé dans la convivialité la plus charmante et surtout patinée par les années.

Ayant examiné l'étiage de ses relations hôtelières, Gros-Gaz se dit qu'il fallait, une bonne fois, terminer ce qui avait été entamé. L'air qu'il prit, en entrant dans sa chambre fut si convaincu et si convaincant que la bouche de Saïda, la jeune lingère, pour la première fois dépassa ses yeux en matière de sourire. Ce fut un signe assez singulier pour autoriser « monsieur Zozime » à l'interroger du regard de façon muette et appuyée. Le secret d'une telle métamorphose, il ne le trouva même pas au fond des draps qui, une dizaine de minutes plus tard, les enveloppaient, dans la 12, sa chambre, au fond de son grand lit à deux places. Mais au moins, il obtenait par là même une réponse implicite à l'une de ses lancinantes questions : Saïda ne savait donc rien du dispositif mis en place pour espionner les clients (et à des fins encore inconnues de lui). Il est évident que, si elle se savait ou se croyait surveillée, elle n'aurait pas risqué de perdre sa place en couchant avec lui. Mais deux heures plus tard, ce fut Lili, l'assistante du gérant qui se trouvait à faire l'amour avec lui, dans cette même chambre. Alors, une épaisse obscurité tomba après coup sur sa tête et il se vit dans l'obligation de remettre en cause l'innocence de Saïda elle-même . Et si toutes deux étaient en service commandé ? Si le délai qui situait l'audience de Renaud Mercure de Salins à 15 heures procédait d'un calcul fondé sur ce que le fils du patron savait de sa sexualité.

Auquel cas, il serait tombé en plein dans le panneau. Situation particulièrement frustrante, car il ne disposait plus d'aucun atout et ne savait plus quoi penser ni comment faire avancer son enquête en ces milieux auxiliaires.

Il prit le parti d'aller se restaurer à sa pizzeria habituelle. En chemin, il croisa une jeune femme parmi la bande de jeunes qui distribuaient des formulaires d'enquêtes. Avec un mouvement d'agacement, il refusa le document qui lui était proposé et qu'il avait reconnu à sa couleur et, surtout son épaisseur. Mais, à peine avait-il donné le dos à cette sémillante jeune personne qu'il revint sur ses pas. Il fit amende honorable avec des yeux et un sourire charmeurs et se vit remettre un formulaire par la jeune femme qui le regarda avec une ironie légèrement moqueuse mais sans lendemain.

Pendant la cuisson de sa pizza, il se mit à lire le document qu'il n'avait fait que survoler précédemment. La densité et la variété des informations sollicitées par cette enquête auraient paru terrifiantes si l'anonymat n'y était pas préservé. C'était véritablement accomplir un acte citoyen que de se prêter à pareil pensum. Mais on s'en consolait si on avait la chance d'être parmi les heureux gagnants de la tombola... Est-ce la consonance du mot « tombola » qui agit sur Gros-Gaz ? Mais le document lui tomba des mains et il tomba lui même dans une sorte d'abasourdissement qui aurait pu le faire passer pour un tògò (disons un abruti, dans le langage des gens du lieu) auprès de la serveuse, s'il n'avait pas été un client assidu et ancien de la maison. Qui aurait réussi à s'aventurer sous le coui de sa cabèche aurait découvert une sorte et manière de ciel rempli d'étoiles clignotantes reliées en vue d'un seul travail : la reconstitution d'un sens probable.

Mais... tonnè di Dyé dibrèz fout!¹³ s'exclama-t-il, sortant de sa torpeur. Non seulement c'est dans les environs immédiats de l'hôtel que j'ai toujours été abordé par les jeunes auxiliaires de ce laboratoire de recherche, mais de plus, il est illogique qu'un enquêté anonyme puisse, à ce titre, gagner quelque lot que ce soit à quelque tombola que ce soit ! Ya un truc, ou alors, je perds la boule !

Une fois avalée la pizza, Gros-Gaz, en s'en retournant à l'hôtel, chercha désespérément du regard s'il pouvait dénicher un de ces jeunes distributeurs de formulaires. Mais tous avaient disparu comme par enchantement. Il était maintenant deux heures de l'après-midi. Une brève sieste lui remettrait toutes les idées en place et le banderait pour l'attaque du sieur Mercure de Salins, fils.

A trois heures, après une antichambre d'à peine une minutes, il fut introduit par un secrétaire d'une trentaine d'années, dans le bureau de Renaud Mercure de Salins, qui le cueillit à froid par un vibrant « Sa ou fè, konpè Gro-Gaz ?¹⁴ ». Nostr'homme interloqua sévère, et se resaisissant comme il put, émit en retour un machinal « sa ka maché ¹⁵ ». Il éprouva aussitôt une furieuse honte d'avoir répondu comme s'il se fût agi d'une situation ordinaire. Lui qui était parti pour prononcer une mercuriale à l'encontre de ce blanc-bec, voilà qu'il se faisait emmercurer de première ! L'entubage total !

Bon prince, Renaud Mercure de Salins voyant le trouble dans lequel il avait jeté son vis-à-vis, eut comme la courtoisie d'éclairer d'une chandelle son désarroi :

¹³ *Bon Dieu de bon sang !*

¹⁴ *Comment ça va, compère Gros -Gaz ?*

¹⁵ *ça va bien*

- Vous avez l'air étonné de m'entendre parler créole. Mais, vous savez, je suis martiniquais comme vous même, cher ami. Ma famille, depuis deux générations, est installée à Paris dans l'hôtellerie, mais nous n'avons jamais rompu le lien charnel avec notre petite patrie.

- Vous... vous êtes un Béké, alors ? Et c'est aujourd'hui que j'apprends ça ?

- Il faut un début à tout. C'est bien la première fois que vous me voyez, non ? Alors, c'est normal qu'on n'ait pas encore échangé des civilités...

- Civilités ?... Pour moi-même, c'est pas tellement des civilités que je voulais vous adresser, après ce que j'ai découvert de vos pratiques envers vos clients... et pas des moindres.

- Gros-gaz, ou sé dènyé moun man té ka atann ki palé kon sa ba mwen. An moun kon'w, dapré mwen, ou sé poumyé moun ki pé rivé konprann valè travay-la nou ka fè a pou voyé pli douvan an kanman tou nef ba *espikoloji*(man ka menm ba'w li adan kalté kréyol natifnatal la wou épi sé kanmarad ou a jalou a !¹⁶).

- Je vois que vous en savez long sur moi. Qu'est-ce qui explique cet intérêt ?

- La science, cher ami ; la science ! Elle rejoint quelque part la littérature dont vous êtes si friand, je veux

¹⁶ *Gros-Gaz, vous êtes bien la dernière personne que je m'attendais à entendre me parler de la sorte. Un homme tel que vous est parmi les mieux placés pour comprendre la valeur des efforts que nous faisons pour promouvoir de nouvelles orientations en psychologie (comme vous voyez, j'emploie des mots du créole profond dont vous et vos amis raffolez tant !).*

parler de la littérature telle que vous la concevez, la pratiquez dans vos ouvrages, la remettez en question...

Venu pour faire rendre des comptes à son interlocuteur du moment, Gros-Gaz comprit qu'il trouvait obscurément son compte dans les explications qui étaient déroulées avec calme et courtoisie par le fils du patron de cette entreprise laquelle, à mesure de l'intérêt qu'il y trouvait se démaffiosait à ses yeux mais risquait, à tout moment (c'était un vrai souci), de se macoutiser si on n'y prenait garde. Mais il veillerait au grain ! Autant dire que de la situation d'interlocuteur, il glissait insensiblement vers le statut de partenaire.

Qu'avait donc appris Gros-gaz, en cet entretien, qui pût donner au tracé de son destin un si singulier relèvement des traits ? Au point que le surnom de « Gros-Gaz », naguère déprisé se trouva alors par lui magnifié, comme l'emblème d'une réussite depuis belle drive prophétisée.

Eh bien ! Amis, calez les paupières de vos yeux pour voir et, au besoin, ouvrez larges les trous de vos oreilles pour entendre ce milan qui est bien plus qu'un simple commérage : la famille de Renaud Mercure de Salins était propriétaire d'une chaîne de quinze hôtels répartis dans la capitale. Leur entreprise s'était associée au laboratoire de recherche du professeur Demessière, fondateur de la discipline dénommée par ses soins « psychologie contrastive », et dont les thèses « entendaient battre en brèche les postulats de la psychanalyse ». La notion d'inconscient n'avait, selon ce dernier, aucun fondement expérimental et ne pouvait, de ce fait, avoir aucune validité. (A ces premiers mots, Gros-Gaz fut littéralement soufflé de l'incroyable convergence de ces conceptions scientifiques avec le fruit de son expérience

d'écrivain, confronté à la création de personnages faits certes de papier et d'encre, mais vivant d'une vie pas moins exigeante que les êtres de chair et de sang. Pas de doute on avait pénétré au plus profond de ses pensées !).

Se donnant, par moments, des airs de professeur, Renaud Mercure de Salins poursuivait sur un ton paradoxal de leçon apprise et dont le récitant aurait déjà prévu les pauses, les inflexions et les accents : la connaissance de la psyché humaine ne pouvait résulter que du contraste établi entre le discours du sujet et sa réalité quotidienne observée à son insu. D'où la nécessité, à partir d'un protocole préalablement établi, de sélectionner une centaine de personnes et de les observer. Leur anonymat était levé grâce à la comparaison des empreintes digitales du formulaire et de celles laissées dans chacun des quinze hôtels de la chaîne et transmises au laboratoire. Les données étaient complétées par des écoutes téléphoniques sur les ramifications desquelles Renaud Mercure de Salins laissa planer un vague calculé. Mais il y a lieu de penser (ce ne fut pas le cas de Gros-Gaz, trop appâté pour garder intacte sa vigilance intellectuelle) que Salins fit semblant d'en sous estimer la portée et l'envergure, en disant que, associée au support de la messagerie électronique(ce à quoi s'employait son père, actuellement en voyage d'affaires aux « States »), cette technique d'investigation donnerait, à coup sûr, des résultats dont la valeur serait accrue de façon véritablement exponentielle (« je vous dis bien ex-po-nentielle, cher ami ! »).

A cet endroit de l'exposé, Gros-gaz eut un mouvement de remise en cause et de doute : « Mais, au fond, est-ce vraiment une convergence ? Est-ce que ce ne sont pas eux qui m'ont

pompé ? Non, c'est pas logique. Là, je déconne... Parce que si, au préalable, ils n'avaient pas eu ces conceptions-là, ils n'auraient pas décidé de se lancer dans cette espionnate à visée scientifique ! A moins que... à moins que tout cela ne soit un paravent. Et si, effectivement, tout cela cachait d'autres objectifs. Si tous ces gens-là étaient la fine fleur des Renseignements Généraux. Oh ! la la, ça sent son Foccart, grand spécialiste du monde francophone et grands ami des Békés. Ah ! les salauds. Qu'est-ce que je suis con ! A travers moi, ce qu'ils visent c'est la découverte des stratégies du mouvement indépendantiste. Ils n'ont rien à cirer de ma psychologie en tant que telle, ni de mes talents d'écrivain. Ouais, bon ! Mais comment m'en assurer ? Je vais devoir la jouer fine. De toute manière, annou pa konté zé an tjou poul !¹⁷ Et puis, après tout, pourquoi pas un département de la C.I.A. ? Le père Salins aux U.S.A., ya pas de doute, je suis tombé sur une fourmilère de barbouzes !... »

Pendant ce temps, Salins fils continuait son charmant badiolage. A beaucoup de jargon, se mêlaient, en ses propos, quelques miettes d'humour qui épicèrent ce plat à le rendre comestible, prêt à consommer par Gros-Gaz. A la question de la tombola, il lui fut répondu qu'il avait été victime d'une illusion voulue par les maîtres d'oeuvre de l'opération. Il n'avait été question que de choisir sur toute l'étendue du territoire et dans l'ensemble des pays francophones, quelques centaines de personnalités en vue de promouvoir, grâce à leur renom, l'adhésion active du public aux enquêtes nécessaires à la réalisation de cet important programme, et de tirer au sort

¹⁷ *Ne comptons pas les oeufs dans le cul de la poule(ne vendons pas la peau de l'ours).*

parmi eux la centaine des sélectionnés pour les besoins du programme. S'il relisait la lettre adressée aux gagnants par le laboratoire de recherches, il verrait que nulle part n'était établi de lien explicite entre les enquêtés et le prix gagné. Que ce lien avait été établi par ces derniers eux-mêmes (ils y avaient certes été subtilement induits), précisément parce qu'ils avaient conscience de s'être prêtés à l'une des ces campagnes d'enquêtes. Bien évidemment, mais personne ne le savait, les heureux élus avaient été chacun des cent clients logés dans les divers hôtels, lesquels, à leur grande satisfaction, bénéficiaient d'un traitement de faveur (chambre, toujours la même, à disposition dans les créneaux fixés, à titre individuel, chaque année par la direction, réduction de 30% sur le prix des chambres et 20% sur les repas, de vrais princes, quoi !).

Lui, Renaud Mercure de Salins avait terminé, depuis quelques années, son cursus universitaire comme diplômé de l'Ecole Internationale d'Omnisciences. Cette Grande Ecole avait vu le jour grâce à la ténacité du professeur Demessière et l'entremise de hautes personnalités scientifiques du monde francophone, sur une large échelle internationale. Lui même avait choisi comme corps la « narratorial », ce qui avait valu un stage pratique de six mois. Il avait été très heureux quand son directeur de stage lui commanda plusieurs biographies dont l'une, véritable exercice d'école, devait être conçue et rédigée, en temps limité, pendant quinze bonnes heures d'affilée. C'est grâce au Laboratoire de Psychologie Contrastive qu'il put enrichir de façon conséquente tous ses travaux. Il avoua à Gros-Gaz (ce que ce dernier avait découvert sans ces aveux) qu'il avait prélevé bien des éléments de sa vie amoureuse pour les attribuer à l'un de ses

personnages attiré dans l'hôtel mais sur qui la glace sans tain n'avait rien révélé d'excitant. (« Fraudeur, doublement fraudeur : envers moi et envers l'institution qui lui a conféré son diplôme ! Il faut que je reste veillantif. Ce jeunot est de la graine de crapule ! »). C'est alors que Gros-Gaz crut pertinent de faire valoir ses prétentions, qu'il voulut assurer par une clause de sauvegarde :

- Tout ce que vous me racontez là paraît trop vrai pour être honnête. Dès mon retour à la Martinique, je déposerai chez mon notaire un pli cacheté, avec consigne de le remettre à la police s'il devait m'arriver à l'avenir un accident facheux. Vous voyez ce que je veux dire ?...

- Cher compatriote, pourquoi douter de ma bonne foi ? Est-ce que vous croyez que je vous aurais si spontanément fourni tant d'informations (parmi lesquelles, il y en a qui vous seraient restées inaccessibles), si je n'avais pas confiance en vous, en votre talent d'écrivain ainsi que dans la fécondité de notre partenariat.

- Tout ce que vous dites là est bien beau mais comment comptez-vous m'associer à votre business ?

- Le mot « business » est mal propre (pas malpropre au sens de malpropre !) je veux dire impropre à traduire l'idéal de recherche auquel vos qualités intellectuelles nous commandent de vous associer.

« Belles paroles », se dit Gros-Gaz, in petto, tandis que sa bouche émit à haute voix :

- Alors, moi, primo, je veux que vous me communiquiez tous les dossiers, disons...scientifiques, concernant la zone antillaise, et éventuellement relatifs à la Guyane. Comme

vous le savez bien, c'est essentiellement l'espace caribéen qui m'intéresse, en tant qu'écrivain...

- Le malentendu persiste entre nous, cher ami. Ce n'est pas que je me méfie de votre moralité, mais précisément, vous êtes trop impliqué dans la vie sociale et politique des Antilles pour que je consente comme ça, tout de go, à vous livrer les dossiers concernant cette zone géographique. Il ne faut, à aucun moment, que nous ayons barre sur les gens au point d'être tentés de nous servir de leurs secrets à d'autres fins que littéraires (la transposition, mon cher, la transposition !) ou scientifiques.

- Pendant votre fameux stage, vous n'avez guère observé ces préceptes...

- Euh... je suis martiniquais mais je ne suis pas impliqué dans la vie sociale, ni même politique, de chez nous. Economique, oui, un peu, à dire vrai. Nous les Békés, on ne nous reproche que trop de ne pas investir dans le pays et de lui préférer les paradis fiscaux ou les juteux bénéfices hôteliers de la Floride.

- Bon ! Bon ! Passons. Alors, des dossiers concernant l'Afrique ?

- Vous savez, vu le passé colonial de la France, l'Afrique est, de ce même point de vue, une région très sensible !

- Si vous y allez par là, l'Asie aussi. Alors, dans ce cas, c'est zéro dossier que vous acceptez de me communiquer ? Elle commence bien, notre coopération !...

- Bon ! Je vous concède de mon propre chef un dossier africain, mais pas des anciennes possessions françaises. Pour le reste, vous verrez mon père ou le professeur Demessière. Le Rwanda , ça vous va ? Il y a dans la tragédie rwandaise une

mine inépuisable pour les romanciers que nous sommes...enfin, je veux dire pour un romancier tel que vous. Moi, je n'en suis qu'au début de mon parcours...

- Deuxio, je ne suis pas spécialement intéressé par l'argent, mais comment va se traduire notre partenariat en termes, disons...financiers ?

- Justement, je crois que c'est, pour le coup, avec le professeur Demessière que vous verrez cet aspect de la question. Son labo est soutenu par de nombreuses et importantes dotations internationales et il vous apprécie assez pour savoir que votre recrutement par son centre de recherches serait une aubaine. Depuis longtemps, cela le démange de vous contacter à ce sujet, mais il ne voyait pas comment s'y prendre pour vous informer de tout ce que vous savez maintenant sans risquer de vous choquer et de vous perdre définitivement à sa cause scientifique. Maintenant que la route est aplanie, il vous faut absolument retarder de quelques jours votre retour sur la Martinique. Mardi, il pourrait très probablement vous recevoir.

- Impossible ! Je dois absolument prendre l'avion demain. Mais, je dois revenir à Paris dans un mois. A ce moment là, votre père sera de retour et on pourra tous ensemble avoir une vue plus globale des choses.

- Comme vous voulez, cher ami. Cela dit, dans quelques instants, mon secrétaire vous apportera, sous pli cacheté, le dossier rwandais dont je vous ai parlé. Lui même n'a jamais eu accès à son contenu : c'est vous dire la déontologie du secret qui anime nos procédures, dans le respect des informateurs, je veux dire de leur vie intime.

Qui eût suivi de près, de très près Gros-Gaz après qu'il eut quitté le bureau du fils de Salins eût pu, avec une ouïe très perçante, l'entendre maugréer : « Non mais ! Le Béké croyait qu'il allait me couillonner pour de bon. Un Nèg comme moi ! C'est pas moi que les yeux du Béké vont brûler. A d'autres ! De toute manière, il a senti ça tout de suite et, quand je lui ai parlé de la déposition qui parviendrait à mon notaire, il a bien compris que je n'étais pas du bois qu'on fait les flûtes, hon ! Je l'ai eu au bleuff ! ».

Rentré dans sa chambre, Gros-Gaz prit connaissance avec un intérêt grandissant du « dossier rwandais » qu'il glissa, après l'avoir lu dans un des tiroirs de sa commode. Il voulut la même se mettre à écrire une lettre à son ami Pierre-Amédée, mais traumatisé par le climat d'espionnisme dont il avait fait les frais, il décida de se rendre au café du coin où il aurait toute la tranquillité d'esprit nécessaire à cette correspondance destinée à son ami d'enfance. De retour à l'hôtel, deux heures après (il avait traîné sur les boulevards, l'air pensif), il fut accueilli dès le hall par le sourire débonnaire de Lili :

- Monsieur Zozime, j'ai préparé votre note. Si vous la régliez ce soir, ça m'arrangerait beaucoup parce que demain, j'arriverai avec une demi-heure de retard ; ma mère est malade à la clinique. Je dois aller lui rendre visite. Comme vous partez tôt demain matin, je ne voudrais pas risquer de vous faire rater votre avion.

Ces propos empreints de familiarité courtoise faisaient totalement l'impasse sur leur toute récente gymnastique en chambre, mais restait dans le cadre des petits arrangements mutuels qui renforçaient leur antique connivence.

La note étant payée, Gros-Gaz, quoique un peu fatigué, ne se sentit guère d'autre ressource ce soir-là que d'aller dîner en ville, décision que généralement, il prenait comme s'il la tirait à pile ou face, le restaurant de l'hôtel exerçant sur lui, chose rare pour un hôtel parisien de cette catégorie, une certaine séduction. Il sortit, vers neuf heures à la fois pour se nourrir et pour poster la lettre (qu'il avait introduite dans une enveloppe un peu surdimensionnée par rapport au format du papier, mais il n'avait pas mieux sous la main).

Le courrier parvint à destination au bout de trois jours. Contrairement à Gros-Gaz qui, lui, n'arriva à la Martinique que quinze jours plus tard : le cadavre de son corps avait été glissé dans une sorte et qualité d'enveloppe très épaisse, en bois verni, assortie de quatre poignée en métal chromé.

C'est bête à dire, mais peu après que Georges-Antoine Zozime dit Gros-Gaz eut posté sa lettre, il fut fauché en pleine avenue des Gobelins par un chauffard qui avait démarré en trombe et dont la rumeur dit qu'il prit la fuite sans avoir à ce jour été identifié. Quelle infortune pour un homme qui avait devant lui un destin si rutilant, marqué d'une promesse de partenariat avec de gros Békés ! La-dessus, amis lecteurs, j'ai mon mot à dire : vous savez bien que la plupart des contes créoles font du personnage Diable le double du Béké. Et si vous vous souvenez de la parole qui dit qu'on peut manger avec le diable à condition d'avoir une grande cuillère, tous ceux d'entre vous qui, par mon entremise, ont acquis quelque intérêt ou affection pour Gros-Gaz peuvent être tentés de regretter que ce dernier n'ait pas disposé, pour sa sauvegarde, d'un tel instrument. Mais moi, je vous le dis tout net, si c'est le cas, vous vous montez inutilement la tête, amis lecteurs :

rappelez-vous (ou apprenez-le, si vous ne le saviez pas) que, à la différence du diable, jamais Béké n'a, de mémoire universelle, invité un Nègre à sa table. Quand je dis Béké, je ne veux pas parler de Béké-France, mais de Béké béké, ce que sont les Mercure de Salins, même s'ils sont installés à Paris depuis deux générations. Alors, dites-moi, en quoi Gros-Gaz pouvait-il avoir besoin d'une cuillère ? Non mais pour de bon, en quoi ?

Pierre-Amédée apprit la disparition de Gros-Gaz la veille du jour où la lettre lui parvint entre les mains. En apprenant cette nouvelle, il se dit, avec un humour dont la noireté contrastait avec l'éclat brut de son émotion : « J'ai toujours pensé que son surnom était prédestiné. Je savais que Gros-Gaz était était volage mais, en vérité, je ne savais pas qu'il était si volatile ! ».

Pierre-Amédée relut certains passages de la longue lettre : « Ne me demande pas mes sources, je ne te les livrerai pas. Tu as beau être un sacré pote de labé, je ne vais tout de même pas aller à confesse. C'est une histoire à dormir debout. Pas tout à fait le style réalisme merveilleux dont tes amis de la créolité et toi même vous raffolez. C'est plutôt le genre fantastique merdailleux ». Ou encore ceci : « Information pour information (celle que tu m'as donnée concernant mes copines Dalanda, Jélila et consorts, m'a été du plus grand utile), j'ai pour toi un kamo tout frais et de première main concernant le juge dont tu m'as aussi parlé, à ton retour d'Afrique, lors du colloque sur la citoyenneté. Cet Owanere Hayakakama, une ordure : trafiquant de drogue, homosexuel au discours violemment homophobe en public, pédophile en cheville avec la filière belge. Il exige (ça le fait bander) de se

faire appeler papa Wawa par ses jeunes amants et ami Yaya par les adultes, tandis que dans la mafia des trafiquants d'héroïne, son nom de code est Fuji (du nom d'un des ses amants japonais). C'est pas trop finaud, parce que ça fait penser à Fujiyama. Un peu transparent comme pseudonyme, et pas très prudent, quand on s'appelle Hayakakama. Lache comme tu me l'as décrit, avec ça seulement, tu le coinces en lui foutant une frousse bleue. Après, il fait ce que tu veux. Au besoin, pour le couler définitivement, tu lui sors encore ceci... ».

Pierre-Amédée arrêta là sa relecture, un peu écoeuré. Heureusement que, inquiet par la justice, le frère de Masokè (qu'il avait suivie, quelques temps auparavant, de Bruxelles au Rwanda comme on suit une sirène Manman-Dlo, avant de retrouver, de justesse, Bruxelles et son colloque) avait bénéficié d'une libération sans condition ! Sinon, c'est sûr qu'il n'aurait pas laissé un millimètre de fil à ce ripoux de juge. Mais désormais, il n'avait que pitié et dédain pour ce salopard. Il décida, sauf nouveau drame impliquant la malveillance de ce magistrat, de ne pas s'ouvrir à Masokè des confidences de Gros-Gaz.

Le pli cacheté destiné à son frère Gérard que Gros-gaz avait glissé dans la même enveloppe et confié à ses bons soins, Pierre-Amédée la remettrait dès le lendemain à son destinataire. Mais, ce soir là, sans dîner, il alla se coucher, croyant naïvement qu'il se coulerait sans délai et sans mal dans les plissures du sommeil. Il ne se doutait pas alors que le choc provoqué en lui par la mort de Gros-Gaz le projetterait dans une rafale de dix nuits insomnieuses. Au tout début, il tenta de ruser en lisant des romans policiers (un par nuit).

Après le quatrième, il décida de confier son salut à d'autres expédients : il assembla des outils de scribe qu'il utilisa assis sur son lit : un gros oreiller dodu comme écritoire, une liasse de feuillets faite des tombées erratiques d'un photocopieur subclaquant, prêt à rendre son âme aux dieux bureaucratiques, et un crayon noir. Et comme, aussi long que la queue d'une puce, lui naquit l'idée d'être plus qu'un scribouilleur, il se procura d'autres ingrédients : une pincée d'inconscience, une louchée d'enthousiasme et deux-trois giclées de folie douce...

Chapitre 4

Souvinances et autres chamaneries

Ange, mon cher ange,

Depuis combien et combien de jours, pas un mot de toi n'a fait route jusqu'à moi, fût ce après musarder aux escales : là où je sais que la parole aime à s'abandonner aux sableries tièdes et aux blandices massoucrelles du faire-néant : comme si prématurément tu avais hâlé ton canot sur le rivage, manière de faire retraite et renoncer à ton mandat d'affectueuse protection ; comme si messenger, tu n'étais pas aussi le message ; et comme si l'oiseau n'était pas aussi le vol ni la flèche le sillage. Te l'avouerai-je ? La thèse d'une possible vexation à toi infligé par moi-même et à mon insu n'a trouvé en moi qu'un adepte de circonstance et, au demeurant, fort peu diligent. Elle ne résiste pas au simple énoncé de ta vertu première, exclusive de tout degré : la fidélité. Mon inquiétude n'en fut que plus vive qui, s'alarmant de ta brusque disparition, m'a jeté dans les bras répugnants d'Insomnie. Son royaume, j'en connais d'expérience l'exacte dimension. Il mesure dix jours et dix nuits à l'aune dont j'ai arpenté ses mornes, ses ravines et ses bas-fonds jusqu'au poste frontière du Couchant. C'est là que j'ai pris la décision de m'aventurer sur tes traces, dans la tierce dimension des êtres et des choses. J'ai marché, ah ! j'ai marché, et tant marché que j'ai, à la folie, charmé toutes les herbes du chemin : leurs puissants alexitères m'ont aidé à tromper la vigilance des dagues, des dogues et des dragons. Maintenant que j'ai donné mon dos à la douane,

son remugle pestilentiel, ses concussions sordides et ses exorbitants péages, j'ai posé mes pieds en terre neuve. Comme en un caravansérail, me voici installé devant ma guise d'écritoire, en ces lieux frais et boisés où de mon corps recru je repose les ennuis et les tourments. Mais quelle est cette torpeur qui soudain m'envahit, et quelle, cette fumée qui, de ses voiles amassés, obscurcit et lugubre la lanterne de mon regard ? Et je glisse, glisse où glissent les rivières, rivières...vières ...vières...

X

X

X

- Ton itinérante agitation t'a conduit à confondre la cause et l'effet. Ce n'est pas du tout parce que disparaître m'aurait subitement pris que les sbires d'Insomnie se sont emparés de toi, mais c'est précisément parce que tu avais été victime de ce rapt que les voies dévolues à la communication entre nous ont été coupées. Pas un instant, ma présence à tes côtés n'a fait défaut, pas même quand, prisonnier dans l'orbite de ce funeste royaume, tu as égaré ta boussole et dû te reposer sur le propre poids de ton corps, poreux aux tropismes qui, tels des sémaphores, voltigeaient dans l'air du temps.

- Ange, mon bon ange, d'où venu se fait-il que le son de ta voix envibre de nouveau les cordages qui arriment mon coeur ? Il me tardait de t'exposer, oh ! sans explosion aucune, ma façon d'envisager les effets et conséquences de ton entreprise biographique.

- De nouvelles réclamations ?

- Du tout pas ! La logique de la réclamation n'est plus qu'une vieille lune. Je n'ai, au jour d'aujourd'hui, d'autre ambition que d'assumer à même le coui de ma cabèche à moi, l'aventure de toutes ces vies enfin réévaluées à la pesée fine de mon propre trébuchet.

- C'est à dire ?

- C'est à dire, mon bon ange, que j'ai décidé d'être désormais la plume et l'écriture, le narrateur et la narration tout ensemble ; désormais, oui, désormais, le maître de la danse, c'est moi, le maître des rires, des cris et des pleurs, c'est encore moi ! Oui da, l'arbitre des protocoles et des simagrées, le comptable des fortunes et des infortunes, le magistrat des souvenirs et des oublis. Moi, enfin, le récupérateur impatient, quoique légitime, de la force aliénée, de l'histoire confisquée, instrumentalisée, détériorée. Ah ! Foinque !

- Oui oui, je suis bien d'accord, laissons ce passé-là où il est. Mon stagiaire de narrateur s'est acquitté de sa tâche. Il doit voguer, depuis belle drive, sur les eaux plus calmes et plus assurées d'une existence de fonctionnaire international. T'ai-je point transmis son essai consacré à tout autre que toi et que précisément, il a eu à coeur d'intituler : « Fragments d'une autre vie » ?

- N'empêche qu'il aura sévi un maximum dans le temps de son omnipotence.

- A découvrir sous la bandaison roide de tes mots les prémices de ta vocation toute neuve, tant inespérée et pourtant si attendue par moi, à juger du balan qui t'enhardit au seuil plutôt intimidant de l'écriture, j'aime à penser que les frasques de mon narrateur auront déclenché en toi ce trop-plein

d'énergie que certains appellent ferveur, d'autres, inspiration, et moi désir.

- Désir ? De la part d'un ange, pareille vision des choses est pour le moins ébouriffante...

- T'ai-je jamais donné à entendre que le désir fût la mesure ultime des choses et des êtres ? *Djani* (permettras-tu que je continue à me gargariser de ce diminutif affectueux ?), auras-tu la capacité, au-delà du vouloir que je vois chevillé en ton corps, auras-tu seulement la capacité de garder au mot, architecte de toute construction d'ici bas, sa ductilité aux cinq sens ?

- Cinq sens ? Et que fais-tu, mon bon ange, après avoir parlé de désir, de ce sixième, la sexualité, qui tout à la fois les rassemble et transcende ?

- Euh...pour faire, je n'en fais rien ! En tout cas, rien qui relève du ressort des anges...

- Mon bon ange, je ne suis pas plus que toi féru de psychanalyse (au fait, n'as-tu pas payé tantôt des gages à un spécialiste de la psychologie des profondeurs ?). C'est que je ne sais pas trop comment interpréter ce « ressort des anges ». Cela me fait inopinément penser à ce fameux « zizi à coulisse », qui fit rire aux larmes toute la famille, invention naïve et poétique de ma jeune soeur encore enfant devant le spectacle d'un étalon prêt à saillir une jument.

- Ta taquinerie, fille de l'humour, me rassure, *Djani*. Elle est la preuve évidente que tu as bien intégré le mot au coeur vivant de ton métier d'écrivain.

- Il s'agit certes de mots mais pas seulement de mots !

- Mais je veux parler du mot vécu sous les espèces du Verbe ! Te voilà fin prêt pour ce qui est de rectifier les

assertions de ton bienfaiteur (malgré toi !) de narrateur.

- Peut-être pas à toute force les rectifier, mais, en tout cas, les replacer dans la lumière de la vérité la plus approchée et qui, au terme d'une exigeante quête, leur restitue leur valeur de témoignage.

- Cela augure d'un beau contre-récit à la première personne !

- Récit, c'est à voir. Quant à la première personne, elle n'a pas tant mes faveurs que d'assurer, par sa force testimoniale, l'authenticité du dit. Mais pareille vertu n'est pas pour me contraindre. Je ne chercherai pas à rivaliser avec Narcisse, son image voluptueusement tremblée, son miroir d'eau et son irrésistible attrait pour le néant. Toutes les existences, soit que leurs proues se soient mêlées dans la course inépuisable des fleuves, soit qu'elles aient élu pour domicile la bauge sauvage et retirée du cochon-bois, sont gibier pour ma plume. M'écoutes-tu encore, mon bon ange, ou si la lumière crue du soleil qui chauffe et cuit la peau offusque ma vue et nous arrache une fois de plus l'un à l'autre ?

Pierre-Amédée se réveilla, ce matin-là, dans la toute proche banlieue du jour, avec une étrange prémonition : celle que les mots accumulés depuis nanni-nannan dans sa gorge trouveraient enfin une issue vers les rives de l'écriture. Il avait la tête vide et pourtant pleine. Aux premiers efforts de la miction, il sut que sa verge avait acquis ce poids de sagesse et de désir qui inhibent, aux premières pulsations d'après-réveil, le soulagement d'une nuit. Il comprit alors que désormais, il n'aurait plus besoin d'imiter le claquement mat d'une langue

de lézard anoli pour capturer sur l'écran de ses jours les souvenirs en-allés à tire d'aile.

x

x

x

Gamin, Pierre-Amédée avait longtemps éprouvé, l'envie d'aller visiter l'envers des choses pour découvrir ce qui le distinguait de leur endroit. Sur les neuf vies (deux de plus que les chats !) dont le chiffre infusé dans la verve croyancière de Da Simonette, avait scandé les nuits de son enfance, il aurait bien accepté d'en sacrifier une. Une-seule-rien-qu'une-seule-et-puis-après-plus-de-gaspillage. Mais à cet égard, ses dispositions changèrent du jour au lendemain, à l'occasion des funérailles de Man Sésé (dans les jupes de qui encore tout enfant il aimait à s'encoucagner pour y chercher le sommeil, jusque en ces contrées profondes frottées d'ail cuit et de cive fraîche où du faire-noir s'abolissait l'effroi au rythme des mélopées d'un autre âge). Man Sésé était, qui l'adorait et qu'il adorait, la mère octogénaire de sa marraine, autant dire une sorte de divinité tutélaire. D'elle, il aimait à entendre la sonorité dorée comme un soleil couchant du mot « souvinance » quand, les yeux mi-clos, elle évoquait tel moment de son passé : « Ah ! j'ai souvinance qu'en telle année, Untel avait organisé un grand bal... »

A neuf ans, Pierre-Amédée avait des pans entiers de naïveté à revendre, assortis, il est vrai, de quelques roueries, en forme de broutilles, propres aux gamins de son âge. De la

veillée mortuaire (ponctuée de gros rires bien gras, de blagues salaces, de milans sans vergogne et de bonnes rasades de tafia) jusqu'à la mise en terre, il parcourut une sorte et qualité de chemin initiatique qui, au delà des titimes et des cric-crac familiers, lui enseigna que la mort était trop triviale, pour mériter qu'on lui dilapide la moindre parcelle d'une de ses vies. Virant alors complètement de bord, maintenant ça l'embêtait - et pas qu'un peu - de mourir. Oh ! ce qu'il craignait, ce n'était pas Maître Basile¹⁸ lui-même. Il avait, pour le craindre, trop éprouvé sa forme humaine, ses attifements rocambolesques, ses grandes ouaches, ses ruses tantôt puérides tantôt industrieuses, souvent moquées par Compère Lapin et toujours déjouées par le maître-pièce, le mapipi, le héros d'entre les héros : Ti-Jean. Ce qu'il craignait, c'était la mort, ses au-delà d'aboutissement et d'angoisses abolies ; la mort, sa froidure, son langoudi (une des expressions favorites de Da Simonette quand, dans un de ses contes-à-ne-pas-dormir, elle exaltait son génie à portraiturer un personnage dans la posture d'un gisant, couché à même le sol, adans ce pays étrange et ordinaire où Diab (figure terrifique de quelque gros-Béké) finissait d'instiller en lui, à grand renfort de cornes-seringues et de philtres, une sorte d'apathie et de cagne dont nul ne réchappe s'il n'est Ti-Jean, le bien surnommé l'Horizon). De plus, Pierre-Amédée pensait aux réactions de ses proches (la tristesse absolue et sans rivages serait pour eux !) mais aussi et surtout aux paroles, jugements et gestes de ceux, étrangers, qui l'avaient connu de près ou de loin. Il deviendrait la cible unique de tous les

¹⁸ *Nom mythique de la mort, en créole.*

commentaires. Et mort, comment pourrait-il corriger les interprétations erronées de sa vie ? Les moins gênants étaient encore, croyait-il, les habituels rigolards se plaçant toujours en queue des processions funèbres, et dont les propos n'avaient généralement aucun rapport avec l'événement. Mais tous les autres ! Ceux qui faisaient les rangs drus et ordonnés du cortège, pleins de gravité réelle ou feinte, tous les autres ! Il endurait par avance leurs sentences. Par avance, il avait honte (au sens créole ou cela l'intimidait) de devenir le point de convergence de toutes les pensées, une sorte de héros d'un jour dont les manières mangouste étaient, de ce fait, rudement mises à l'épreuve. Oui, ça l'embêtait vraiment de mourir ! Pour tenter de faire diversion à ces impressions qui commençaient à s'emparer de lui, il émit l'hypothèse que son problème du moment relevait de la pure vanité, un vanité propre aux seuls vivants car les morts - n'est-ce pas ? - ne peuvent évidemment plus émarger à pareil usage. Toute sa jeune vie, on l'avait dressé, à travers son éducation catholique, à traquer tous les signes de la vanité et lui, il s'était toujours prêté de bonne grâce à cette exercice, à ceci près que ces signes, il avait toujours cherché, non pas à les exorciser, mais à les apprivoiser. (Apprivoiser, un maître mot de tout son itinéraire).

D'un geste furtif, Pierre-Amédée avait chassé un beau jour et de façon décisive l'idée bien imprudente de la mort comme moyen d'une connaissance plus fine de la vie. De toute manière, c'était un malin : dans son esprit à lui, ç'aurait été une mort pour voir. Une mort qui aurait pris l'aspect d'une immobilité totale du corps tandis que sous le coui de sa cabèche, il resterait vigilant. Mais désormais, même à ce jeu, il

ne voulait plus jouer. « Ah ! Non nègre ! On se sait jamais ! » ; c'était comme pour les grimaces qui risquaient, lui disait sa grand-mère, de rester définitivement figées sur sa figure, si jamais le coq chantait juste à ce moment-là. De même, la mort pour de rire pouvait, par les mêmes causes, devenir une mort pour de bon. Cette crainte se trouvait depuis peu renforcée par une réflexion qui témoignait de son activité intellectuelle aiguisée à la meule de la véritable curiosité qu'il avait à l'endroit du parler créole, dont le patoisement généralisé, le poussait précocement - et au contraire de bien des adultes respectés pour leur sagesse - à y discerner, les signes d'une « vraie langue ».

Un beau matin, Pierre-Amédée se réveilla embringué dans un débat sémantique qu'il pensait hérité des rêves de la nuit. Il avait la particularité de faire des rêves particulièrement complexes où la lucidité des calculs et la précision des argumentations lui semblaient de loin supérieures à celles du temps de veille. Il était, de plus, capable de rêver au troisième degré, c'est à dire de rêver qu'il rêvait qu'il rêvait. Tout autant - c'était selon les moments de sa vie - il était également capable de prendre pour la pulpe de la réalité le voile duveteux du rêve. L'expression créole en cause était celle qui, depuis toujours, avait supporté sa croyance en la multitude de ses vies. « Nef lavi », répétait Da Simonette au fil des contes qu'elle tirait donc du cycle de la geste de Ti-Jean l'Horizon, personnage auquel Pierre-Amédée s'était totalement identifié. Mais justement, il commençait à se demander si le mot « lavi » ne comportait pas, en fait, deux significations : celle, d'une part, qui correspond à l'existence de chaque être et celle, d'autre part, qui a trait aux différents âges de la vie au

sein d'une même existence. Il se mit à compter sur ses doigts, de façon compulsive, les éléments qu'autorisait la seconde hypothèse. Sa première tentative se termina sur l'annuaire de sa main droite : la prime enfance, l'enfance, la pré-adolescence, l'adolescence, l'âge mûr, le troisième âge, le grand âge. Autant dire qu'il n'avait, en tout et pour tout, dénombré que sept « lavi ». Il douta quelques temps de la pertinence de ses interrogations, lesquelles n'étaient pas, à proprement parler, métaphysiques mais tout simplement pratiques. Parce que si, en définitive, au lieu de neuf vies il n'en avait qu'une, quelle bêtise il aurait faite, en perdant d'un seul coup tout son bien, là où il croyait n'en concéder qu'une infime portion ! Il allait abandonner cette réflexion dont le vinaigre agaçait ses dents quand deux autres « lavi » surgirent blipement (à lui offusquer la vue !) du décor qu'avait ciselé sa pensée : elles se tenaient de part et d'autre de la famille déjà nombreuse que constituaient les sept autres, véritables enfants flanqués, dès lors, à gauche le leur mère, à droite de leur père, comme pour une photo de famille. Pierre-Amédée se demanda s'il rêvait mais se désintéressa, en réalité, de la réponse, tellement la trouvaille lui apparut décisive et probante : à gauche se tenait la vie intra-utérine (l'utérus en question était celui de la mère, bien sûr) et à droite, la vie post-mortem (celle qui mène à Dieu le Père). Ne dit-on pas que « pwèmyé so pas so, sé dzyèm so ki so¹⁹ » ? Heureusement ! Sinon, il n'aurait même plus ses yeux pour pleurer. Mais enfin, cela ne servait

¹⁹ *Ce n'est pas le premier mouvement, c'est le deuxième qui compte.*

plus à rien d'avoir peur ; il se félicita chaudement alors de l'échappée belle.

Quand Pierre-Amédée gravissait les marches du long escalier droit de pierre qui conduisait à la porte centrale de l'église, ce n'était donc plus à la mort, mais à sa mort qu'il pouvait lui arriver de penser. Pas seulement à sa mort mais aussi à tous ces événements dont cette dernière était censée fermer la marche protocolaire et qui, chacun à sa manière, quand il y pensait, déclenchaient en lui un remuage de sentiments indéfinissables. A l'exception toutefois de son baptême, et pour cause ! Il avait forcément été préservé de ce trouble par l'inconscience inhérente, à l'époque, à ses trois mois et demi de vie, même si parfois, il croyait avoir agrippé dans les mailles de son souvenir la voix éraillée du prêtre dont le crâne rond et chauve surplombait le baptistère. Mais, il devait se rendre aux sages évidences de sa raison : c'était quelque paramnésie, dont cependant la fréquence et la ténacité des visitations ne laissaient pas de l'interpeller. Par contre, après le baptême, tout s'ordonnait dans une incontestable légitimité du souvenir : la communion privée (officiellement appelée « première communion », la grande communion (improprement dénommée « sonnette » par ses zouaves de copains jusqu'au jour où Soeur Amélie, pendant les trois jours de retraite, eut le souci de parfaire la formation religieuse de ces ouailles par une leçon de correction lexicale et de terminologie canonique : « Mes enfants, ce que vous allez faire au terme de cette retraite c'est la rénovation solennelle - je dis bien so-len-nelle ! - des vœux de votre baptême, précédemment actualisés par votre communion privée »).

Ah ! cette retraite ! Ç'avait été la toute première fois que, de mémoire de catéchumènes, les deux sexes étaient rassemblés pour une période assez longue dans un même lieu, même s'ils étaient séparés par l'allée centrale (« les garçons, dans la rangée de gauche, j'ai dit, les filles dans celle de droite ! », rappelait chaque jour le curé). Cette pieuse retraite fut en fait pour Pierre-Amédée, le cadre et le matériau tout à la fois d'une révélation capitale : celle de sa passion pour les filles, leur visages, leur corsages, leurs ramages et tout ce dont son âge ne lui avait encore présenté que l'image interdite. Pendant tout le cycle d'instruction religieuse, tout semblait avoir été calculé pour que la séparation se fasse à travers la spécialisation des horaires. De même, l'éloignement dans l'espace des écoles de garçons et de filles avait mis bas toute une portée de refoulements et de désirs cachés qui, pendant cette retraite, n'avait que l'espace d'une allée à franchir, pour porter incendie au coeurs des garçons (« les filles, on ne pouvait pas savoir puisqu'elles gardaient en général les yeux baissés à l'intérieur de l'église et semblaient porter des visières à l'extérieur comme pour attester de leur pureté virginale»). Ce n'était pas à une retraite de trois jours mais à la réclusion définitive des moines qu'il se serait alors engagé si, du moins, cette même allée devait séparer ces derniers des moniales et à condition que parmi celles-ci figurent Laeticia et Elise. Son coeur balançait, en effet, pendant toute cette retraite entre ces deux filles auxquelles il dédiait alternativement les sucrotes et guildiveries de ses regards (quoiqu'elles fussent placées assez loin l'une de l'autre) surtout au moment, où, de leurs lèvres sublimes, sortait le chant d'offrande adressé à la Vierge Marie :

Prends ma couronne,

Je te la donne.

Au ciel ne sait pas,

Tu me la rendras. (bis)

C'est seulement au bout de quelques jours que, se complaisant dans le rappel de cet épisode encore tout frais, il comprit que cette tonalité de doute et ce soupçon d'incohérence sémantique qui l'intriguaient tant dans ces paroles n'étaient que l'effet d'une déformation. Il fallait bien sûr comprendre :

Au ciel, n'est-ce pas ?

Tu me la rendras ».

Quidonc, à l'âge de quatorze ans, Pierre-Amédée avait passé, après le cap du baptême, celui de la communion privée et de la communion solennelle. A vrai dire, la première se passa sans gêne aucune ni trouble particulier en raison de son caractère intime et de l'heure matinale où, accompagnée de sa manman, il était entré de façon tout à fait anonyme par une porte latérale de l'église. Perdu au milieu d'une marmaille tout de blanc vêtue, il avait eu le sentiment d'appartenir à un seul et même troupeau gardé par de bienveillants bergers en la personne des parents, grandes soeurs ou mères, occupant les bancs de derrière. Mais la communion solennelle fut une véritable épreuve : pas seulement la procession dans l'église, menée au pas gravement comique d'un bedeau d'importance, mais l'immense cortège chantant se dévidant vers l'extérieur

l'extérieur et dont il craignait à chaque instant qu'une maladresse effectuée par lui n'en détruise la belle ordonnance sous les regards déçus des badauds amassés, tout au long de l'escalier, surplombant l'encaissement des marches taillées comme en un étroit défilé, sur lequel le moindre kritiak, la moindre fausse note ou le plus menu faux pas pouvait faire fondre, comme s'il se fût agi d'un film de cow-boys, une nuée d'Indiens, tomahawks à la main, prêts à expédier au Paradis, pour leur bonheur éternel, ces jeunes communiant à l'hostie pas même encore déglutie.

Resterait désormais à affronter les fiançailles, le mariage et les funérailles. Ces moments d'une vie catholique ordinaire (à moins de devenir un labé, épithète dont, bien des fois, il fut affublé par quelques dédaigneux sybarites de ses camarades, dont Gros-Gaz) constituaient pour Pierre-Amédée une véritable trilogie au sein de laquelle chaque élément détenait en propre un arsenal plus ou moins inquiétant prêt à entorturer son corps et mettre son coeur en vipvap.

Dans son esprit de pré-adolescent (vers l'âge de treize ans donc), Pierre-Amédée s'était représenté les fiançailles sous les espèces d'une bague au chaton recouvert de pierreries précieuses. Un jeune homme pourvu d'une situation assez intéressante pour avoir pu en faire l'acquisition la glissait superbement au doigt de l'élue, sous le crépitement des flash d'un frère ou d'un cousin de la famille. Un jour qu'il avait laissé traîné ses oreilles aux alentours d'un groupe de commères organisées en association de fait dédiée aux milans et autres badiolages, il avait entendu parler de bague rendue, dont le devenu ex-fiancé ne savait plus quoi faire. Son imagination se mit alors à galoper tel un cheval fou en rase

campagne. Il essayait d'imaginer, sans trop se flageller, mais tout de même avec une perspicacité assez avisée, ce que serait sa déconvenue en pareil cas : sur un bord, il lui paraissait malséant de consentir à utiliser la même bague pour une autre jeune fille ; mais sur un autre bord, son goût déjà prononcé pour les spéculations grammaticales lui fournit à point nommé de quoi se faire une religion fort apaisante en la matière. En effet, selon lui, l'emploi du pluriel n'était pas un simple aléa : c'était l'indice, la preuve même que, contrairement au sacrement du mariage qui, lui, était unique et définitif, le rite des fiançailles était totalement ouvert sur une multiplicité de virtualités. Il lui suffisait toutefois que ces dernières fussent au nombre de deux. Car, si Laetitia devait un jour lui rendre sa bague, il pourrait l'utiliser pour Elise et vice versa. C'est dire qu'il n'avait pas une seule nuit oublié ces deux reines d'un jour : plusieurs mois après la communion solennelle, elles conservaient part égale dans ses oraisons, antichambre de ses rêves les plus doux.

Quelques temps plus tard, il devait mieux contenir la fière soldatesque de son imagination qui bivouaquait alors à une distance plus respectable de son « fort » intérieur (astuce fétiche qui remontait à cette époque grammairienne de sa vie, mais pas si « grammaticale » en vérité que certains voulaient bien le dire), favorisant par là même une déambulation plus sûre à l'intérieur de ses appartements les plus privés. En sorte que, à l'âge de quatorze ans, ses désirs avaient quasi définitivement assigné à Laetitia et Elise ce don de gémellité qui en faisait de véritables soeurs-marassa, dont l'inspiration et la dénomination littérale lui étaient venues de la lecture d'un passage extrait d'une revue consacrée à la culture haïtienne.

Dès lors, la pensée de ses fiançailles ne l'affolait plus. Il avait, de plus, pour se rassurer - étrange consolation - le fait que, contrairement à la cérémonie du mariage, celle des fiançailles était privée, enclose dans un intérieur protégé contre bien des indiscretions, à condition, bien sûr, de déjouer les stratégies du club des commères.

A quinze ans, voici Pierre-Amédée entré de plain-pied dans un cycle nouveau de spéculations, appréhensions, pressentiments, chimères, tressaillements et frémissements. C'était, qui commençait à le tarabuster, le cycle du mariage, désiré et appréhendé, fétichisé, configuré dans un maximum de détails propres à rassurer par avance son angoisse. Il avait dépassé le stade où l'argument du pluriel pouvait encore le contenter. Heureusement, car lancé dans ce nouvel avatar de son imaginaire, il put tout de même se rendre compte de l'imposture de son esprit plus jeune d'une année et qui avait tout simplement omis de présenter, en regard du terme « fiançailles », celui tout aussi pluriel de « noces » qui aurait mis à bas tout son raisonnement. Mais il se pardonnait cet oubli dont la conscience - simple association d'idées - ne lui était véritablement venue qu'à la toute récente lecture de **Noces** de Camus (qui l'avait tout simplement ébloui). Non sans une certaine audace dans la prospective, il essayait de s'imaginer sortant de l'église au bras d'une jeune fille toute enrobée voilée de blanc mousseux. Ah ! quelle angoisse de devoir descendre les marches sous la volée escandaleuse des cloches carillonnantes et les regards proéminents des badauds debout en gros paquets denses de part et d'autre du grand escalier droit de pierre. Rien que d'y penser, il avait une bidime peur et des sueurs froidurières. Resterait-il célibataire,

donc sans femme et sans enfants parce qu'il risquait de ne pas avoir le courage d'affronter la terrible épreuve de l'escalier ? De toute manière, il se félicitait de son sens de l'anticipation qui précisément le dotait de techniques d'apprivoisement de l'avenir qu'il ne pouvait qu'améliorer avec le temps. Il n'empêche que pour le moment, il avait peur. Peur d'une anicroche toute bête. Peur d'un tjak imprévu : par exemple, une crise d'éternuements comme il en avait la triste et répétitive expérience due à son terrain allergique mais aussi, au dire de son médecin, à des causes largement psychosomatiques. (« Tiens ! se dit-il, penser à avoir, le jour du mariage, un mouchoir sur soi, ça peut aider à casser le mécanisme »). Une crise d'éternuements est parfaitement incompatible avec la gravité d'une telle procession. Mais il y avait pire, un pire qu'il n'est pas possible de gérer par des expédients « psychotechniques », comme aimait à les qualifier humoristiquement son père, quand ce dernier était en veine de « *cuistrerire* ». Pierre-Amédée pensait à un subit mal au ventre, notamment dans ses conséquences prévisibles : une diarrhée incontenable, avec ou sans grimaces déguisées par des sourires figés adressés aux spectateurs et d'autant plus figés qu'ils pouvaient à tout moment être le prélude à une course folle vers des toilettes. Que ces dernières fussent trouvées ou pas n'était pas le sujet de ses préoccupations. En effet, d'avoir eu à les chercher en de pareilles conditions serait le suprême déshonneur. Mais le pire du pire pouvait être l'envie soudaine de crier à tue-tête, à la cantonade des insanités en forme de fidji, de bonda, de coucoune, de landjet, et de manman associés, en somme tout l'attirail de la blasphémie créole depuis le registre le plus anodin jusqu'au

plus offensif. Contre pareille envie il n'y avait pas de remède préventif, car le dispensateur du remède (le cerveau) risquait fort d'être aussi le malade. Du coup, il n'avait plus seulement peur, il avait honte, intensément honte. Honte par anticipation de ce que penseraient de lui la foule amassée des villageois. Sa réputation d'enfant sage serait définitivement compromise. La solution serait alors de se marier dans l'intimité, en entrant dans l'église par une porte anonyme, un jour ordinaire (surtout pas un samedi, précisément) et d'en ressortir tout comme si on revenait de la messe. Mais à cette pensée, généralement le visage déjà flou de la mariée s'estompait. C'est que les noces n'avaient pour lui leur poids d'existence et de terreur mêlées que dans cet escalier-là, au bas duquel la noria des voitures de cérémonie dirait l'importance de sa position sociale. Les voitures iraient-elles vers le haut ou vers le bas du bourg ? En direction de la maison de Laetitia ou bien vers celle d'Elise ? Il n'était jamais parvenu, même par les temps clairs de la vision prospective, à inscrire ces élémentaires coordonnées de son espace onirique dans les projections les plus osées de son futur mariage.

Ayant épuisé la part ludique des fantasmes attachés à ses hypothétiques noces, Pierre-Amédée commençait à manquer d'aliment à ses prémonitions. Un jour qu'il voulait fournir oxygène à ses étouffements enclos dans le périmètre du train-train des vacances campagnardes et villageoises sans fin et sans finalité, il se prit un jour à imaginer son avenir professionnel. A l'âge de six ans, il avait épâté le ban et l'arrière-ban de sa famille paternelle réunie chez son grand père pour fêter le nouvel an, en affirmant que, quand il serait grand, il serait préfet de la Martinique. Devant pareille

ambition, tout le monde cria au génie précoce et les plus branchés sur l'actualité du microcosme parisien lui prophétisèrent une trajectoire passant par Sciences Po et l'ENA. En son « fort intérieur », il accepta vaguement l'ENA mais il déclina tout net Sciences Po, expression qu'il trouvait d'un ridicule achevé, car comment concilier le noble terme de « sciences » avec l'onomatopée « Po ! » qui, pour un Martiniquais, baignant dans la culture créole, résonnait comme une triviale salve de bouche, du type de celle lancée par des malotrus quand il leur prend soudain envie de faire sursauter les honnêtes gens ? Aurait-on l'idée de parler de « Littérature Boum » ?

Au bout d'une année, la préfecture lui était passée. Il serait médecin, ingénieur ou professeur. Son affectueuse admiration pour un cousin de dix-huit ans son aîné et pour la femme de ce dernier, tous deux éminents professeurs de lettres, avait instillé en lui le goût de l'enseignement sous sa forme la plus exigeante. Oui, il serait professeur et écrivain (« pas homme de lettres, surtout pas ! »). Professeur, écrivain et homme politique (« pas politicien, surtout pas ! »). Il avait des idées très arrêtées. Tellement arrêtées qu'au bout d'un certain moment, la perspective finissait par s'arrêter elle-même et se brouiller, son angoisse de l'avenir n'ayant plus pâturage où brouter. Il eut alors l'astuce de se ménager une manière de rente dans la mise en évidence d'un moment de la vie qu'il n'avait pas encore eu l'idée de chercher à circonscrire : la retraite ! La révélation fut que le métier d'écrivain (associé, éventuellement à une activité politique) était le seul qui pût précisément lui fermer toute retraite, c'est à dire une existence recluse et rapetassée, sorte de remise plus

ou moins faste, plus ou moins sordide pour dégradés sociaux ; pour ceux qui avaient occupé une situation en vue et que la course de la vie, du jour au lendemain, avait pour ainsi dire dégammés, comme on fait de gens qui font les beaux et à qui on retire les attributs de leur frime. Il était inévitable que, parvenu à l'évocation de cet âge de la vie, il butât sur l'événement terminal, celui qui devait boucler le huitième cycle des « lavi », à savoir la mort. Non la mort, celle des autres, mais sa mort.

A certains moments d'exaltation, Pierre-Amédée se voyait exposé dans son cercueil dont il aurait demandé qu'il restât ouvert, exposé aux regards impatients, indécents et curieux et ensuite - seulement ensuite ! - contristés des arrivants. Le prononcer de son discours nécrologique le soir de la veillée serait aussi une de ses volontés. Un discours fait par un notable ou par un éminent collègue, de préférence un qui ne l'aimait pas trop ou mieux, l'enviait. Cela le remplissait d'une lente écumeuse anticipée jubilation. Il s'engonflait les narines d'aise. Lire les épitaphes à lui dédiées lui étaient déjà une jouissance qu'il tiendrait d'autant plus à consommer sur-le-champ qu'il n'aurait pas, dans ce cas de figure, imaginé par lui, l'intention de se laisser conduire sans réagir vers le cimetière. La connaissance qu'il aurait appris à maîtriser des vertus anesthésiantes du curare lui permettrait de garder sous le masque impassible de la mort simulée, la vigilance de l'esprit. Il se réveillerait alors, se lèverait et ferait éclater aux yeux des vivants sa grandeur publiquement attestée et sur laquelle personne n'oserait plus revenir, sous peine de paraître insincère. Quidonc, mourir était pour lui un des moyens de se venger du peu d'attention ou de considération dont, peut-être

(qui sait ?) un jour, ses contemporains pourraient le gratifier, ou plutôt, le frustrer. Jeu puéril peut-être mais stratégie imparable ! Cependant, un événement devait survenir qui embourrasqua toute sa vie et en fit à ce point trembler les fondasses que, homme mûr, il en pouvait mesurer encore l'intime vibration : ce fut la mort de son père. Il avait quinze ans. A partir de ce moment-là, la mort, qui n'était plus un jeu, fut d'un tout autre tranchant.

x x

x

Le jour de ses seize ans, accomplissant les rites d'une vieille obsession, Pierre-Amédée, entra dans un exercice aussi singulier que régulier : il s'évertuait à marcher, sur de longues distances, les yeux fermés pour le jour où, vieillard, il serait aveugle, de façon à donner, à cette époque de sa vie, tous les signes extérieurs d'une locomotion et d'un port naturels. C'était aussi un exercice de maîtrise de soi dont il venait de se représenter l'impérieuse nécessité depuis la mort de son père qui l'avait si malement affecté.

Ce jour là, après une brève hésitation de l'échine, Pierre-Amédée s'accroupit, en titubant, buste droit comme un paratonnerre, pour dénouer le jeu des lianes qui le retenaient prisonnier. Réprimer, pensa-t-il la commotion de l'impatience qui actionne comme un mouvement réflexe l'ouverture de la cale des yeux. Pour venir à bout du végétal, il imposa à ses

doigts une souplesse qui le vengerait de la puérité de ses grands sots de pieds : quelle idée, en effet, de traîner sur plusieurs mètres la tresse végétale qui, faisant son devoir de liane, avait refermé son noeud coulant autour de la cheville droite; il fallait maintenant retrouver la tige maîtresse, la soulever pour alléger la pression de l'ensemble, puis, d'un mouvement de prudente retraite, dégager le pied sans laisser entre les crocs et les barbes folles une chaussure qui, quelques instants plus tôt, battait le sol à la manière dégradée d'une sandale alors qu'elle avait connu jadis les jours plus fastes d'une chaussure pour garçon de bonne famille. Depuis plus d'une année, après bien d'autres, cette paire de souliers protégeait Pierre-Amédée contre l'aventure interdite du sol vécu à même la plante des pieds. Si le délabrement n'en était pas plus avancé, ce n'est pas que l'humeur gaillarde de ses pieds n'eût transformé en autant de ballons les mangots verts qui parsemaient les sous-bois, les petits galets ronds ou aux formes biscornues qui gisaient par terre, mais c'est que Ti-Louis, le cordonnier avait été l'ami de Décius, son défunt père. Un honnête homme, Décius et pas fier du tout. Incapable de voir quelqu'un dans la gêne, sans lui porter secours, en espèce ou en nature. Ce grand ami était aussi le meilleur client de Ti-Louis. Pour Décius, c'était un déshonneur absolu que de marcher pieds nus et tous les trois mois, Pierre-Amédée devait rendre visite au cordonnier pour la confection d'une nouvelle paire de souliers. Un vrai bourreau de chaussure, ce gosse !

Maintenant que Décius n'était plus de ce monde où le soleil chauffe et brûle la peau, Pierre-Amédée ne pourrait avoir aussi souvent des chaussures neuves, mais Ti-Louis ne l'abandonnerait pas. De fait, tous les cinq ou six mois, il

parvenait à mettre la main sur les comme qui dirait épaves et les ressemelaient dans l'espace d'une demi-journée. Pendant ce temps, Pierre-Amédée, assis à ses côtés, dans sa petite échoppe, évoquait avec lui les souvenirs communs qu'avait pu leur léguer défunt Décimus.

Aux prises avec ce faisceau de lianes, Pierre-Amédée se dit qu'il était préférable de commencer par libérer son pied, quitte à récupérer ensuite le soulier, en réintroduisant délicatement la main dans l'ornière. Pierre-Amédée porta soudain l'index à la bouche, et, avec une expression contenue de douleur suçà le sang qui en avait jailli. Mille feux cérébraux illuminèrent, dans leur clignotement vert, puis bleu, puis rouge, ce lac bleu noir où par un dimanche après-midi de novembre, il avait décidé de reconquérir tous les pouvoirs en allés depuis l'enfance. L'eau, pensa-t-il, en soi-même et pour soi-même recréée, n'est elle pas, avec l'azur dont sont grosses nos paupières, ce que l'univers du possible apporte de mieux réglé à l'ambition toute simple et toute nue de faire plus qu'acte de présence au monde ? Que le feu et le sang y allument leurs torches au néon, à cela on ne consent jamais à moins que d'y lire à distance l'annonce des pluies torrentielles. Mais de grâce, il ne voulait pas de compromission avec le temps où la lumière n'était que subie, rendant alors plus opaque le tégument qui encapsulait ses désirs. C'est pourquoi, Pierre-Amédée devenu ennemi du feu qui se gaspille, réprima la haute flamme de colère qui voulait surgir de lui et il ne jura pas. Abandonnant sa chaussure à son enlissement végétal, il déchaussa également le pied gauche, tout d'abord par souci de symétrie, puis par abandon au vertige de sentir pour la première fois de sa vie que, par un

acte libre, il venait de réconcilier la plante de soi-même avec le ventre chaud de la terre. Ses pieds n'avaient jamais eu de la glaise l'exacte connaissance que possède d'autorité l'igname en marche dans les profondeurs du sol.

Pierre-Amédée était alors prêt à poursuivre sa route, le buste redressé comme un cheval qui hume le vent nouveau. Il posa un pas après l'autre, précautionneusement, résistant au réflexe plusieurs fois vaincu déjà - mais pour combien de temps encore ? - de tendre vers l'avant l'empan ailé de ses deux mains... A chacun de ses pas, c'était dans sa poitrine, un boucan d'ascenseur qui décollait vers il ne savait quel étage de jouissance. C'était, à chacune de ses tempes, la sonnerie d'un téléphone qui reliait deux fibres de son sexe à deux arbustes de la touffe qui le casquait.

(Ici, émergence de souvenirs : le temps où sa grand-mère, craignant de le voir ressembler à un nègre marron, réussissait à circonvenir sa peur du coiffeur dont il craignait que ce dernier, commençant abruptement par la tondeuse, ne le rende « tête coco sec », pour l'amusement sans payer de ses camarades : « Pierrot, mon fi, argumentait man Abou, quand même, quand même, il ne faut pas garder les cheveux aussi longs sur ta tête. Tu ne vois pas comme tu es gaulois ?... Sinon, tu vas devenir comme Saubabin... »).

Que de fois, dans son enfance, Pierre-Amédée avait entendu le récit des faits et gestes de Saubabin, dit « tête courbaril », dont l'histoire avait entrelardé de cauchemars terrifiques ses nuits ! Réputé détester la compagnie de ses semblables, Saubabin passait cependant pour priser la chair

tendre des enfants, qu'il enlevait et transportait dans un grand sac « farine-Fouance ». En sorte que les jours de marché, Pierre-Amédée, terrifié, croyait le reconnaître en la personne de tel ou tel paysan qui chargeait sur son mulet son gros sac de toile écrue et à qui, en le croisant, il s'empressait de dire un bonjour si sonore qu'il ne laisserait aucune place apparente à la tremblade de la peur. « Le domaine de Saubabin était la rivière, les bambous, les mornes abritant sa case en paille. Un beau jour l'orage a éclaté et la foudre l'a foudroyé mort sur le sentier qui menait de la rivière Pomme à sa baraque. Quelques instants après, le grand bambou où il notait sous forme de dessins les choses qu'il ne voulait pas confier à ses semblables, eh bien, ce bambou-là a été également abattu par la foudre. Mais certains racontent que son arbre a pris sa place et que lui, il erre encore affamé et famélique au fond des bois, encore plus terrible qu'autrefois... ». Ah ! L'effroi et la jouissance de Pierre-Amédée quand, le jeudi matin, il accompagnait à la rivière Pomme les lavandières de la maison. Et si le sifflement des bambous était l'appel que lui adressait Saubabin ?)

Maintenant, la terre, comme une mer, déroulait ses embruns, la terre couchée sur le dos mais terriblement vêtue, attendait l'étrave des socs mais ne recevait que le dam-dam encore hésitant des pas du jeune homme. Chaque pas, chaque cuisante giration dans l'émeute de son sang et la matrice de ses yeux, de quoi ouvrir toute sa nuit sur le titillement de trente douze mille astres pointus, camouflés durant les jours ingrats entre chair et peau, mais que déverse sur le monde un

seul orgelet, qu'il ne manquait pas de conjurer dans un rite transmis par Man Abou : au réveil, avant toute autre action, il fallait recourir à la main opposée à l'hémisphère dans lequel s'était annoncé le gratouillis maléfique, et par elle, apporter à l'orgelet naissant les hommages d'une humection salivaire.

Sur la pente du morne, rien que la poudre glaise des sentiers. Pierre-Amédée entendit soudain le coulisement du vent dans le ravin et, à cet endroit-là, sa mémoire se reporta à une scène de son enfance. Pierre-Amédée adolescent revit en souvenir sa vieille da l'embrassant, lui enfant, de ces baisers édentés, goulus et mouillés, elle si différente en sa gestuelle de sa vieille tante qui ne savait que tendre un visage dont elle devait avoir perdu depuis longtemps la clé, prolongé de la proéminence agressive d'un menton décharné. Cette évocation était assurément un subterfuge l'aidant à garder les yeux fermés, par mimétisme avec la réaction qu'il avait chaque fois que les lanières de cuir maniées par les mains expertes et scélérates de sa tante, commençaient à tourner au-dessus de sa tête pour prix d'un vase cassé ou d'un pot de chambre non encore vidé avant l'heure fatidique du petit déjeuner.

(Re-souvenirs : au plus étrange et cocasse magasin de sa mémoire avait été entreposée, archive encore fumante, la glossolalie des diables de carnaval qui ce n'était pas d'un petit effroi qu'elle avait effrayé sa prime enfance (il devait avoir à peine quatre ans), avec son allure de question-réponse réitérée jusqu'à l'obsession des mornes, avec ses modulations chaque fois différentes d'une fois sur l'autre, le tout ponctué du barrissement des cornes de lambi :

- Ziborzido ? disait l'un

- Marsoloskodom ! répondait un autre et ainsi de suite.

La frayeur du bambin était d'autant plus intense que, derrière ce bizarre dialogue où se complaisaient les sautillants diables rouges aux habits constellés de petits miroirs brisés, collés à même l'étoffe, s'insinuait, pour lui déjà veillantif, le soupçon d'une secrète dramaturgie en prise sur quelque conspiration d'initiés infâmes.

A Pierre-Amédée revenait aussi en mémoire, au cadastre des antiques terreurs, le cri lancé, à intervalles irréguliers, de jour et parfois de nuit, par Man Dolomé, très ancienne du bourg, mais pas si vétuste en vérité que sa voix ne fit trembler ce qui s'appelle trembler les assises de l'air, de temps qui soleilleux, qui venteux, qui pluvieux. Elle habitait la rue Derrière, dans une maison haute et basse dont Pierre-Amédée s'appliquait tout bonnement à détourner ses pas. Une maison à la face si oblongue qu'elle ressemblait aux kay popottes que, en ces temps-là (de pénurie d'écriture créole), les livres de contes illustrés pour enfants ne savaient nommer que sous les espèces de « maisons de poupées ». Man Dolomé éructait donc de vibrants « dawlagadaw ! ». Ils crépitaient comme itératifs d'un seul et même cri de guerre, au fond de sa case germé et par les rues et ruelles bourg semé. Avec les années, l'esprit critique reléguant les épouvantements en ces lieux où ribambellent grimaçants les rejets défunts de l'inconscient, ce cri-là, Pierre-Amédée avait cru pouvoir l'identifier, le circonscrire, le comprendre : il y voyait maintenant, avec ses yeux de jeune homme, quelque ponctuation destinée à marquer, sinon à entériner, les fracas intimes d'une tragédie solitaire et néanmoins tonitruante. De celles qui, à rebours, prophétisent une vie dédiée à la lutte sans merci, mais non pas sans souci, contre la bourellerie de la vie elle-même.)

Pierre-Amédée, continuant sa progression à l'aveugle se rappela aussi, mais sans aucun motif apparent à cette brusque convocation du passé, l'escalier de bois de son enfance quand, en prévision des nuits de délestage, il en avait enregistré dans sa mémoire le compte des marches comme il l'avait fait pour de nombreux autres, ce qui, d'ailleurs, occasionnait parfois des interférences et des confusions dans son esprit. En sorte que, en ces jeux où il aiguisait son goût singulier pour l'ordalie, il lui arrivait d'être à la merci d'erreurs de comptage : à la dernière marche, tantôt sa cuisse lui rentrait dans l'aine (par excès du compte) tantôt, au contraire, elle partait, javelot fou (par défaut du compte), laissant dans les deux cas le corps interdit, et, de toute façon, pantelant, au bas de l'escalier.

En ce parcours-là, il n'était plus question de compter, puisque, désormais, le chemin était inédit. Pierre-Amédée sentit soudain monter en lui le vertige d'ouvrir les yeux sur un monde qui ne lui appartenait pas encore et, assurément, ne lui appartiendrait jamais si, aux rebours des injonctions de l'ordalie, ses cils se déverrouillaient. Ses paupières furent prises d'un tremblement difficilement contrôlable comme si lui-même n'avait pas dormi depuis plusieurs jours. Il éprouva jusqu'au spasme une grêle de picotements au pubis (dans ce triangle moussu où il n'y a jamais de repos pour ceux qui ne vivent la vie qu'à partir de la distillerie fumante de leurs désirs, pour ceux qui croient que le monde peut se faire et se défaire à volonté au raidissement grandiloquent d'une verge). Mais telles ne sont pas les dispositions mentales de toutes les créatures de chair et de sang.

x x
x

A ce moment de son parcours, Pierre-Amédée, dans la claquemure de ses paupières, ne savait plus qui de la nuit ou de lui-même enfermait l'autre, qui était le dedans et qui le dehors. De plain-corps avec l'obscurité omniprésente, tel un spéléologue, il avait perdu toute notion du temps. Marchait-il depuis une demi-heure ? Une heure ? Toute une nuit ? Le déterminer supposait pour le moins que, en cette aventure fondée de neuf, il portât une attention particulière aux aspects chronobiologiques de l'entreprise. Mais il était évident que, en aucune façon, cela ne suscitait la moindre de ses attentions. Il est vrai que les toutes premières expériences de cécité volontaire avaient duré au plus une minute, son chronomètre en faisant foi. A chaque essai, sa volonté bandée pour soutenir pareil défi faiblissait régulièrement à l'approche du terme fatidique des soixante secondes et se défaisait brutalement, tel un ressort, éclaboussant le jour d'une giclée d'angoisses surgissant en vagues serrées et tournoyantes. Et alors, s'il avait été aveugle pour de bon, qu'est-ce qu'il aurait fait ? L'angoisse du fènwè²⁰ (bien plus que la simple obscurité) l'aurait-elle étreint au point de lui faire désirer une mort immédiate ? Question rhétorique dont Pierre-Amédée, amoureux de la lucidité autant sinon plus que de la lumière, mesurait pleinement la vacuité, mais qui, peut-être, avait le mérite de le remotiver en vue d'une nouvelle tentative plus réussie. Car il savait d'intuition que la nuit de l'aveugle (né

²⁰ Ténèbres

ou devenu tel) avait une tonalité tout autre que la sienne faite d'abord du jeu simple et compliqué de l'angoisse puis renforcée par la recherche d'une façon d'aventure spirituelle capable cependant, à tout moment, d'être abolie et rendue à sa vocation originelle, qu'elle tenait du soleil qui chauffe et brûle la peau.

« *Homerus caecus fuisse dicitur* » et « *Homerum caecum fuisse dicitur* », ces deux célèbres exemples de grammaire latine (destinés à illustrer les règles du passif personnel et impersonnel) avaient été rappelées quelques jours plus tôt à sa classe de troisième par son cousin de professeur de latin. Au delà de l'exercice grammatical, son esprit se porta à une réflexion tout à fait en rapport avec la circonstance et qui pouvait figurer l'emblème de sa présente quête.

Oui ! *il est dit qu'Homère était aveugle*. Quelle clause la tradition antique voulait-elle donc sauvegarder à travers ce message issu de la nuit des temps, sinon qu'il importait que le fondateur de la littérature occidentale méditerranéenne fût aveugle, non pas certes devenu, par accident ou par vieillesse, mais de nature (ou de naissance, c'est tout comme) aveugle ? Pierre-Amédée n'abordait donc pas naïf, ingénu et nu aux rives de la terrible sémantique du « faire-noir » que sous les espèces du « fènwè », la langue créole lui donnait à entrevoir, d'encore assez loin, il est vrai. Il fallait que lui, il accède à une cécité volontaire pour que ses yeux s'ouvrent sur un monde neuf restitué non point au pouvoir dans sa perversité et sa duplicité mais à la puissance élémentaire de l'Être. Les rayons de cette lumière ne seraient, en ses seize ans tout juste révolus, ni le tremplin d'une croisade ni les prémices d'une sagesse pharisienne et charlatane. Avec lui, la bêtise et la méchanceté

du monde, ces deux mamelles du malheur, auraient désormais intérêt à bien se tenir et à surveiller de près la fabrication, à même la glande, puis l'écoulement, par leurs invisibles pipelines, de leur lait empoisonné !

Les paupières toujours verrouillées, Pierre-Amédée avançait maintenant d'un pas régulier : il avait du voyant l'aisance corporelle presque retrouvée et de l'aveugle une sérénité intérieure presque entièrement reconquise. Il était arrivé à un point de maturation décisif dans l'itinéraire que ses pas avaient inventés, au mépris des chutes, des brisages et dépotiologies de carcasse, des dégringolades dans les fossés et ravins, des glissades le long des talus herbeux ou rocaillieux, des butées frontales contre les troncs d'arbre nouveaux et sans prévenance, des peurs tapies, accroupies même dans le ventre, des envies de tout arrêter, d'ouvrir les yeux avec un seul cri majuscule et désespéré.

Maintenant, ah ! maintenant, il sentait couler en lui un sang neuf, calme et précautionneux. Un sang-sève, un sang-lait. La membrane qui auparavant le séparait de lui-même et du monde devenait à chaque instant plus douce, plus souple, plus ajustée aux déhiscences nouvelles de son corps, grenade encore inédite. Pierre-Amédée devait comprendre bien plus tard à quel point, paradoxalement, l'expérience atroce de la cale négrière avait permis aux esclaves africains de retrouver, au-delà du désastre, la force ancestrale d'en-deça. Si, par hypothèse, ces derniers eussent été convoyés entassés sur le pont, à même la banale alternance du jour et de la nuit, ils n'eussent pas manqué, une fois débarqués, d'enclencher l'irrévocable marche vers les degrés stériles de l'ombre et de l'abaissement. C'est à même la cale, adans les bouailles et les menstrues du monstre, avec le ressac et la nausée mauvaise

que secrètement et comme par avance, déjà se remembraient pour demain les forces du vivre et du créer. Les ténèbres étaient devenues pour lui-même une éclatante lumière : expérience troublante et vertigineuse, à seize ans, et qui devait douer ce garçon de vertus que lui-même s'appliquait obstinément à dissimuler.

Adonc, quand Pierre-Amédée ouvrit les yeux, il était nuit noire sous les étoiles en congé de scintillement. Quoi ? Il aurait donc marché environ six heures ! Six heures qui lui étaient apparues bien moindres et dont seule la nuit tombée lui enseigna le chiffre forcément approximatif parce que désormais loin de la logique horlogère. Alors commença une période de sa vie dédiée au vol plané au-dessus du village, surplombant chaque maison, chaque futaie, chaque hallier. Croyant rêver qu'il volait, il ne savait pas vraiment s'il rêvait en réalité et alors il rêvait hardiment de toujours voler plus haut et plus loin. Vol réel, vol fictif, tout était mélangé, lui conférant des allures de chaman malgré lui. Il lui arrivait de mettre bout à bout des mots qui prenaient forme d'oracle à condition (sauf rare exception) que l'effet ne portât pas sur lui-même. Parfois, ses pensées elles mêmes, pour peu qu'elles agrippent quelque facherie ou dissentiment, provoquaient alors la concrétion de vraies tragédies, fatales à plus d'un, si jamais il n'en conjurait pas les effets. Ses appréhensions ou ses joies s'empressaient, elles aussi, d'inscrire aux poussières de l'avenir la forme de cataclysmes vicinaux et plus éloignés, ou, au contraire, de moissons grandiloquentes. Il devait souvent dépenser qui veut dire, en l'occurrence, penser à rebours l'agencement de ses spéculations et de ses forgeries intimes afin de déjouer la survenue de catastrophes insignes :

tout comme un enfant enjambé devait, aux injonctions de Da Simonette reprises en chœur par la compagnie, être déjambé là-même pour qu'il ne lui arrive pas le malheur de ne pas grandir à la hauteur de sa taille normale. Il se surprenait donc à produire des agissements pas très différents des pratiques croyancières de Da Simonette. Cela n'était pas sans l'amener à une profonde réflexion sur le rapport de l'homme à la face invisible des choses, mais sans tambour ni trompette, sans mystification, sans ouélélé.

(Hallu-ciné-magie : Sur un registre qu'il vaut la peine de signaler, Pierre-Amédée, encore adolescent, connut quelques gratifications, en compensation de punitions qui avaient pu lui être administrées à l'internat du lycée Schoelcher, comme par exemple la privation de cinéma inspirée par le sadisme de quelque pion en mal d'autorité. Il était rare que, en pareil cas, la nuit suivante ne lui apportât pas en rêve un film substitutif dont la durée, la précision de l'image, la netteté des paroles et la cohérence de l'action lui procuraient un ravissement sans payer. Il avait une « filmothèque onirique » (une « révothèque », aimait-il dire) qui eût rempli d'envie n'importe quel réalisateur. Cultivant l'insolence envers les pions qu'il estimait injustes et coupables de profitation envers l'élève qu'il était, il ne se faisait pas faute de les faire bisquer, leur rétorquant en quoi et pour quoi leur tyrannie était à contre-courant de leurs intentions vachardes et à quel point ils lui rendaient service, lui économisant de l'argent, mais aussi un temps qu'il pouvait consacrer à ses devoirs de classe. Et de raconter en détail l'action d'un film de lui seul connu, manière de probation de

ses propos mais aussi et surtout de provocation. Tant et si bien qu'on en vint, par pure méchanceté, à ne plus lui faire cette méchanceté-là. Pierre-Amédée regretta d'avoir tari par ses dièses et son imprudente jactance les ressources qui alimentaient sa « révothèque ». Il s'était promis de transcrire la bonne dizaine de films de cette extraordinaire collection et il avait renvoyé au lendemain pareille entreprise qui, un beau jour, s'était avérée impraticable : la pellicule mentale en avait été détériorée par il ne savait quel processus, et tout avait glissé de sa mémoire, le laissant à la seule consolation de se souvenir qu'il avait rêvé, faute de pouvoir se rappeler ce qu'il avait rêvé.)

Laïc dans son port et dans sa philosophie de l'existence, c'est à partir de ce cheminement intérieur que, bien plus tard, il put comprendre tous les rouages et machineries par quoi les simulacres du sacré parvenaient à prendre pied sur la tête des femmes, des hommes et des enfants. Il avait en horreur les poudres et les escroqueries pontifiantes des mages. Son expérience le dotait d'une autorité intérieure et d'une vigilance telles qu'il ne s'en laissait pas conter. Lui qui avait de son troupeau intérieur conduit la transhumance depuis les frasques du soleil jusqu'aux équipées corsaires de la nuit, il avait su apprivoiser quelques fleuves et deux-trois volcans.

Quidonc, à l'âge de seize ans, Pierre-Amédée avait acquis d'avoir désillé et non pas blasé le regard de qui ne veut plus prendre la paille des mots et le clinquant des gestes pour le grain des choses. (Dans cette ligne de pensée et de vie, il devait beaucoup plus tard, tout en étant un adepte fervent du

Mouvement de la créolité, chercher à combattre les implications d'une assertion de l'**Eloge de la Créolité** qui lui était apparue comme dangereusement obscurantiste et rétrograde : « *Réadmettre nos 'dorlis' nos 'zombis', nos 'chouval-twa-pat', 'soukliyan'* ». Autant la campagne dite anti-superstitieuse menée en Haïti, dans la première moitié de ce siècle, à l'instigation des Américains lui semblait inacceptable dans ses arrière-pensées, sa forme, sa mise en oeuvre et ses conséquences culturelles et politiques, autant il lui semblait nécessaire de ne pas abandonner le peuple à l'opium d'une certaine pratique vaudouisante. La féroce dictature duvaliériste n'avait-elle pas fait son miel (coupé certes d'un bon peu de vinaigre et de fiel) des excès de l'intégrisme culturel qui avait sciemment cherché à déchouquer le vaudou pour lui substituer une variante locale de l'american way of life ? Lui faisaient donc horreur les marchands du temple vaudou et autres profiteurs de la misère, la souffrance, la déréliction. Il ne parvenait pas à comprendre le mécanisme par lequel certains intellectuels (et ils étaient nombreux) faisaient publiquement profession d'un athéisme intransigeant mais, dans le même temps, prônaient avec sérieux et componction l'invocation des dieux africains ou tamouls.

Plus tard, Pierre-Amédée ne manqua pas non plus de fustiger les tenants de la pratique des guérisseurs. Parce que, quand ils étaient malades, ces messieurs-dames se rendaient inmanquablement chez le médecin, autant que possible interne des hôpitaux, diplômé de la Faculté de médecine de Paris, s'il vous plait ! Toutefois, après une réflexion plus approfondie, son amitié intellectuelle avec les auteurs de la

créolité lui inspira une réévaluation de son premier jugement. Ne condamnant plus au nom d'une philosophie stricte des Lumières ce qu'il avait précédemment qualifié de « dérive esthétisante et quelque peu démagogique », il en vint à réexaminer leur déclaration à travers le rôle qu'avait joué le paganisme antique dans l'essor de la littérature, des arts et de la pensée de l'Europe chrétienne.

(Méditation : il semblait à Pierre-Amédée que la fidélité des clercs européens aux origines paiennes de leur histoire avait été la grande chance de l'Occident. N'avaient-ils pas, en leur temps, ces clercs, « réadmis » le panthéon et les héros antiques dans leur double version grecque et latine, ainsi que le tissu cocasse et grandiose de leurs fredaines, exploits et tribulations ? Sans cela, Freud aurait-il pu produire ces découvertes majeures qui devaient fonder la psychanalyse ? Pouvait-il, lui, Pierre-Amédée être plus intégriste que les jésuites eux-mêmes qui furent les plus entichés à instiller cette féconde sève dans l'esprit des grands de ce monde, dont ils assuraient la sainte éducation ? Y avait-il quelque apparence que la démarche qui présidait à l'excellence de tant de chefs d'oeuvre littéraires et picturaux n'eût été que cosmétique, purement décorative ? Certes non ! L'Antiquité ne fut pas, en l'occurrence, un recours folklorique mais une ressource substantielle, la composante salutaire d'un métissage qui, pour n'être pas créole, n'en partageait moins des caractéristiques essentielles avec le maelström dont nos peuples sont issus. Rien de ce qui avait été permis par la symbiose des valeurs du paganisme antique et de la foi

chrétienne (ou musulmane) ne devait être interdit au monde créole.

Au fur et à mesure du redéploiement de sa réflexion, Pierre-Amédée se rendait compte qu'il commençait à camper sur les positions de ses amis et qu'il était, de ce fait, en train de faire amende honorable. Plein d'une juste contrition, il essaya de comprendre les fondements de sa critique première. Il admit, manière probable d'exonération, que sa réflexion avait le mérite d'apporter une glose utile à des affirmations proférées à l'emporte-pièce et de ce fait sujettes à malentendu mais d'autre part, il reconnut que son zèle iconoclaste s'expliquait par un rejet de toutes les pratiques mystifiantes qui, depuis le temps - qu'il ne sacralisait aucunement - de l'esclavage, ravageaient le corps, le coeur, l'esprit, des gens de cette terre sienne, y imprimant leurs clés, leurs codes et leurs chiffres délétères. Il avait trop conscience de la chance qu'il avait eue, à partir du deuil de son père, d'enclencher une geste intérieure pourvoyeuse de fulgurances pour jamais fonder sur pareille expérience l'embryon de quelque mystagogie. Il avait, chevillé au corps, le respect des religions mais la méfiance - non petite - des églises et des sectes, des cliques, des clans et des claques).

Un jour, Pierre-Amédée devait pousser ce qu'il appelait le devoir d'intolérance envers l'intolérable jusqu'à accompagner un groupe d'étudiants que Raymond, son ami anthropologue, emmenait, à titre de travaux pratiques, chez un séancier, autrement dit un gadé-zafè (parce que, avec euphémisme et pudeur, les gens disent qu'ils vont chez lui

pour qu'il regarde « leurs affaires »). Contact avait été établi depuis plusieurs mois mais chaque fois le mage s'était décommandé disant que cette visite intempestive brouillerait définitivement sa vision et « empoisonnerait » son fluide. Un beau jour, il accepta de les recevoir, de la veille pour le lendemain, ce qui ne fut pas le plus facile à gérer. Le professeur dut chercher à en avertir ses étudiants par téléphone mais il se trouvait qu'il ne disposait pas du numéro de deux d'entre eux dont un certain Paul Djilani, qu'il supposait être de la famille de Pierre-Amédée et qui était, en fait, le neveu de ce dernier, le fils de son frère aîné Joël. C'est ainsi que Pierre-Amédée se vit confié le rôle de messenger et n'eut pas grand mal à obtenir de son ami qu'il puisse s'adjoindre au groupe.

Rendez-vous avait été donné devant la Mairie du Gros-Morne. De là, il fallait encore rouler sur un ou deux kilomètres avant d'arriver à destination. Et dire, pensa Pierre-Amédée, qu'il était passé plus d'une fois devant la maison de ce séancier sans jamais deviner que c'était dans cette case, haute et basse (qui veut dire, en l'occurrence surélevée d'un minuscule étage occupant bizarrement un espace plus étroit que le rez-de-chaussée, ce qui lui donnait une allure de tourette) qu'officialiait l'un des pratiquants les plus réputés de la Caraïbe et au-delà, Haïti compris (Haïti surtout), ce qui n'était pas peu dire. On voyait bien que cette maison avait été récemment agrandie d'une véranda qui formait un péristyle incomplet, interrompu sur à peu près deux mètres carrés par des touffes d'arbustes de taille moyenne dont son ami lui dit que leurs feuilles étaient censées détenir des vertus secrètes.

L'attente ne fut pas très longue : une heure. Une heure instructive. Elle permit à chacun des membres du groupe de constater que les clients de ce gadé-zafè constituaient un échantillon parfaitement représentatif de la société martiniquaise. Tous les états, à part peut-être ceux de prêtres et de religieuses (et encore ! pensa Pierre-Amédée, ironique) se retrouvaient pratiquement dans cette maison. Il ne fut pas difficile de noter que les gens les plus en vue dans la société cherchaient à se placer du côté de la véranda qui échappait aux regards de ceux, automobilistes ou piétons qui passaient sur la route. C'était donc pour cela, se dit Pierre-Amédée, qu'il n'avait jamais rien soupçonné par le passé, quand il se rendait chez sa marraine, qui habitait le Morne des Esses.

Le séancier fit entrer le professeur et sa suite dans une salle à peine suffisante pour les dix qu'ils étaient, assis en rang d'oignons sur deux bancs de bois au milieu d'une odeur de camphre et d'encens, parfums qui avait une vertu certaine : d'incommoder Pierre-Amédée jusqu'à la nausée, et cela, depuis sa plus tendre enfance. Il regretta de devoir payer par la colossale migraine qui s'ensuivrait sa curiosité et sa volonté de chahuter le mage. Agacé, écoeuré même par la puérilité qui émanait des pratiques de cet homme et auxquelles ses compagnons semblaient attacher un respect dont il ne savait pas s'il était purement académique ou s'il était sincère, il posa au séancier un certain nombre de questions visant à l'embarrasser et que probablement personne ne lui avait jamais posées de cette manière. Pierre-Amédée fut surpris de constater que son attitude désarçonna complètement l'homme qui devait certainement se demander dans quel piège il avait en fin de compte accepté de se fourrer. Ce dernier disait de

façon répétitive qu'il ne voyait plus rien, que son fluide avait des « problèmes ». Une fois qu'ils furent tous sortis, son ami anthropologue lui fit, avec un sourire en coin, cette déclaration dont il ne savait pas si elle était ironique ou non, vindicative ou non : « A la manière dont il t'a regardé au moment de notre départ, tu peux t'attendre à sept ans de malheurs ! ». De fait, Pierre-Amédée connut pendant deux années torrides et pas une de plus, une succession de malheurs qu'il ne rapporta nullement à cette séance, car le mécanisme, qu'il avait parfaitement analysé, en avait été enclenché bien avant cette fameuse séance. Après cela, sa famille et lui entrèrent dans un cycle faste ponctué de maints rares bonheurs. Il n'empêche qu'une telle capacité d'emprise sur l'esprit des gens les plus crédules parce que les plus démunis l'inclina à la chaleur d'une révolte plus nourrie encore, dont il devait, par après, produire bien d'autres illustrations.

(Spéculations : Pierre-Amédée, dès l'âge de dix ans, année de son entrée en classe de sixième au lycée Schoelcher, avait commencé à sourire des naïvetés de Da Simonette que son catéchisme, plutôt sévère et rigide assimilait aux nègreries, version plaisante et captieuse des diableries. Il avait baigné dans la fantaisie, le charme mais aussi les frayeurs dispensés par l'univers de cette femme qui n'eût pas été de même splendeur si elle n'eût été croyancière, que, en bon français, on dit superstitieuse. Aussi Pierre-Amédée n'était-il ni un contempteur borné des pratiques dites magico-religieuses prises dans une acception ouverte aux valeurs de poésie, de liberté et de libre-arbitre ; ni non plus un ennemi

de la foi religieuse liée au catholicisme dans son expression romaine ou autre. Son enfance et son adolescence n'avaient-elles pas baigné dans un climat religieux qu'il avait par la suite éclairé des lumières, il est vrai, d'un rationalisme paulinien, sous l'influence d'un éminent jésuite, aumônier des étudiants de la Sorbonne. Mais au point où il en était arrivé de son itinéraire, il paraissait indispensable à Pierre-Amédée de restituer à la religion, à toutes les religions, les moyens de leur crédibilité et non pas forcément des créances qu'elles s'étaient affermées ni même des croyances qu'elles avaient affirmées.

La somme d'expérience que représentait le rapport des humains à leurs destins d'hommes et de femmes en quête de la force vitale à reconquérir semblait à Pierre-Amédée pouvoir déterminer le champ du sacré, mais d'un sacré pour ainsi dire laïc auquel tous et chacun auraient part, sans les mystifications mises en oeuvre par la volonté de puissance de quelques hiérarques ou se croyant tels. Il y avait dans toutes les époques de l'histoire des forces spirituelles à l'oeuvre au quotidien et qu'il eût fallut être sourd et aveugle pour continuer à nier. Cependant, rien ne lui paraissait plus dangereux que l'individualisme comme fondateur du sacré. Seule la relation interindividuelle lui paraissait de nature à sauver l'incontournable rapport de l'homme à Dieu. Dans une telle vision des choses, la littérature dite de la créolité, par sa prise au sérieux de la thématique de l'existence associée à une poésie du réalisme merveilleux - honneur aux aînés considérables ! - était dans l'allant des forces de remembrement, pas seulement d'un peuple, mais de l'humanité tout entière.

Pierre-Amédée tenait cependant que l'émerveillement était l'ingrédient dont ne pouvait se passer le merveilleux, beaucoup d'oeuvres restant inabouties en raison de ce manque cruel, certes pas discernable au premier abord, mais toujours détectable à narines humaines. Le flair devenait pour lui une éminente qualité appliquée au salut des humains. Pour ce qui était de lui-même, il flairait une tout autre appétence future au drain de l'écriture.

Ah ! Faire récit des multiples rencontres et aventures dont s'enrichiraient les prolongements d'une biographie désormais ordonnée par ses soins ombrageux ! Qui, d'officielle et quotidienne insignifiance, furent, par ses amis marqueurs de parole, promus héros somptueux, peau de parchemin et sang d'encre, tous ces personnages que ses pas avaient croisés sur le macadam de Fort-de-France, ses olirondages sordides et emmêlés, il se pourrait qu'un jour, fût-ce de biais, fût-ce de loin, il accorde son chant intime à leur parole infime : Bec-en-Or, Grands Zongles, Fils-Du-Diable-En-Personne, Philomène, Rigobert, Solibo, Marie-Sophie et Esternome, Bel Passage, Amédée Mauville, ou encore le petit-fils de Siméon Piquine, devenu major au quartier d'Au-Béro, Mandibèlè, Balata Bel Bois, Méal Paul, Bouliki-Tête-Ciment-Armé, Lèkètè et tant d'autres ; mais pour l'heure, il n'avait envie que de suivre les fantaisies de son humeur, les foucades de sa mémoire et les volutes de sa quête.)

Chapitre 5

« Amour Gros-Morne » et autres affections

La confiance enfantine au front, deux filles de cinq ou six ans avançaient en direction de son jeune frère et lui, âgés respectivement de sept et dix ans. Trop de distance les séparaient encore de ces deux petites (Agnès et Juliette), qui pouvaient alors leur échapper en dévalant le morne, pour qu'ils n'arborent pas leurs sourires engageant et inoffensifs. Mais arrivés sous les frondaisons, ils pouvaient maintenant restituer à leurs faces obliques une haine sans défaut.

Innocentes, comme traquées, elles dardaient sur les pas des deux garçons la claie de leurs cils. D'un tour de main plus que désinvolte, happant au passage la complicité des arbres et toisant les herbes folles, peu enclines à les approuver, ils adressèrent aux fleurs sauvages une fin de non recevoir pour leurs bons offices. Dans un hourvari, c'était, peccamineux et stridents, les colibris hennissants de terreur improvisée comme à l'approche de l'orage. Des branches, humant aux prétentions édéniques l'approche des rivières, soulevaient déjà, sous leurs

corsets de filles malingres, leurs seins de plastique. Leurs narines prédatrices vouées à la détection des citronnelles et des menthes, les deux garçons rejetèrent d'un geste orgueilleux les pistes auxiliaires. C'est alors que, conjuguant leurs élans, ils se mirent à marteler de coups de poings, à pincer, griffer les fillettes. Toute honte bue, le mahogani, solennellement lâche et obséquieux fut des tout premiers à s'enjouer à la ferveur si grande de leurs sadiques jouissances : le bel énigme que celui des plantes, quand, époussetant de leurs balais l'ombragement des têtes d'hommes, elles balisent si haut et si loin le domaine privé de nos coeurs. Elles dévoilent alors les épieux de nos doigts pareils aux serres de l'oiseau-malfini. Ce sont armes qui brillent au clair matin de la violence, armes qui tuent fourmis, sauterelles et anolis, ce qui s'appelle tuer.

Adonc, les fillettes pleurèrent en silence, lançant de leurs grands yeux bleus une traînée de suppliques qui leur valut d'être violemment poussées, jetées par terre et piétinées. Les deux garçons rentrèrent alors chez eux en courant, tout en sachant qu'elles ne diraient rien à personne, ces deux petites Békées-goyave, et ils songeaient à la prochaine ruse propre à remettre ces dernières en confiance et les livrer de nouveau à la furie de leurs pieds et de leurs poings.

De l'image de soi enfantée de neuf, au retour d'une sinistre équipée, qu'espérait-on qu'il demeurât parmi les feuillages, au ras des parterres, non point certes foulés aux pieds, mais feuillages à pluies, mais feuillages à déluge, feuillages de refuge, sinon, belle comme la fille adultérine d'un pasteur adventiste du septième jour, la flamme à retardement du remords ? Par les chemins durs de la

désespérance, Pierre-Amédée adolescent se rappela plus d'une fois ces expéditions punitives là, punissantes d'aucune faute de lui connue adans ces temps de braise. Au jour d'aujourd'hui, il porte encore au creux le plus ombrageux de sa mémoire d'homme mûr l'horreur de ces progroms vicinaux et privés dont l'âge de raison dépassé ne l'avait pas détourné. Cette scène originelle est de nature à expliquer (c'est une des ses convictions intimes) tout son itinéraire psychologique et moral. D'avoir revu Juliette, plusieurs années après, dans des conditions qui eussent pu fournir un alibi à sa mauvaise conscience, ne dissipa en rien son trouble latent. Au contraire, cela l'aviva, lui inoculant, en une apparente inversion dont l'inconscient seul doit être comptable, un virus peu commun dans la société antillaise où la femme békée représente l'interdit le plus absolu pour l'homme noir. Dixit son ami anthropologue Raymond.

Or donc, trois jours avant son départ pour Haïti, Pierre-Amédée avait découvert que son passeport était périmé depuis un mois. Il parvint à trouver un créneau d'une heure dans son emploi du temps chargé pour se rendre à la Préfecture de la Martinique en vue du renouvellement de cet indispensable sésame. Il s'adressa à l'hôtesse d'accueil avec l'espoir d'accélérer les démarches en réduisant de moitié les délais. Il eut l'étrange impression de parler dans le vide sans pour autant que son interlocutrice ne parût hostile à sa demande. Cette impression se métamorphosa en une effarante surprise provoquée tout à la fois par la réponse de l'hôtesse et par le caractère incongrûment plat et traînant de ses inflexions.

- Alors, Pierrot, tu ne me reconnais pas ?

- Non ! Euh. Le visage me dit bien quelque chose... mais

c'est tellement vague.

- C'est vrai qu'il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus... depuis que tu es allé faire tes études en France. Alors vraiment, tu ne vois pas qui ?

- N...non !

- C'est Juliette, en bas du morne, en contre bas du manguiert vert sur lequel la foudre était tombée.

- Juliette ? avec ta soeur Agnès, vous habitiez pas loin de monsieur Evariste, l'ébéniste.

- C'est Agnès qui aurait été contente de te voir !

Pierre-Amédée ne savait plus comment alimenter la conversation et il s'étonnait d'avoir laissé à ces deux personnes un souvenir aussi impérissable dans l'ordre du gratifiant. Pressé de régler son problème qui probablement trouverait une solution à la mesure de ces joyeuses retrouvailles, il se mit à nouveau à expliquer sa situation. Comme si elle n'avait pas compris l'urgence dont il faisait état, Juliette poursuivit sur le mode de l'évocation du passé, ce qui ne laissa pas d'inquiéter quelque peu Pierre-Amédée quant aux raisons que Juliette pourrait avoir de ne pas lui rendre service.

- Quand on est gamin qu'est-ce qu'on peut faire comme bêtises ! J'ai de ces souvenirs de ton frère et toi, surtout le jeudi après-midi, quand vous reveniez de la rivière Pomme.

- C'est vrai, on aimait bien, le jeudi, accompagner les laveuses à la rivière, plonger dans le grand bassin, jouer dans la savane, cueillir des icaques, attraper les lézards avec du fil de cabouya, chasser les oiseaux, dépendre les mangots verts ou mûrs de nos arbalètes sans pitié.

- Nous, on ne nous aurait jamais laissées aller toutes

seules jusque là.

- C'est vrai, ce n'est jamais là qu'on vous rencontrait.

- Tu te souviens comme on s'est battus ?

- Euh... oui, nous les garçons, on était brigands... On faisait de ces cas !

- Et nous donc ?

- Ah bon ? Vous paraissiez sages pourtant !

- Oh ! paraissiez seulement, parce que pour être... Tu te souviens des volées que vous nous avez données ?

- C'est tellement loin !

- Mais oui, le coup des oeufs volés ?

- Quels oeufs volés ?

- Nous, Agnès et moi, on n'était pas mêlées ! Des fois, quand nous étions sûres que votre petite poule zenga avait pondu, Agnès et moi on venait en catimini rôder aux alentours de votre maison et l'une d'entre nous, en se dirigeant vers le sentier qui conduit à notre maison, essayait, par ses chants et ses cabrioles, de détourner votre attention, manière de couvrir celle qui prenait les oeufs. Mais, alors, comment faisiez-vous pour savoir que c'était nous ? Quand, après ça, on vous voyait arriver, sauf quand vous étiez trop loin pour nous atteindre, on savait que vous alliez nous blinder de coups. Fuir ostensiblement, c'était nous trahir et puis comme vous étiez plus forts, et dans votre droit, on prenait nos coups sans rien dire. Mais les oeufs, je peux t'assurer qu'on les passait en attendant sur notre conscience, à la coque, en omelette, au plat, de toutes qualités de manières. Personne ne pouvait plus les retirer de notre ventre. Ah ! Pour ça...non nègre !

Cette surprenante et tardive leçon adverse des faits n'apportait pas miel à sa honte. Au contraire, à ce point

disproportionné par rapport à ce qui, de la part de son frère et lui, aurait pu être une mesure de rétorsion s'ils avaient seulement eu conscience de rétablir un ordre bafoué, le caractère véniel de ces larcins rendait leurs actes encore plus horribles à ses yeux. Il ne lui importait pas que ces deux enfants n'eussent pas, à l'époque et jusqu'à ce jour, vécu leurs agressions comme une profitation et une injustice absolue. La violence primitive qui avait suscité leur comportement avait creusé aux archives de sa conscience des tunnels qui, émergeant à l'air libre, déversaient parmi les nodules de son noir minerai, la motivation raciste. Adolescent, il avait accueilli ce message dans son paradoxe initial qui vient de ce que, aux Antilles, le racisme est considéré comme étant un strict apanage des Blancs, plus particulièrement des Békés. Ce fut pour lui toute une entreprise que d'inscrire la ruine de ce paradoxe dans l'ordre d'une quête où la mise en cause des Noirs eux-mêmes, par une courageuse et bienfaisante révolution intérieure, entrerait comme par effraction dans le champ du possible. Que leur avaient-elles fait d'autres ces deux petites filles békées que d'exhiber leur existence ? A part la couleur de leur peau, le bleu de leur regard, la particule insolite de leur nom de famille et le nom de Békées-goyave dont les désignait la parlure locale, qu'avaient-elles, mais qu'avaient-elles donc, qui échappât à l'ordinaire condition des habitants de cette modeste bourgade ? Pierre-Amédée se posait toutes ces questions avec une sincérité où la méthodologie de l'investigation la plus rigoureuse avait une part non petite. Il avait à coeur, d'un autre côté, de ne pas verser dans la délectation morose où bien souvent les adolescents ont tendance à se complaire, pourvu qu'elle

participe d'un mouvement expiatoire d'auto-accusation et d'incrimination de ceux qui sont réputés appartenir à la ronde des leurs.

Juliette avait le souvenir loquace et jovial. Pierre-Amédée essayant, par politesse, de se montrer au diapason de sa bonne humeur, arborait un sourire qui devint plus franc et détendu quand il fut à nouveau enfin question de son passeport. Bon ! je vais voir ce que je peux faire pour toi. Quand est-ce encore que tu pars, anh ?

- Le 7 au matin.

- Reviens le 6 avant quatre heures de l'après-midi.

- Ah ! vraiment, je ne sais pas comment te remercier.

- Il n'y a vraiment pas de quoi. Tout le plaisir est pour moi, parce que, en te revoyant, c'est et caetera d'années qui reviennent en arrière. Ce temps-là, ce n'est pas le temps de maintenant. On était heureux et on ne le savait même pas.

La bise qu'ils se firent allait-elle consacrer un au revoir ou un adieu ? Pierre-Amédée ne se rappelait pas qu'il avait jamais eu l'occasion, dans le passé, d'embrasser l'une ou l'autre de ces filles avec qui il lui semblait n'avoir jamais eu qu'une proximité hostile. Il ne devait pas tarder à méditer, à son corps défendant, sur le phénomène bien connu à la Martinique sous la dénomination (récusée par certains : les Gros-Mornais, bien sûr et entérinée par presque tous les autres habitants de l'île) d' « amour Gros-Morne ».

Quand, le jour dit, Pierre-Amédée retourna à la préfecture, il fut déçu de ne pas trouver Juliette à la permanence du bureau d'accueil. Il réclama son passeport à un homme entre deux âges pourvu d'une prothèse auditive

insérée aux extrémités des branches de ses grosses lunettes en écailles.

- Mon nom est Pierre-Amédée Serge Djilani. L'hôtesse d'accueil m'avait dit que mon passeport serait prêt aujourd'hui... parce que, je dois partir demain pour l'étranger.

- Djilani, c'est le nom de famille, je suppose.

- Oui, c'est bien ça. J'épelle : D, j, i etc.

Au terme d'un rapide tri alphabétique, le préposé ôta du bac en plastique le passeport qu'il remit à Pierre-Amédée, en lui signalant qu'une enveloppe était agrafée à la dernière page de couverture. Sa voiture étant garé en zone interdite, après des remerciements courtois mais brefs, il dévala l'escalier sans trop déroger à la dignité afin de la rejoindre. Par bonheur aucun procès-verbal n'avait été émis à son encontre. Rassuré par le climat de chance dont il bénéficiait, il s'autorisa quelque temps supplémentaire pour prendre connaissance du contenu de l'enveloppe annexée à son passeport. Il se doutait bien que cela relevait d'une communication d'ordre privé, ce dont il eut assez rapidement confirmation.

Pierre-Amédée allait actionner son démarreur quand il aperçut à travers son pare-brise le visage oblong et pas mécontent de soi d'un policier municipal dont la main droite glissa un funeste papillon sous l'essuie-glace délicatement soulevé de la main gauche.

- Mais , monsieur l'agent, je suis dans la voiture...

- Oui, j'ai bien vu que vous étiez dans une voiture en infraction pour cause de stationnement illicite.

- Je trouve qu'il y a de l'abus. Et puis, vous auriez pu me remettre le procès-verbal en mains propres au lieu de faire comme si j'étais un zombi.

- Monsieur, je fais mon travail. Je ne suis pas là pour faire la fête. Et puis vous n'avez pas à vous plaindre parce que au lieu de cent vingt francs, vous auriez pu en avoir pour deux cent cinquante francs.

La pensée du petit mot dont il venait de prendre connaissance l'aida à supporter la tyrannie de cette mauvaise surprise. Cette vache de contravention était sans aucun doute le tribut symbolique payé à ces sirènes Manman-Dlo qu'il ne parvenait encore à situer que confusément dans le labyrinthe de son panthéon personnel. Il voyait bien cependant, à l'allure théâtrale dont elles peuplaient ses rêves, qu'elles pointaient leurs doigts d'augure vers les chemins nouveaux de sa vie. Le coeur sautillant d'allégresse, il trottait déjà en pensée sur les pentes du Morne des Olives où Juliette lui avait écrit qu'elle habitait avec sa mère depuis la mort de son père Roger Gradis de Malaval.

Retourner à son travail où, un quart d'heure plus tard, l'attendait une réunion par lui-même organisée, n'effleura pas son esprit soudain germé d'une irrésistible envie de voir Juliette. Au moment où, sur la Levée (que la force de l'habitude l'empêchait d'appeler de son nom officiel de Boulevard Charles de Gaulle), il vit passer au vert le feu lui ouvrant la voie, par la route de la Folie, vers le Morne des Olives, à ce moment précis, la notion de « lanmou Gwo Mòn » lui traversa l'esprit tel un flash, sorte d'écho mental qu'il répudia d'un geste de conjuration dont sa main droite balaya machinalement son front.

Pierre-Amédée arrivé dans les environs du Morne des Olives se trouva, pour reprendre une des expressions favorites de son défunt père, pris entre deux vitesses. Mais saisi soudain

par un sentiment d'absurdité, il eut envie de rebrousser chemin, ce à quoi il finit par se résoudre. Il conduisait sa voiture avec la lenteur que confère un esprit en proie à la calculation. Il arrêta son véhicule à un trois-chemins, un peu après le bourg de Saint-Joseph, dans la direction qui conduit à Fort-de-France. Il en descendit afin que marche et réflexion se confortent mutuellement pour le meilleur effet. A peine avait-il fait une dizaine de pas qu'il vit se diriger vers lui un couple qui sortait d'une maison dont le terrain était entouré d'une haie régulière d'hibiscus. A son grand étonnement, Juliette le regardait sans le moindre éclair dans le regard, c'est à dire de la façon la plus indifférente qui soit. L'explication qui, de ses écobelles pointues, lui vrilla immédiatement l'esprit, fut que cette dernière était accompagnée de son mari, certainement un Béké, mais peut-être de haute extraction, et qu'elle ne voulait pas ou ne pouvait pas déroger, en la circonstance, aux préjugés immémoriaux de cette caste. Comment comprendre pareil revirement d'attitude ? Pierre-Amédée ne put s'empêcher de prendre la parole :

- Ah ! ça alors, la vie est bizarre. Nous restons des années et des années sans nous rencontrer et, en moins d'une semaine, nous tombons deux fois l'un sur l'autre, par le plus grand des hasards ?

- ?

- En tout cas, je te remercie beaucoup pour le service que tu m'as rendu. Demain, je pourrai partir pour Haïti, où je dois participer à une importante réunion. Sans ton intervention, je n'aurais pas eu mon passeport avant au moins huit jours.

Un éclat de rire sonore accueillit ces propos, à la grande stupéfaction de l'auteur de ces derniers, secoué par un

comportement aussi fantasque et prêt à mettre un terme à une scène dont il se sentait l'instigateur mal inspiré.

- Je crois que vous me confondez avec quelqu'un d'autre.

Vous n'êtes pas très physionomiste.

- Qu'en savez-vous ?

- Ce que j'en sais tient à peu de choses.

- Et à quoi ?

- A une envie...

- Une envie ? ! ... Et envie de quoi ?

- Une envie de vin.

- Bon ! je vais vous demander de m'excuser de vous avoir dérangée. J'ai l'impression que l'un d'entre nous déraile. Moi, en tous cas, je ne bois jamais d'alcool. Alors...

- Moi non plus.

- Et alors ?

- Eh bien, ce qui me distingue de ma soeur jumelle, c'est cette petite tache vineuse, un peu en dessous du menton, à la naissance du cou.

- Agnès !

- Tout juste.

- Tu m'avais reconnu ?

- Pas tout de suite. Mais avant-hier soir, Juliette m'a parlé de toi. Je n'arrivais pas à retrouver avec précision les lignes de ton visage. Mais là, quand tu as parlé de passeport, je t'ai tout de suite remis et une bouffée d'enfance m'est aussitôt remontée au visage, d'ou mon rire si effervescent.

Pierre-Amédée, tout estèbècouè, sonnè même, entendait les paroles d'Agnès comme si elles venaient de loin loin, du fond d'âges anciens aspergés d'une lumière bleuâtre tamisée par la broderie de branches d'arbre. Il se rendit alors compte

qu'il n'avait jamais su que ces deux soeurs fussent jumelles. Une telle lacune ne fut pas sans interjeter appel aux vestiges de sa conscience enfantine. Il fallait d'urgence convoquer tout le cortège des impressions de jadis, et avec elles la sarabande des volitions, des désirs, des rancoeurs, des rancunes, des joies, des déceptions, des folies, des fantasmes, des petits désespoirs et des grandes fiertés, des macaqueries et des polissonneries, la litanie des pleurs, des cris et des rires.

Pierre-Amédée éprouva l'envie de connaître le lien qui unissait Agnès et cet homme à la discrétion calme et vaguement intimidante, en sa mutité. Dans l'esprit de Pierre-Amédée, l'hypothèse conjugale le disputait à l'assignation fraternelle sans qu'aucun signe extérieur ne vienne conforter ou infirmer l'une ou l'autre supposition. L'inexistence d'indices prélevables dans cette situation lui insuffla l'idée d'une audace : de celles, par exemple, qui simulant la brusque remontée d'un souvenir, avancent le faux pour savoir le vrai et dont l'effet peut se résumer dans la question suivante :

- Mais c'est bien Hughes ou bien est-ce que je me trompe de personne ?

Tout en se formulant à lui-même cette ruse, il commença à donner corps à pareille stratégie jusqu'à ce que cette dernière s'impose à lui avec une force irrésistible. La réponse totalement inattendue le décontenança, lui coupant sous les pieds une herbe que sa curiosité n'aurait plus matière ni occasion à fouler.

- Tout juste, dit Agnès. Tu as une sacrée mémoire, pourtant tu n'as pas dû le voir souvent vu qu'il n'a fait qu'un court séjour d'un mois en Martinique.

- Comment ça ?

- Hughes a vécu en France depuis l'âge de cinq ans. Son père qui travaillait à la poste a été nommé à Blois. Quand il avait quatorze ans, il est venu passer un mois de vacances avec sa famille.

Sa divination inopportune et consternante du prénom éloignait Pierre-Amédée de la satisfaction immédiate d'une curiosité dont la matière ne faisait que s'accroître. Elle lui ouvrit cependant une percée sur le temps d'antan quand Agnès eut poursuivi :

- Avec la mémoire que tu as, tu te souviens, j'en suis sûr qu'il était arrivé de France avec un ballon de football en cuir. C'était son cadeau tout frais de Noël. Cela avait attiré une bande de garçons qui, voyant ce ballon ont demandé à Hughes de leur prêter sa « boule ». Et toi, qui étais parmi cette petite troupe de footballeurs, tu as repris Euloge qui avait formulé la demande, en lui disant : « Ah ! non. En cuir comme ça ce n'est pas boule qu'on dit mais ballon ; ça, c'est un vrai ballon de foot, pas un machin en caoutchouc léger qui crève tout de suite avec tous les piquants qu'il y a autour du terrain ». Déjà à cette époque, tu avais ton petit côté « grammatical ». Euloge qui était un peu vexé de la leçon t'a demandé alors si désormais, pour désigner un type comme toi, il fallait dire un « chien-boule » ou un « chien-ballon ». Je me souviens encore de ta réponse.

- Ah bon ? Et qu'est-ce que j'ai répondu ?

- Tu as dit : « Tout dépend si tu parles créole ou français. Si tu parles créole tu diras 'chyen-boul' même si c'est avec un vrai ballon que tu joues, et si tu parles français, tu diras 'un fana du ballon rond' ou quelque chose de ce genre ... »

Là dessus, entre chyen-boul, on décida de former deux

équipes et comme il y avait un nombre impair de garçons, Hughes s'étant vu assigner d'autorité la place de goal, j'ai été recrutée comme bouche-trou et j'ai pu ainsi, pour la première fois de ma vie, réaliser un des mes rêves les plus chers : jouer au football, et, en plus, dans une équipe de garçons. Comme la propriété de monsieur Holinier qui servait de terrain de foot était juste en face de la maison, sur le plateau qui dominait la rue qui elle-même, tu t'en souviens, surplombait notre maison, j'avais vraiment peur que mes parents ne me surprennent dans cette activité plutôt insolite pour une fille et à quoi rien ne les avait préparés.

- Et alors, nous étions dans la même équipe ?

- Non, justement. Alors, tu te souviens vraiment pas ?

- Je n'ai pas le moindre petit zizing de souvenir de quoi que ce soit de ce genre.

- Alors, tu ne te souviens même pas que, en voulant shooter le ballon, pour l'empêcher de tomber en contrebas de la route, j'ai perdu l'équilibre et que bien involontairement je t'ai heurté ? Nous avons ensemble dévalé le talus et nous nous sommes retrouvés bras dans bras, hors d'haleine, tout à la fois honteux et ravis de notre chute. Enfin, je parle pour moi.

Pierre-Amédée n'avait pas gardé en sa mémoire trace de cet épisode. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais vu cet homme auparavant pas plus qu'il n'avait pensé que ce dernier pût répondre au prénom d'Hughes censé avoir été inventé de toutes pièces par lui-même pour la circonstance. D'ailleurs, histoire de répondre, c'est Agnès qui avait répondu à sa place, renforçant, par là même, une interrogation qui prenait alors la consistance du mystère. Hughes étant présent, il sembla à Pierre-Amédée malséant de pousser plus avant la question de

sa relation avec Agnès. Il dut se résoudre à gîter dans sa frustration apaisée, il est vrai, par le fait que la séparation augurait d'une possible revoyure :

- Un de ces jours, si tu as le temps, passe voir Juliette chez manman, au Morne des Olives. Elles seront contentes de te revoir. Un petit coup de fil et, si je suis à la maison, j'arrive tout de suite.

Pourquoi n'habitaient-elles pas toutes trois ensemble ? Cela accréditait la thèse d'Agnès mariée ou vivant en concubinage avec Hughes dans cette petite maison coquette de béton et de fer forgé. Pierre-Amédée fut surpris de se trouver ballotté entre deux pensées dont les effets tantôt le rassuraient (le lien de cousinage possible entre ces deux êtres) tantôt, au contraire, l'inquiétait (la tradition endogame békée, qui précisément était le lit ordinaire du mariage entre cousins germains). D'avoir inscrit le concept d'endogamie dans le flux de son langage intérieur déclencha soudain dans son esprit un flash qui jeta sur sa perplexité la lumière crue d'une fulgurante hypothèse, celle d'une maladie génétique. Et si Hughes était un ababa. Et si son silence et l'empressement qu'Agnès mettait à se substituer à lui étaient les indices d'une faiblesse mentale avec laquelle sa grande prestance physique était en totale contradiction ! Le thème de l'«ababa», du «tèbè», avec ses différentes variantes typologiques n'était-il pas un thème récurrent des histoires qui se colportaient de génération en génération sur le monde béké ? Et puis, le fait qu'une famille békée accepte de s'exiler de la Martinique, dans une condition sociale marquée par le fonctionnariat ne devait-il pas être interprété comme le désir d'échapper à la honte qui s'attache, dans ces familles-là, au fait d'avoir un enfant handicapé

mental ? Pierre-Amédée appelait à la rescousse tous ses souvenirs d'enfants qui accréditaient l'existence de véritables monstres humains, emprisonnés au fin fond de cachots souterrains, enchaînés de nuit comme de jours, nourris, tels des fauves à qui la nourriture était jetée d'assez loin par peur soit de leurs agressions soit de leur puanteur. De cette catégorie d'êtres marginalisés, Hughes devait représenter une version particulièrement civilisée, urbaine et sortable. Mais son existence ne relevait-elle pas du même principe de rejet modulé par une stratégie contradictoirement faite de solidarité et de fuite collective de la famille vers un univers anonyme ? A moins que de vivre en France ne fût aussi le moyen d'assurer au jeune garçon des soins largement au dessus des ressources médicales de la Martinique d'alors. Et le fait que, lors de son bref séjour à la Martinique, quand il avait quatorze ans, il n'ait pas pu négocier, lui le propriétaire du ballon, une place autre que celle de goal (considérée, à cette époque, comme plutôt inactive et ringarde), cela n'était-il pas le signe d'une faiblesse de caractère inhérente à un déficit congénital ?

Tandis qu'il roulait vers son lieu de travail, il se convainquait que trop de convergences se faisaient jour, amassées en seulement quelques secondes, pour qu'une vraie inquiétude dût s'emparer de lui quant à la disponibilité d'Agnès. Mais dans le même temps, il était véritablement horrifié des sentiments qui se bouscuaient pêle-mêle en lui. L'étonnait, mais ce qui s'appelle étonner, cet attrait subit et apparemment simultanément pour deux soeurs qui, au temps de son enfance, lui servaient de souffre-douleur (ou plutôt de « lapidanm » comme il aimait à le dire pour reprendre une des expressions favorites de sa grand-mère quand, par exemple,

elle disait à son mari : « Ou té konpwann ou té ké pwan mwen sèvi lapidanm ! Man kwè ou pa té byen gadé mwen, ou dwet té pwan mwen pou an lòt moun !²¹ »).

Passer de l'agression caractérisée à cette tendresse informulée peut ne soulever aucune interrogation si un temps assez long s'est écoulé entre les deux moments considérés. Au pire pourra-t-on mettre en cause l'inconscience des enfants en disant d'eux que leur âge est sans pitié. Mais Pierre-Amédée, soucieux de vérité, savait que pareille mutation garderait intacte sa charge de mystère aussi longtemps que, en la circonstance, le grain des choses ne l'aurait pas emporté sur la paille des mots et le grincement des paroles. Il se rappelait la phrase que prononçait sa grand-mère chaque fois qu'elle se trouvait dans une situation délicate : « fok pa kité dlo dépasé farin²² », et par laquelle elle s'exhortait vaillamment à ne pas se laisser distancer par les événements de la vie. Pierre-Amédée, du puits artésien de sa calculation ramenait, par paquets sonores, telles des dépouilles opimes arrachées aux griffes du général Oubli, l'écho assourdi de menues tragédies et d'insignifiantes épopées qui recommençaient à faire sens. Et s'il était en quête d'un amour impossible parce que menaçant de renforcer et de détruire, tout à la fois, la symbiose de deux soeurs, jumelles de surcroît ! Et si cet amour n'avait

²¹ *Tu croyais que tu allais faire de moi ton souffre-douleur ! Je crois que tu ne m'avais pas bien regardée, tu dois m'avoir prise pour quelqu'un d'autre.*

²² *Il ne faut pas que l'eau noie la farine*

de signification que rapportée à une quête plus fondamentale ! Et si cette quête elle-même était celle du coeur vivant de la Martinique dont l'histoire était une creille d'histoires, le peuple un enchevêtrement de peuples, le destin une tresse de destins !

L'émotion qui envibrait le coeur de Pierre-Amédée à la seule évocation du visage de Juliette et d'Agnès le ramenait au temps lointain - si lointain, pensait-il - de sa première communion, quand Laeticia et Elise avaient, plus bref qu'un battement d'yeux, pris possession de ses rêves. Le climat d'oraison et d'oblation qui baignait la retraite religieuse où était née cette passion avait empreint de façon décisive (c'était son analyse) sa relation aux filles, aux jeunes filles, aux femmes, celles dont la trajectoire devait, un temps, se confondre avec la sienne propre. Ses camarades se moquaient grave de lui quand, au milieu de leurs scabreuses confidences et des ventises de leurs exploits sexuels, il gardait une retenue, une discrétion, une distance même qui leur paraissaient suspectes d'angélisme. Et le verdict immanquablement tombait dans un gros éclat de rire gras : «Pierrot, sé an labé, i pa janmen wè koulè an koukoun!²³». Il leur lançait alors au visage, qu'il avait héritée de son père, la phrase fétiche qui, en toute circonstance où son identité était mise en cause, lui servait à mettre en déroute ses protagonistes médusés par le coup de français qui leur était asséné : « Je sais ce que je suis et ne crois pas ce qu'on m'en dit ». Subtile variation à partir de la phrase originale, qui elle servait dans d'autres contextes, où

²³ *Pierrot, c' est un curé, il n'a jamais vu la couleur d'un sexe de femme.*

sa valeur elle-même était déniée : « Je sais ce que je vauX, et ne crois pas ce qu'on m'en dit ! »).

Amoureux fou des corps, Pierre-Amédée était perpétuellement en quête des âmes qu'il pistait inlassablement au plissement d'une paupière, au frémissement des événements d'un nez taquin, aux inflexions d'une voix, à la torsion rieuse d'une bouche, au frétillement saccadé et timide d'une jeune croupe et même au tremblement rose d'un corsage. Ennemi déclaré du voyeurisme (il détestait les films pornos), il avait en haute estime le regard. Il aurait pu passer des heures entières dans l'amitié d'un visage aimé. Ayant toujours ordonné la volupté d'un corps à la signifiante du visage, il avait du mal à trouver désirable celui dont la clé ne correspondrait pas à la configuration idoine (plus prosaïquement, à la bonne clé !). C'est cette conception (non point boutiquière mais serrurière de l'amour) de lui seul connue et par lui seul mise en oeuvre au sein du groupe des garçons de son âge, qui, auprès des coqs de village, lui faisait une réputation de labé. Il est vrai que les techniques de serrurerie auxquelles se référait son goût pour la métaphore n'étaient pas rudimentaires. Il était pratiquement impossible que, pour ainsi dire, une même clé servît pour deux corps différents. Aussi, les figures même jumelles de Juliette et Agnès correspondaient-elles à des conformations tout à fait différentes et l'attirait pour l'une ne devait pas, en soi, impliquer l'attirance envers l'autre. Et pourtant, il était attiré par l'une et par l'autre, qui venaient après tant d'autres, amener la braise de ses désirs adolescents.

Car il y avait eu, qui obnubilèrent, par périodes, ses songeries Ghislaine, Monique, Josette, Maryse, Marie-Josée,

Gisèle, Francine, Yvette, Rosette, Marie-Claude, et que citer jusqu'au bout (en ces confins où s'abolissent, flocons, les souvenirs) serait bien long, et il y eut Mimi. Surtout Mimi ! Quand, pour la première fois, le flot des vacances l'amena au village, elle avait à peu près douze ans sur sa figure et lui, seize bien tassés sur sa tête. C'était une angelote au teint clair de chabine (virant presque à la mulâtresse kalazaza), aux lèvres charnues et au regard bourré d'étincelles langueurs. Il calculait que ses vingt ans (encore quatre ans d'attente muette, d'épiage aux persiennes et de délices!) la lui amèneraient enfin nubile et prête à entendre ses déclarations, qu'il sortirait (pour l'occasion) de la gousse de rêves et de pudeurs qui les auraient si longtemps contenues.

Un jour, le flot des vacances la remporta vers l'en-ville où elle vivait avec son père, divorcé et remarié, sans que Pierre-Amédée ne pût jamais la revoir, la fixant définitive dans son souvenir à l'âge d'une maduigane, jeune nymphe créole de quatorze ans. (Elle devait quelques années plus tard, apprit-il par la suite, s'installer aux Etats-unis, où malgré le racisme du Deep South, elle s'épanouit dans une vie de bonne mère et de tendre épouse). C'est que, à l'âge de dix-huit ans à peine révolus, Pierre-Amédée était « parti pour France » faire ses études. Il dédaigna, qui peut être un jour s'en vengerait à sa manière, la ville de Bordeaux, sa réputation de trafic triangulaire, son remugle de ghetto antillais pour l'anonymat de la Ville-lumière. Paris lui apporterait tout ensemble la liberté du choix de ses fréquentations et le chatolement du monde.

La première année fut toute de découverte d'un univers urbain insoupçonné quoique puissamment rêvé, et

d'application studieuse aux arcanes du droit et aux subtilités de la littérature. Jongler entre deux facultés, qui n'était pas chose aisée, le gratifia, en l'occurrence, d'un double réseau de connaissances. Et pour ne pas faire mystère des bienfaits providentiels que pareille situation déversa sur lui, autant révéler tout de suite qu'il tomba nez à nez, le même jour, sur Laetitia en Faculté des Lettres et sur Elise, en Faculté de Droit. Laetitia (qui très vite devait devenir pour lui seul *Marie-Aimée*, ainsi rebaptisée avec le consentement de cette dernière) était une échappée-coulie, dans le visage de laquelle l'Inde s'était somptueusement imposée au détriment du continent noir, qui lui, avait préservé le rebondi des fesses et la cambrure des reins. Elise, qui répondait au patronyme de Louemba, avait de l'Afrique encore toute proche gardé la couleur si noire que bleue de la peau : son grand-père, travailleur engagé, originaire de Guinée avait débarqué un jour de mai 1891 dans le port de Fort-de-France bruissant de rires et de clameurs. Elise ne connaissait à sa famille aucun passé d'esclave. C'est peut-être à cette fierté native et aussi à une secrète alchimie qu'elle devait de trouver le jour et sa lumière de l'impavide stature qu'on lui voyait.

Pierre-Amédée habitait une proprette soupenette dans un immeuble situé non loin du Quartier latin. Il y était heureux à proportion de la clarté qui l'inondait même au plus brumeux de l'hiver. Il y travaillait avec joie et frénésie. Cependant, il n'hésita guère à en désertir les bienfaits pour habiter aux côtés de Laetitia et Elise, dans un immeuble du quinzième arrondissement moins bien éclairé, à l'allure générale plus terne et moins patinée par le temps que celui de la rue Saint-Louis en l'Ile. Il s'agissait d'un ancien trois-pièces qui avait

été réaménagé de manière à former deux studios indépendants reliés toutefois par une porte blindée qui, quand elle était ouverte, permettait de reconstituer un seul et même appartement. Pareille configuration convenait à merveille aux relations qui, en moins d'un mois s'étaient nouées entre ces trois êtres. C'est Elise qui, une fois ses examens terminés, avait écumé tout Paris en quête d'un logement moins éloigné de la faculté que la chambre qu'elle occupait dans une lointaine banlieue gris noir du nord de Paris. Quand, après avoir découvert cet appartement original, elle fit à Laetitia et à Pierre-Amédée la proposition de le visiter en sa compagnie, puis de l'occuper tous les trois de conserve, la réaction amusée et affectueuse de ces derniers, se mettant alors à pratiquer le choeur parlé, fut : « Ah ! Elise, i pa mélé non ! ». Oui, il ne fallait pas avoir froid aux yeux pour oser traduire en un projet concret de pierre, de vaisselle, de literie, de souffles mêlés, d'argent mis en commun et de travaux partagés la tendre relation qui avait commencé à se lianer entre eux.

Laetitia habitait un studio assez coûteux situé dans le quatorzième arrondissement et la perspective d'un loyer moins cher n'était pas pour lui déplaire. Cette considération n'entra pourtant que médiocrement dans la motivation de son consentement. Sur le moment, le plus troublé fut encore Pierre-Amédée qui n'avait absolument pas prévu pareil cas de figure. Pour une fois, une situation importante de sa vie échappait au filet que depuis l'enfance, il tendait pour attraper, par anticipation, les événements capitaux de sa vie. Se reportant à ses tendres années puis revenant au moment présent, Pierre-Amédée vérifia au trébuchet de son souvenir que, jusqu'à ce qu'il les mît en contact, un mois plus tôt, ces

deux jeunes filles se connaissaient à peine. Elles se souvenaient de s'être vaguement aperçues quelque part en Martinique et leur communion solennelle que Pierre-Amédée disait accomplie la même année, dans la même église restait, de ce point de vue, d'un vague qui plongea ce dernier dans le doute et la perplexité. Il avait déjà, en bien des occasions, confondu rêve et réalité, mais tout de même. Il lui suffit alors d'indiquer l'année et l'église concernées pour que toutes deux s'accordent sur l'authenticité de cette pierre commune de leur passé exhumée par la patiente archéologie de leur ami.

Arguant de leur parenté (« Pierre-Amédée et Laetitia étaient cousins ! »), tous trois rendirent visite au propriétaire pour lui demander les clés de la porte blindée (elles étaient au nombre de trois) afin qu'ils puissent tirer partie du bénéfice de ce trois-pièces. Ce dernier qui était un vieux grigou leur remit le trousseau, moyennant une augmentation mensuelle de quatre-vingt dix francs (trente francs, en somme, par personne). Leur vie s'écoulait de la façon la plus harmonieuse possible dans cet appartement qui pouvait de nouveau se transformer en un double studio sans communication intérieure, quand cela leur paraissait nécessaire. Ce fut le cas chaque fois qu'ils recevaient des amis. Personne n'eut jamais matière à se douter que le couple officiel formé par Elise et Pierre-Amédée habitant le studio 1A se doublait d'un autre couple Laetitia et Pierre-Amédée et que ce dernier rendait visite à la locataire officielle du studio 1B en passant par la porte blindée. Cette dernière était cachée de part et d'autre par un épais rideau ménagé par les soins bricoleurs de Pierre-Amédée et dont aucun de leurs amis ou connaissances n'avait jamais soupçonné l'existence, voir la fonction. Ils avaient tous

trois en horreur d'exposer leur vie sur le marché des milans et des commérages. Jamais aucune jalousie ni conflit ne vint perturber leurs liens d'affection mutuelle ni porter atteinte à l'équilibre des deux couples. A la suggestion d'Elise, ils allèrent ensemble voir le film **Nazarin** qui les émut aux larmes : l'une des différences entre les deux situations était le fait que Nazarin était prêtre alors que Pierre-Amédée, laïc impénitent, n'était pas le moins du monde lié par le voeu de chasteté. Pour le reste, ils étaient frappés par les similitudes et convergences qui, assurément (ils le croyaient) tenaient à la forte spiritualité qui marquait leur amour. Elise qui, de tous les trois, avait le caractère le plus audacieux et le comportement le moins soumis aux conventions sociales, ne semble pas avoir conçu la moindre velléité d'un ménage à trois dont l'un ou l'autre lit pût être la pierre de touche (si on pouvait ainsi s'exprimer !), le réceptacle d'amours triangulaires. Aucun d'entre eux n'était attiré par la partouse et leurs relations sexuelles évoluaient, de la façon la plus naturelle et passionnée, dans le cadre d'une stricte binarité au sein de laquelle le rôle de pivot occupé par Pierre-Amédée n'était pas le plus facile. Non pas qu'il dût jamais avoir à se contraindre pour observer une rigoureuse justice distributive qui n'était réclamée par aucune, mais la profondeur et l'acuité du sentiment qui le liait à chacune de ses amantes n'empêchait pas qu'affleurent à sa conscience des interrogations sur le machisme auquel souscrivait cette configuration amoureuse. Grand amateur d'anticipation, il se demandait s'il accepterait avec autant de dignité et de sérénité que ces deux jeunes personnes, de partager la vie d'une femme avec un autre homme, dans des conditions similaires. A ce questionnement

intérieur, il soupçonnait une réponse négative qu'il renvoya, d'un mouvement preste du cerveau, à un improbable futur.

Deux années s'étaient écoulées qui, en plus d'un bonheur absolu au quotidien, apportèrent la joie d'une licence pour chacun d'eux (et en outre, d'une presque licence de droit pour Pierre-Amédée), mais aussi la fin du paradis. Le lendemain de la proclamation de ses résultats, Laetitia (ou plutôt Marie-Aimée) annonça à Pierre-Amédée que, après mûre réflexion, elle avait décidé, plutôt que de rentrer à la Martinique, pour les vacances, de partir en Inde sur la trace de ses racines tamoules. Un voile de tristesse lugubre le regard de Pierre-Amédée qui, depuis toujours (il venait de s'en rendre compte), savait que la mère-Inde reprendrait son enfant.

- Pierrot, ne m'as-tu pas baptisée Marie-Aimée, façon d'associer ce nouveau prénom, de nous seul connu, à la déesse Mariémen ? Maintenant que, par la force de ton amour, tu m'as vouée à elle, tu dois savoir que tu as ouvert de la sorte et mes yeux et la route de mon identité. Celle-ci passe inexorablement par l'Inde.

De Laetitia (Marie-Aimée) Vingadassamy Pierre-Amédée n'eut jamais de nouvelle après la lettre écrite de Calcutta (au bout de dix jours de voyage) dans laquelle elle disait avoir rencontré le neveu d'un maharajah qui voulait absolument la présenter à ses parents. Quant à Elise, à son retour de la Martinique où elle avait passé sept semaines de vacances, elle fut accablée de douleur et silencia deux jours francs quand elle apprit que l'Inde s'était peut-être refermée à tout jamais sur Laetitia, sa soeur de coeur et d'esprit. Une semaine plus tard, elle annonça à Pierre-Amédée avec ménagement et fermeté qu'elle allait accepter un contrat d'une

année que lui avait proposé la Croix-Rouge Internationale en vue de participer à un programme de reconstruction morale et matérielle de plusieurs villages du Congo qui, des années après, portaient encore les stigmates de la guerre civile.

Retour d'Haïti, Pierre-Amédée fut invité à passer une après-midi au Morne des Olives. Au rappel tout à la fois lumineux et douloureux de ce morceau de son passé étudiant, il pensa, au volant de sa voiture, au caractère exceptionnel de l'expérience vécue par son double couple. Rien dont pussent s'accommoder les liens consanguins et fraternels qui unissaient Juliette et Agnès.

A son arrivée, Madame Gradis de Maraval, quoique un peu fatiguée par la charge des années le reconnut d'un sourire et lui fit fête, évoquant avec lui le souvenir de son « inoubliable père ». Hughes, qui était assis à lire dans un canapé du salon vint le saluer en lui serrant la main avec une poigne si puissante que ses doigts écrabouillés lui inspirèrent deux pensées contradictoires : « Ou bien c'est une grosse brute tèbè qui ne contrôle pas sa force ou bien c'est un type vachement sympa et chaleureux ». Juliette et Agnès, au bruit des salutations quittèrent la cuisine et vinrent l'accueillir lui prenant chacune un bras. Il pensa, en un éclair à Marie-Aimée et Elise, puis décida de revenir au présent. Pendant le repas, il découvrit que le tèbè d'Hughes était prêtre, qu'il venait de prendre ses fonctions comme aumônier de jeunes en difficulté dans la conurbation foyalaise. Rapportant ses premiers jugements au statut qu'il lui découvrait maintenant, Pierre-Amédée fut, au contraire de la précédente rencontre, totalement impressionné par son calme, sa discrétion, sa

sérénité, sa profondeur de vue et son charisme. Il fut favorablement surpris quand Hughes lui dit :

- J'ai suivi, l'autre soir, le débat télévisé sur la créolité et j'ai été totalement d'accord avec toi, quand tu as dit (il le tutoya dans transition aucune) que, de même que l'Europe fait partie du patrimoine culturel des descendants d'Africains, de même, l'Afrique fait partie de l'identité des Békés. Ton contradicteur béké ne l'entendait pas de cette oreille, surtout parce qu'il avait compris que tu lui disais que les Békés était des Nègres. Avec toutes les présomptions de métissage plus ou moins caché dans le groupe béké, de son point de vue, tu ne pouvais pas tenir discours plus dangereux pour son obsession de la pureté raciale. Mais, qu'est-ce que tu veux, le malentendu, ça fait partie aussi de la communication.

La-dessus, Hughes proposa quelques devinettes de table :

- Comment s'appelle un Antillais né dans l'Hexagone, je veux dire : en Métropole quoi, et qui y a vécu toute sa vie ?

Juliette de répondre :

- Oh ! c'est connu, ça, on dit un Négropolitain.

- Ah non ! tu n'y es pas, c'est dépassé et, en plus, la réponse est simple comme bonjour !

- Ben ! non non, on ne voit pas, fit Agnès

Hughes de répondre avec un sourire malicieux :

- Eh bien ! on dit : un Neg zagonal. C'est génial, non ?
Moi, il s'en est fallu de quelques années que je ne sois un Neg Zagonal.

Elise de renchérir :

- Ben ! oui, tu as passé là-bas une sacrée partie de ton negzistans. Je vous permets de rire parce que, vous ne pouvez

pas vous en rendre compte, mais moi j'écris ça :
n.e.g.s.i.s.t.a.n.s.

- Mais, nous avons ri, poursuivit Hughes, tu n'a pas entendu notre rire parce qu'il était graphique et non pas sonore comme maintenant, cra ! cra ! cra !

Complètement pris par cette atmosphère, Pierre-Amédée se rendit compte qu'il ne s'intéressait même plus à la question de savoir s'il était ou non un cousin : il savait enfin que ce ne pouvait être un rival. L'idée elle-même de rivalité appliquée éventuellement à un autre homme qu'Hughes semblait s'estomper (il n'en jurerait pas) à mesure qu'une amicalité plus forte naissait entre Pierre-Amédée et pas seulement ces deux jeunes femmes, mais l'ensemble de ses commensaux. Comment allait-elle se développer ? Pour une fois, Pierre-Amédée cherchait non pas à anticiper, mais à vivre le présent dans la splendeur de ses fibres chatoyantes et la succulence de ses fruits.

Il avait déjeûné pour la première fois de sa vie à une table békée. Il devait rencontrer bientôt, à l'occasion d'une étrange, folle et volatile réunion politico-culturelle, son ami Sansann, grand pourfendeur de l' « oligarchie des planteurs créoles et autres capitalistes-sangsues » sans oublier leur parentèle même la plus désargentée qui se croyait malgré tout de grandes gens. De tout cela, il ferait récit à Sansann.

Chapitre 6

Infixe : la malgeste des mornes

Gros-Mornais de souche et d'habitat, Louis-Frédéric Alexandre Galimier (Sansann, donc, pour les intimes), homme d'un naturel cordial et sémillant, avait toujours eu le patriotisme ombrageux. Faute d'avoir pu mener à bien par les armes de métal et de poudre et à l'échelle de la Martinique tout entière la révolution de ses rêves, il s'appliqua, repli stratégique autant que clause de sauvegarde, à acclimater à son microcosme natal les impératifs de la révolution culturelle dans laquelle il pensait que le pays devait s'engager plus avant, sous les influences conjointes de la négritude et d'un certain tiers-mondisme. Il ne lui manquait pour donner prestance définitive à sa démarche que de faire un choix qui lui paraissait sémantiquement crucial entre les termes de gros-mornité et de gros-mornitude. Faisant le compte de tous ses compatriotes à qui les vertus d'une origine gros-mornaise avait conféré les instruments d'une brillante réussite ici-même

comme en l'autre bord de la mer, la liste établie par ses soins jaloux avait pour objectif de rehausser le prestige de cette origine. Euzhan Palcy, la réalisatrice du film « Rue Case-Nègres » mondialement applaudi, n'était pas le moindre argument dans la démonstration que lui inspirait la défense de sa patrie, petite par la taille géographique - encore que son territoire fût l'un des plus importants de l'île - mais grande par les ambitions. (Il se plaisait alors à répéter, manière peut-être de valider sa pensée, l'adage connu : « Nou piti, mé kaka nou gwo²⁴ »).

On comprendra aisément que son programme de réhabilitation, au-delà de l'évocation des héros éponymes, devait également se porter à la dénonciation du discours minorant dont sa commune faisait les frais et, autant le dire franchement, les gorges chaudes. Il n'était plus question d'admettre les sous-entendus en forme de caca-chien et autres histoires prétendues drôles qui faisaient des Gros-Mornais des sortes de Belges tropicaux. Il ne voulait plus - il ne pouvait plus - les supporter. Dans le florilège des prouesses reconnues aux descendants des Nègres-bois, dont se réclamait son idéologie de résistance et de lutte pour la dignité, il n'est pas possible de n'en pas retenir deux qui ont simple valeur de tremplin pour la compréhension de l'expression « amour Gros-morne » (concernant Pierre-Amédée au premier chef). Cet objectif constitue, au demeurant, le propos majeur, duquel la narration a inattendument dérivé, complicité reconnue et admise envers la geste de Louis-Frédéric-Alexandre.

Le mariage annoncé des deux ingrédients que sont une

²⁴ *Nous sommes petits, mais notre caca est gros*

crotte de chien et une certaine église n'est de bonne gastronomie que rapporté à ce domaine où le battement des bouches sert à moudre non pas la graine des aliments (car qui, dans ces conditions, ne déclinerait une invitation à partager votre table ?) mais le grain de la parole. Encore ne s'agit-il pas de n'importe quelle parole, mais de celle qui excelle à manier le fouet claquant de l'insulte ou, plus insidieux, de la satire et de la raillerie.

Il était donc une fois un gros caca-chien fumant tout frais déjeté aux abords immédiats d'une église qui, rapporte une certaine tradition, n'était autre que celle du Gros-Morne. Que croit-on qu'il fut décidé pour porter remède à cette désobligeante profanation ? Le déplacement illico et rageur du monument sacré fut la réponse à l'expression de laquelle s'adonnèrent des milliers de bras aux ordres d'un curé écumant d'une sainte indignation. Récit vétilleux ou fiction malveillante ? Ce point, pendant très longtemps n'avait pas même été envisagé par ceux-là, résignés autant qu'humiliés, que victimisait, à longueur de séances blagologiques, un persiflage dont la cible ne variait guère, sauf à virevolter, en de rares occasions, au-dessus de la commune du Saint-Esprit, dont il est dit, dans une antiphrase à l'humour convenu, que ses habitants comprennent toute chose très vite à condition qu'on la leur explique longtemps. Mais rien, en vérité, à l'endroit du Saint-Esprit qui se concrétisât dans le foisonnement d'histoires (bobardières pour les Gros-Mornais, plausibles pour la grosse troupe des autres) parmi lesquelles figure aussi en bonne place (pour sa fréquence) une certaine course entre une montre et son tout récent propriétaire. Ce dernier en avait fixé le trajet qu'il fit débiter sur le trottoir

d'une bijouterie de la rue Blénac de Fort-de-France pour la terminer sur le pas de la porte de la mairie de la commune que l'on devine :

- Je peux vous assurer que vous ne regretterez pas votre achat, monsieur. J'ai la même montre, et depuis vingt-cinq ans qu'elle m'accompagne dans le monde entier, neige comme gros soleil, trains comme avions, boulevards comme chemins chiens, mer comme montagne, elle n'a jamais eu le moindre tjak ! Ah ! ça, pour marcher, je vous assure qu'elle est imbattable.

Le robuste Gros-Mornais se serait toujours fait un point d'honneur de ne jamais solliciter le moindre passage auprès de ces messieurs-dames, pleins de gammes et de dièses, chairs molles qui, pour le moindre trajet, étaient esclaves de leurs voitures. Les vingt kilomètres qui séparaient sa case de la ville n'étaient pour lui qu'une petite affaire. Piqué peut-être au vif par la réputation d'invincibilité faite à une simple montre et probablement désireux (c'est moi, narrateur improvisé, qui suppose cet arrière-plan psychologique, moi qui ne suis pourtant pas Gros-Mornais) de défier ce citadin que ses ors, ses babioles et ses zouzounclérantes rendaient insolent au point qu'il se croyait infaillible, il aurait eu alors cette réaction qu'une certaine tradition (la même que précédemment) rapporte dans les termes suivants :

- Mwen pa ni bouzwen ou mété mont la adan pyès bwèt, adans pyès chaché, pas sé dépi atjèman man ké gadé fos balan i ni. Sé oben i ka maché oben i ka chéma. Men si ou wè i fò kon ou ka di a, nou ké wè kilès ki ké rivé prèmyé douvan, sòti isi-a, an mitan lari Blénac rivé an pa lapot lanméri Gwomòn

la. Man jis ka ba'y senkant met douvan. Sé pou di'w.²⁵

Après avoir posé la montre par terre sur le trottoir, devant le magasin, se mettant dans le sens inverse de la direction qu'il assignait à l'itinéraire de cette compétition, il marcha d'un pas résolu sur une distance qu'il évalua à cinquante mètres (soit cent de ses pas). A peine avait-il eu le dos tourné qu'un gamin d'une dizaine d'années ramassa le bel objet tout neuf et sous l'oeil absent aussi pervers que vachard du bijoutier, l'empocha prestement. Quelques mètres avant qu'il ne se trouve de nouveau à hauteur de la bijouterie, à l'endroit où il avait posé la montre, le Gros-Mornais avait commencé à se demander si l'avance de cinquante mètres n'avait pas été accordée imprudemment. Suant déjà à grosses gouttes, il ne put échapper à la mine réjouie du vendeur qui lui lança presque à la cantonade :

- Ou pa té lé kwè mwen. Mé pawol mwen té jis tro fèb ; sé pa maché i ka maché, sé kouri i ka kouri. Daprè mwen, si ou rivé jwenn li, ou ni chans.²⁶

Sur ce, nostr'homme presssa l'allure, allant pathétiquement jusqu'à adopter le pas de course, dont il était évident qu'il ne pourrait pas le soutenir sur les vingt

²⁵ *Je n'ai pas besoin que vous mettiez la montre dans aucune boîte, dans aucun sachet, parce que c'est dès à présent que je vais mesurer sa rapidité. Ou bien elle marche ou bien elle crève. Mais s'il est vrai qu'elle est aussi puissante que vous le dites, nous verrons bien qui, d'elle ou de moi arrivera le premier, depuis ici, en pleine rue Blénac, jusqu'au seuil de la porte de la mairie du Gros-morne. Je lui donne même une avance de cinquante mètres. C'est dire si l'affaire est gagnée.*

²⁶ *Vous ne vouliez pas me croire. Mais j'étais même en dessous de la réalité. A vrai dire, elle ne marche pas, elle court. A mon avis, si vous arrivez à la rattraper, vous avez de la chance.*

kilomètres qui le séparaient du terminus fatidique.

La cruauté de ce récit (maintes fois entendu avec des inflexions diverses en fonction des manières de dire) n'avait d'égal que le désir qu'il inspirait à Pierre-Amédée d'épouser, manière de solidarité, la cause de la révolte gros-mornaise. De tous les groupes révolutionnaires qui s'agitaient au Gros-Morne, un seul ne s'accrochait pas aux épaves traînées par une ligne marxiste-léniniste-maoïste ; c'était celui qu'animait son ami d'enfance Louis-Frédéric-Alexandre, le Sansann des bons et mauvais jours. Pierre-Amédée préférerait passer pour un homme à la figure définitivement chiffonnée plutôt que de jamais concéder le moindre éclair de dent à des blagues du genre de celles qu'on vient de relater et qui, depuis nanninannan, faisaient florès dans tout le pays.

L'affection pour son ami, dès l'époque de leurs incursions vacancières dans les cannes du Béké de la plantation Saint-Etienne qu'il avait longtemps cru appartenir au territoire de Saint-Joseph (où deux-trois quartiers constituaient un fief électoral indéfectiblement fidèle à son grand-père paternel, toujours battu, cependant aux élections municipales) jusqu'à ce que Louis-Frédéric, dont il fit ainsi la connaissance, lui administrât doctement, carte à l'appui, une leçon de géographie ; l'estime et l'amitié qu'il avait contractées au lycée pour bien des condisciples gros-mornais dont la finesse d'esprit associée à une réelle franchise de caractère étaient un démenti de l'épopée négative qu'une tradition d'épines leur tressait, tout cela conduisit Pierre-Amédée à partager certaines des vues de ces jeunes Gros-Mornais d'avant-garde, saisis du voeu d'une révolution culturelle pure et dure mais insoucieuse des consignes

primaires du Grand Timonier de l'autre côté de l'autre bord de la mer océane. Pierre-Amédée était désormais acquis aux vues révolutionnaires prenant le Gros-Morne pour tremplin d'une action de revalorisation à mener sur l'ensemble de la Martinique et bien au-delà. Selon lui, il fallait ou bien que, par des mesures appropriées (lesquelles ?) cette expression soit éradiquée (comment ?) du vocabulaire ou bien que, dans une juste et légitime inversion des valeurs, elle désignât enfin tout le gisement encore méconnu de sentiments enfouis au fond des cases, des maisons et des villas, bourg et campagne réunis, qui coiffaient ces hautes-terres à cannes et à bananes mais aussi à manioc, à légumes et fruits, grenier fastueux et fier d'une Martinique en déshérence, happée, telle une toupie-marbriale, par un seul tourner-virer de béton, de verre de plastique (ah ! le plastique !) et de métal.

L'expression si répandue de « lanmou Gwo-Mòn », caractérise, on l'aura compris, le comportement brutal d'un individu exprimant, à l'opposé de ses aspirations les plus profondes, la tendresse cachée ou inconsciente d'elle-même qu'il porte à une autre personne. Mais comment Pierre-Amédée ne se serait-il pas révolté contre pareille assignation quand il pensait à la douceur du gèreur de la distillerie Saint-Etienne, ce fleuron d'humanité? Aussi, de toute cette époque, gardait-il, grâce à Louisaimé Gendeny, un souvenir ému, flamme qui brûle, à ne jamais s'éteindre malgré vents et cyclones. Louisaimé, ami de son défunt père, était l'homme le plus tendre, le plus affectueux et le plus souriant qu'il lui ait jamais été donné d'approcher.

X X

X

La ferveur d'apologiste de Louis-Frédéric-Alexandre le jeta dans un exercice périlleux de comparaison socio-lexicale qui, plaçant en regard la dénomination de sa commune et celle, guadeloupéenne, de Grosse-Montagne, parvenait à mettre en exergue le sort injuste réservé au Gros-Morne. Bastion historique de la lutte des ouvriers guadeloupéens de l'usine du même nom (une des plus grosses centrales de production sucrière de l'île-soeur), Grosse-Montagne n'avait jamais, en aucune circonstance, suscité la moindre dérision. Mais, au delà de cette explication d'ordre sociologique, que chacun pouvait aisément admettre, Louis-Frédéric Alexandre s'échinait à argumenter, non sans une talentueuse hargne, que c'était le caractère vernaculaire du mot « morne » qui desservait dans les consciences aliénées le renom de sa commune alors que le terme français plus convenu de « montagne » imposait à tous le respect. Le conflit diglossique, rendu célèbre par les analyses des linguistes, trouvait alors dans sa bouche et sous sa plume des preuves supplémentaires versées au dossier d'une créolité militante qui lui suggérait des rêves d'alliance avec les grands-grecs de l'université, collègues de Georges-Antoine Zozime, qui avait été chargé d'établir la liaison avec eux. Il n'y avait réussi que médiocrement, ces derniers se méfiant quelque peu de sa réputation de spontanéisme et de touche-à-tout.

Balloté entre l'épopée du Nègre-Marron (figure tutélaire de ses mornes et grands bois) et la réalité satirique qui crucifiait les siens et lui-même, il décida de chercher et surtout de trouver les voies et moyens d'une pédagogie politique à la mesure des enjeux : il fallait apprendre à chacune des victimes de cette humiliation historique à redresser la tête. Mais dans le même ballant, son honnêteté foncière, une fois retombée sa chaleur vitupérante, lui opposait le nom de toutes les autres localités ayant la composante « morne » et dont pourtant pas une ne subissait le sort infamant réservé, de toute évidence, à sa seule commune natale. Abandonnant un peu de ce terrain à ses contradicteurs, parmi lesquels il lui arrivait même parfois de se compter, il eut l'idée d'appeler à la rescousse la science phonétique. Soupçonnant la contribution dévalorisante de la grosseur au malheur des siens, il plancha sévère sur les cas de mutation du phonème 'h' en 'g' et en était presque arrivé à la conclusion que le vocable «Gros-Morne» (avec ses « r » flageolants) était une déformation d'un noble et antique « Haut-Morne » (prononcé avec une forte aspiration initiale, au pays d'icitte). Mais une vieille crasse de pudeur et d'humour mêlés firent tourner court sa démarche en lui remontrant à quel point une telle révision de l'histoire pouvait entacher sa quête. N'étant cependant pas en reste de stratégies, au petit matin d'une veillée d'armes avec ses compagnons, il esquaissa les grandes lignes d'un plan de bataille dont la première phase serait appréciée sous peu, il en prenait l'engagement solennel : si on avait des yeux pour voir, si on avait des oreilles pour entendre, on verrait ce qu'on verrait et on entendrait ce qu'on entendrait.

Une commission mise sur pied pour concrétiser son vaste

dessein avait tenté de réunir, dans un premier temps, tout ce que la Martinique comportait de dénominations géographiques assorties du terme « morne ». Outre le Gros-Morne, on y trouvait en vrac, le résultat d'une première approche fondée sur le vécu immédiat et aussi sur les efforts de mémoire de chacun des participants. Louis-Frédéric, à la lecture de ce premier répertoire, trouva la récolte, à vue de menton, assez en dessous du chiffre sur lequel il s'autorisait à fonder sa stratégie politique. Il proposa alors de recourir à la consultation d'une carte d'état-major, solution toute banale et qui n'avait pas même été envisagée, en raison de la fébrilité qui affectait les esprits. De surcroît, la mise à contribution des médias, notamment par l'exploitation de leur capacités interactives, apporta au bout de quinze jours de solides assurances sur le fait que l'ensemble des mornes avait été bien couvert. Il devenait désormais possible de passer à la deuxième phase de l'opération qui consistait à collecter l'ensemble des données à l'échelle des pays de la Caraïbe et de l'Océan Indien où la langue française avait laissé son empreinte en puissance de vocables créoles.

Qui donc, on peut imaginer la joie de Louis-Frédéric et de ses compagnons de lutte quand, deux mois plus tard, ils eurent reçu, par courrier postal, de l'autre bord de la mer, toutes les listes, lesquelles intégraient, pourvu qu'il fût de l'espèce morne, jusqu'au plus petit canton de l'univers créole à base lexicale française, selon l'expression des linguistes vulgarisée par les militants de la cause. L'action des médias avait doté cette affaire d'une telle aura que des réclamations diverses et nombreuses parvinrent aux initiateurs de l'opération : des riverains de l'impasse des mornes, du quartier

Enclos de Shoelcher et d'autres, de la rue de la flûte des mornes, du quartier populaire de la Dillon furent, sans grand débat, admis dans le sein de cette famille en formation tandis que furent éconduits les gens du quartier huppé dénommé la Colline (situé sur la commune de Case-Pilote) et de la partie mulâtre et béké-goyave de la Montagne du Vauclin revendiquant leur statut de morne, oblitéré, gémissaient-ils, par une fâcheuse et inopportune dénomination synonymique. La réponse des décideurs fut sans nuance, d'autant plus négative et rêche dans son phrasé qu'elle entendait non seulement exalter une symbolique à laquelle participait de façon quasi magique le terme « morne », mais encore fustiger tout ce qui pouvait s'y opposer ou en être différent. Quant à la réalité physique concernée, elle constituait une donnée si répandue dans tous ces pays au relief volcanique et torturé que Louis-Frédéric avait dessein de l'exploiter comme un gisement politique d'une intarissable richesse et, qui n'est pas à dédaigner, comme sûr moyen de discrimination idéologique.

x

x

x

Il semblait conforme à la raison et à la courtoisie que le premier congrès fût réuni dans le lieu d'où en émanait le concept et où, de ce fait, pouvait le plus aisément se trouver les dispositions affectives et psychologiques propres à en soutenir l'élan. Louis-Frédéric Alexandre n'eut pas de mal à convaincre ses partenaires de ce point de vue auquel ils accédèrent sans barguigner, ne voulant pas, par avance, jeter

le bébé à naître avec les eaux de sa mère. Il fut d'emblée assez clair pour tous que, dans l'allant de cette décision, le Gros-Morne, au plan du symbole, allait être consacré sanctuaire de la résistance et de la sauvegarde des valeurs créoles. Ce premier succès, solennellement enregistré en un conclave nocturne, eût mérité d'être arrosé par force punchs et planteurs si le groupe n'avait banni ces boissons comme autant de poisons délétères, autointoxicantes pour sûr, tant il est vrai qu'elles sont consubstantielles à la sueur du Nègre. On but comme des adventistes mais on but et même rebut : eau de coco, jus d'orange, de maracudja, de goyave, de prunes de cithère, de carambole, le tout exclusivement mis dans des bouteilles de rhum en verre de la distillerie Saint-Etienne, bien propretés, et désodorisées à souhait. Placée en zone limitrophe de la commune de Saint-Joseph, cette distillerie, joyau du patrimoine industriel du Gros-Morne, par la force de persuasion émanant d'un célèbre discours de Louis-Frédéric sur la dialectique du contenu et du contenant et sur la pertinente discrimination des contradictions principales et secondaires, avait été consacrée emblème, fétiche, talisman. L'étiquette qui ornait la bouteille n'était-elle pas le condensé nostalgique d'une vie de femme vécue à terre ici même, travailleuse que, un jour, un poète ou un romancier du cru, saurait magnifier, foi de Gros-Mornais et parole de cabri (même si, comme dit la sagesse des nations, nul n'est prophète en son pays) ?

Désormais, comparés à l'animateur (il ne voulait pas entendre parler de leader) de cette mouvance, maires pris isolément ou dans le cadre de leur association, députés, sénateurs, conseillers généraux et régionaux seraient des nains

(des « Lil-li-pu-tiens, je vous dis ! », pour reprendre l'expression qu'il affectionnait entre toutes chaque fois que son enthousiasme l'amenait à franchir, à son corps défendant, les frontières de la modestie et de la simple prudence). En sorte que les mornes une fois labélisés sur le strict fondement lexical prôné par Louis-Frédéric et ses compagnons, il fut décidé de procéder à l'établissement d'un calendrier. Compte tenu de la place prééminente que le Gros-morne avait dès l'abord occupée au sein de cette entreprise de Confédération Internationale des Mornes, c'est encore tout naturellement sur le territoire de cette commune que se tint, cette fois à l'échelle exclusivement martiniquaise, la première réunion consacrée aux projets de statuts de l'Organisation Non Gouvernementale qui devait servir d'assise à ce que Louis-Frédéric Alexandre concevait comme devant être une épopée pour les Temps Nouveaux. Homme de remembrement, il allait rassembler un peuple émietté, chiquetaillé sur deux océans et qui, par une bienheureuse et néanmoins suscitée circonvolution de l'Histoire, n'aspirait qu'à actualiser son unité virtuelle.

Mais le bonheur des peuples est une jeune fille espiègle qui aime à s'enivrer de doucines et, au risque de dégueuledescendre au fond des ravins, s'amuse, imprudente, à prendre des glissades aux pentes abruptes du rêve naïvement cru réalité. Or donc, par un matin de mai, bleu de chimie et de salpêtre, le bruit mat d'un corps, commué en son cri pathétique, qu'on entendit tomber, depuis l'à-pic d'une falaise du Gros-Morne dénonça une sorte et qualité de bonheur qui allait ne plus hanter notre soleil. Il est cependant aujourd'hui permis de penser que, portée jusqu'alors par une fortune bienveillante, cette première rencontre, si ses promoteurs

avaient été plus avisés et plus prudents, qui veut dire l'organisant avec un public plus ample et plus largement diversifié quant à l'origine géographique des participants, elle n'eût pas connu le tragique échec dont on évoquera sous peu la chronique : au Gros-Morne, on soupçonne, sans le moindre début d'apparence de preuve, la vengeance d'un métis (sic !) né du mariage mixte (resic !) d'un Gros-Mornais et d'une fille du Morne Rouge, ici on flaire une comploterie, là on suspecte un malentendu couillon, ailleurs on invoque, dans un ricanement sarcastique, une immaturité politique pavoisée d'arrogance, partout on met en cause, superstitieux, le cruel destin lexical qui, inexorablement fait qu'un projet relatif aux mornes (un projet « morné », quoi, en bonne logique du langage d'ici) soit aussi un projet mort-né. «Nomen, numen !²⁷», s'exclamèrent, solennels, des commentateurs gréco-latins (scellant ainsi l'alliance intime des mots et des forces surnaturelles), à quoi il fut benoîtement répondu « amen » par les foules qui croyaient sincère et véritablement que cette formule closait une manière de messe funèbre). Comme quoi, il eût été de meilleur auspice, dans la grande drive verbigérante qui agite les apprentis-sorciers de la créolité, de tirer du mot « morne» l'adjectif «morneux» à la francité moins improbable, plutôt que le participe passé, bientôt trépassé, de «morné» ! Avis aux tripatouilleurs de la langue ! Ces dernières paroles en forme de sentences, par un temps de pluie, de coassement de grenouilles et de jacassement de perroquets excités par l'orage, furent de celles qu'on entendit monter, ça et là, de l'estomac d'ennemis irréductibles aussi

²⁷ *Tout nom recèle un pouvoir (magique)*

bien de la créolité en mouvement que du mouvement de la créolité.

x

x

x

Quand ses parents eurent tragiquement disparu lors du terrible accident d'autobus du pont de la Rivière Blanche, Pierre-Antonel Lériscault ne tenait pas acre de terre et, à l'exception d'une case en paille, trois-quatre moutons et pas même autant de cochons qui formaient son héritage, sa prospérité n'agitait pas encore ses petites têtes chevelues dans les ovaires de la mulâtresse Avenir. Mais en moins de quinze années, il avait constitué un patrimoine foncier d'une cinquantaine d'hectares de bonne terre qui faisaient de lui l'un des agriculteurs les plus respectés de toute la campagne gros-mornaise. Selon le principe qui veut qu'un Nègre noir très riche puisse être qualifié, sans rire ni sourire, de mulâtre mais qu'un mulâtre très très riche ne saurait sans plaisanterie être appelé Béké, Pè Lériscault mulâtrait sans arrogance aucune dans la succession des travaux et des jours. Il était, il faut le dire, sympathisant d'un jeune mouvement révolutionnaire martiniquais, né sur la Côte Caraïbe des déboires causés par la sécheresse fréquente des carêmes et qui prônait le regroupement de tous les paysans martiniquais, petits et gros, pourvu qu'ils fussent descendants d'esclaves. Pè Lériscault est celui qui proposa de mettre à disposition son hangar à bananes.

La plate-forme sur laquelle Pè Lériscault avait tenu à construire ce symbole avéré de sa réussite économique, avait

été installée à grand renfort de bulldozer et de pelleteuses sur une éminence réputée pour être un des rares endroits d'où on pouvait même apercevoir la mer depuis le Gros-Morne. Ce n'était pas rien. De plus, cette bâtisse traduisait, par son immensité et l'élégante modernité de ses matériaux (bois et plastique ignifugés, vitre incassable, béton banché et tôles anticycloniques), l'importance du négoce qu'elle soutenait. L'espace en fut aménagé en sorte d'accueillir la presque centaine de délégués du « pays martiniquais » (expression déjà très à la mode dès cette époque et dont Pierre-Amédée attribuait la paternité à Camille Darsières, le fidèle et, parfois, ombrageux lieutenant d'Aimé Césaire) qui avaient confirmé leur participation à cette première réunion chargée d'esquisser les orientations statutaires de l'organisation.

Dans toutes les exploitations dédiées à cette spéculation agricole, des ballots de paille importés à grand frais de Normandie ou de Bretagne servaient, à l'époque, à fabriquer les petits coussinets placés entre les pattes des régimes de bananes pour les protéger des meurtrissures. Ces dernières, quand elles se produisaient, condamnaient inexorablement le produit au rebut et les agriculteurs les plus fragiles à un cran supplémentaire dans la faillite endémique qui les maintenait sous les graines des grands importateurs-exportateurs békés. Incongrus quant à leur origine, et surtout leur texture qui n'avait pas d'équivalent dans l'écosystème martiniquais, ces paquets de paille qu'il fallait protéger des pourrissures de la pluie avaient une vocation particulière pour l'intérieur des hangars. Ayant acquis dans l'imaginaire des travailleurs agricoles une ustensilité pour ainsi dire domestique (plus souvent que rarement ils servaient de lits pour une sieste

furtive ou un coït vitement-pressé dans la pénombre du samedi soir après la paye, de siège pour le repas mangé à même la gamelle ou le rituel, à l'heure chaude de midi, des séances de blagues salaces et de milans) ces ballots reçurent donc l'affectation de canapés-poufs. Recouverts individuellement, pour la circonstance, d'un tissu de cretonne à fleurs bleues sur fond grège qui retombait en jupe tout autour sur une dizaine de centimètres, ces derniers furent placés, dans un premier temps, en amphithéâtre, comme pour figurer un pitt à coqs. Mais Louis-Frédéric-Alexandre que le symbole du coq de combat exaltait au plus haut point quand il fallait en découdre avec les grands diables extérieurs de l'impérialisme et ses suppôts locaux, eut à coeur, dans sa sagesse, de désactiver le symbole du gallodrome qu'il estimait tout à fait inapproprié à la situation, laquelle, sentencia-t-il, appelait non pas l'affrontement mais le coller-tête-coller-zépaules de la coopération et de la fraternité retrouvées des mornes.

L'ordonnance des sièges dans l'aire spacieuse du hangar fut réformée suffisamment vite pour que les arrivants les plus précoces reçoivent, fût ce par défaut, l'impression que cette disposition ne répondait à rien de moins qu'à favoriser, en ce lieu improvisé, une communication des plus cordiales. Mais le désordre étudié de ces prismes de paille disposés de neuf présidait à un ordre secret : celui qui commandait, en dernier recours, une relation soit face à face, soit légèrement de biais entre les participants de base, d'une part, et d'autre part les trois meneurs de la réunion qui avaient pris place à une des deux tables montées pour l'occasion. Cette dernière était constituée d'une porte isoplane peinte d'un bleu neuf, posée sur des tréteaux de fortune ; l'autre, placée aux antipodes,

selon le même dispositif sommaire et bon enfant, était presque entièrement recouverte de gâteaux bökay et de jus de fruit frais embouteillés selon le rite que l'on sait et qui sauraient, aux diverses suspensions de séance, soigner le picotement des langues et l'impatient pépiement des gosiers.

Les choses avaient donc été conçues et organisées pour enrayer à son amorce même tout comportement inscrit dans la logique visuelle, auditive et gestuelle du conflit. Mais comme aiment à dire nos aînés, dans une expression elliptique (volontairement amputée de sa fin, peut-être pour ne pas sembler mettre en cause, le cas échéant, la malveillance divine) : « les hommes proposent... ».

Louis-Frédéric, dès le début de la séance, avait refusé ostensiblement de bénéficier de quelque préséance que ce fût. Il avait pris place au fond de la salle, non loin de Pierre-Amédée (invité comme observateur), là d'où son regard, embrassant l'ensemble des participants, pouvait le mieux assurer une sorte de contre-plongée visant à verrouiller tout le dispositif. Une telle vigilance que d'aucuns pourraient attribuer à un goût prononcé pour la manipulation et les manoeuvres occultes pouvait tout aussi bien s'expliquer par le sentiment prémonitoire qu'une opération de cette envergure ne pouvait pas ne pas faire l'objet d'un sabotage tant par la voie interne que par l'effet de pressions externes. Une semaine avant la tenue de cette réunion, n'avait-on pas assisté à une tentative de concurrencer son projet par une « alliance des bois, des ravines et des anses » dont la somme cumulée dépassait forcément en nombre, croyait-on, celui des mornes ? Ainsi le « groupuscule » gros-mornais serait contraint de se

déjuger et de donner une base lexicale moins étroite et sectaire à sa démarche.

Louis-Frédéric nourrissait le soupçon que les véritables meneurs de cette contre-offensive étaient des mécontents de la Colline, de la Montagne du Vauclin, de Mont-Parnasse, des Hauts de Terreille, de Hauteurs Bourdon, pour ne citer que ceux-là, mais aussi des hiérarques des partis politiques en place ainsi que des gens du Morne-Rouge dont l'esprit de clocher faisait voir d'un mauvais oeil l'hégémonie politique (loin de toute « politichiennerie ») promise au Gros-Morne. Cela était tout de même bien normal compte tenu de l'esprit d'initiative dont avait fait preuve cette commune et, surtout qu'on veuille bien le reconnaître, la sagacité de ses élites pensantes expertes à manier une symbolique fédératrice parce que de haut vol. C'est précisément en recourant à l'impact social des signes et des symboles que Louis-Frédéric parvint à ridiculiser sur les ondes ceux qu'il appelait les « imité ka détenn²⁸, voleurs d'idées empêtrés dans un conglomerat hétérogène inspiré, mis à part le noble terme ' bois', par ce que la géographie propose de plus terre à terre et de moins gratifiant à l'imaginaire ». Il poursuivait sa diatribe en fustigeant les anses qui étaient et avaient toujours été depuis les hautes époques de la traite, de la flibuste et de la piraterie des repaires à contrebande et autres pratiques interlopes, réservant cependant aux ravines un traitement moins dur, disant à leur sujet qu'elles étaient de braves messagères, convoyant toutes les commissions et autres déjections que les gens des mornes voulaient bien leur confier pour la mer.

²⁸Imitateurs au petit pied

Cette intervention tua dans l'oeuf le projet adverse malgré la vigueur et l'humour décapant de la réponse dont les promoteurs de ce dernier exigèrent d'exercer incontinent le droit et qui consista essentiellement à mettre en évidence « la mégalomanie d'un desperado complexé, Picrochole tropical d'un nouveau genre, dont une expertise psychiatrique révélerait que toute sa souffrance est née dans la prime enfance d'un rapport de déprivation vis-à-vis de la mère (sa maman) et la mer (notre belle Mer des Antilles, si tendrement lovée dans le ventre de l'Océan Atlantique) ». L'orateur terminait son propos en disant que si les progrès technologiques ne permettaient pas encore de transformer la Montagne Pelée en station de sports d'hiver, en revanche, il était sûr et certain que, en vertu du principe physique illustré par le proverbe bien connu « dlo pa ka monté mòn²⁹ », il n'y avait, de ce côté-là, décidément rien à faire pour contribuer à rétablir la santé morale de l'intéressé en lui transportant la mer à domicile. Pour cela, il fallait qu'il attende une prochaine mutation géologique, à moins que lui-même ne croie possible de la déclencher par ses oeuvres et ses pompes « d'apprentis-sorcier révolutionnaire en peau de mangouste ».

« Woy manman ! Mi chalè an péyi-a !³⁰ » telle fut la conclusion de la journaliste interloquée et prise de court par une telle violence de ton.

Ce n'était pas des milans ni des on-dit mais les mots eux-mêmes de cette polémique qu'Amélie Louemba-Erinac, installée sur sa véranda pour une sieste qu'elle devait ne pas

²⁹ *L'eau ne gravit pas les mornes*

³⁰ *Oh ! la la ! Quelle chaleur dans ce pays !*

faire, capta au Morne Aka. Juste après l'émission (la journaliste avait mis bout à bout les imprécations de Louis-Frédéric et la réponse de ses protagonistes), Amélie téléphona à son cousin germain, Gros-Gaz, une des figures de proue du Mouvement Gros-Mornais, le M.G.M. (à la siglaison suspecte selon certains : la détestation quotidiennement vociférée de l'impérialisme yankee aurait dû, semble-t-il, éviter tout risque d'identification, même allusive, avec l'un des instruments de la propagande américaine, Metro Goldwyn Mayer de malheur, poison insidieux, opium de tous les peuples de la terre, dévots assis, en de pénombres salles dévouées au culte d'un lion rugissant à leurs faces ébaubies le message « liminaire et sans doute subliminal » d'une pax americana de sang, de songes et de cendres mêlés).

Ce qu'Amélie venait d'entendre était une horreur (« une horreur, Jojo, tu m'entends ! »). Pour elle, les propos de Louis-Frédéric étaient entâchés d'une tonalité foncièrement antiécologique. Comment pouvait-on être taré au point de prendre la mer pour le déversoir de la Martinique entière, qui est un pays montagneux à 99%, sous prétexte que le Gros-Morne n'a pas de facade maritime ? Ce n'était pas faute pour elle d'avoir critiqué, en son temps, le sectarisme du groupe qui délibérément s'encayait sur des conceptions étroites de l'identité. Des conceptions qui, bien sûr, faisaient le lit du plus étroit et du plus hypothétique (« non, mais qu'est-ce qu'on a à voir avec La Réunion, à part que c'est une colonie, département d'Outre-Mer ? »), contre le plus large et le plus cohérent (« la grande Caraïbe, avec Cuba, la République Dominicaine, Porto-Rico, la Jamaïque, ça, Jojo, ça a un sens !). Pour elle, faire de la langue créole le fer de lance du

combat politique, c'était exclure toutes ces îles, au nom d'un conservatisme nostalgique des vestiges de l'empire colonial français de grand papa. (« Les Cubains et les Porto-Ricains et les Dominicains, que je sache, ne parlent pas créole, mais une variété locale d'espagnol, ... et les Jamaïcains, une variété locale d'anglais... »).

Georges-Antoine affectionnait trop sa cousine pour lui répliquer que sa relation amoureuse avec son Dominicain d'Archibaldo avait une part pas insignifiante du tout dans ses choix, ses halètements et ses rouclements. Il trouva plus décent de « faire corsière » sur les ébats amoureux de sa cousine pour s'agripper, toute grivoiserie chassée, au terrain du débat idéologique et politique. Amélie, avant de rencontrer son mentor n'était-elle pas première devant pour « voyé kréyol-la pli wo, kréyol ki sé lanng manman-nou, kréyol ki sé potomitan lédansité sé péyi nou-a ... é ki sa sa yé sa »³¹ Depuis sa rencontre avec Archibaldo, elle avait certes, mieux appris à se situer dans son identité nègre (assez problématique, si on la comparait à sa soeur Elise), mais pour ce qui était du créole, elle avait jeté le bébé avec l'eau du bain. Elle s'était mise à militer pour la promotion de la Femme caribéenne, faisant d'ailleurs sécession d'avec la fédération des femmes martiniquaises, suspecte, selon elle, d'un irrémédiable conservatisme. Elle avait été au plus dur des combats pour la défense de l'environnement et infléchi la restructuration des patriotes (ou autodésignés tels) dans le sens d'une véritable adhésion au combat écologique. Elle avait

³¹ (pour) promouvoir le créole, le créole qui est notre langue maternelle, le créole qui est le fondement de l'identité de nos pays...et tout à l'avenant.

prôné, red marto, l'occupation sauvage, féroce même, des terres des Békés. Elle avait fondé, avec des dissidents de la mouvance créole, « Martinique En Caraïbe », autrement dit, la M.E.C. (à la siglaison pas moins suspecte, de l'avis sarcastique de Gros-Gaz, d'aliénation à la culture du mâle et d'une certaine forme d'intégrisme de type plus ou moins religieux, « même s'il lui manquait une queue, pour que ça fasse La Mecque, mais personne n'est parfait ». Mais en un sens, tout bien considéré et tout machisme mis à part, l'évolution de sa cousine n'avait rien de catastrophique, sauf qu'elle avait gagné les rangs des anti-créoles, de ceux qui assimilaient la créolité à la créoladrie (« jeu de mot débile entre un « *créolatrie* », virtuel et un *crapauladrie* qui renvoie notre langue dans les marais où coassent les batraciens »).

- Oui, d'accord... Je suis d'accord, Amélie. Mais c'était une réponse polémique, à la mesure de l'attaque. Et puis, tu te méprends sur notre rapport aux valeurs créoles. La langue n'est pas seule concernée, mais la culture aussi. De ce point de vue, nous intégrons les Grandes Antilles. Oh ! toute blague mise à part, d'une manière différente de toi, j'en conviens, Amélie. Pour le problème général de la terre, tu as raison, tu serais étonnée de voir à quel point Louis-Frédéric lui-même a évolué dans sa stratégie sur cette question. Tu sais, le moment de nous retrouver n'est pas loin. Mais auparavant, il y a des actions symboliques et psychologiques d'envergure à mener...

X

X

X

A travers l'immense vitrage rectangulaire encastré dans la paroi orientale du bâtiment, la lumière opale du soleil, dans les oeuvres de sa chirurgie matinale, charcutait en silence, de son large faisceau immobile, le volume d'air dont était rempli le hangar. Quoique apparemment stable dans son port extérieur, cette lumière laissait transparaître sans la moindre réserve le grouillement qui habitait ses entrailles. Elle déversait en jet continu dans la salle des milliers de personnages fantasmatiques, sortes d'animalcules, comme robotisés, dont la mission semblait d'investir les poumons des humains après avoir pénétré en douce dans le vestibule de leurs narines. Mais il arrive que, malgré leur habileté, ce genre de cambrioleurs ne passent pas inaperçus et que, repérés, ils soient inquiétés par un gardien vigilant et obtus, prêt à tous les chambardements, insoucieux de préserver l'ordre établi des apparences. C'est ainsi que ce jour-là, dans l'enclos de cet immense hangar dédié à une pacifique réunion, qui n'avait débuté que depuis cinq minutes, par les traditionnels mots d'accueil et de courtoisie, il se produisit une déflagration d'un genre spécial qui commença par être singulière avant de devenir, assez vite, collective.

Or donc, la première bombe détonna « witchita ! » suivie d'un « atchoum ! », sorte de traduction incongrue mais fort utile, au demeurant, de la première salve et qui provoqua une énorme hilarité. Cette dernière fut si sonore qu'elle couvrit la voix elle-même sonorisée des orateurs. Le calme ne revint provisoirement que pour favoriser les tentatives d'explications d'un homme fluet, entre deux âges qui s'agitait comme menacé par une crise d'épilepsie et que la situation affligeait d'un bégaiement comique :

- Je, je suis a... a... atchouououm ! a... a...allergique à la paille, a... a...atchoum ! Regardez cette poussière... atchoum a... a... atchoum en suspension dans l'air. Si je ne la vois pas, a...a.. atchoum, ça ne me fait rien, mais il suffit que mes yeux atchoum, aaaaaatchoum tombent dessus et c'est fini, atchoum je ne peux plus tenir... atchoumanman !

- Atchoupapa ! répondit une voix tonitruante, en puissance d'autres éternuements dont la sincérité, quoique scandaleuse, ne pouvait être contestée, vu que l'intéressé exhibait des yeux rouges et larmoyants.

- Atchoum bonda makak !³² poursuivit une autre explosion, si suspecte de mauvais esprit qu'elle eut le double effet contradictoire de déchaîner une autre vague d'hilarité et l'inquiétude de Louis-Frédéric qui avait redressé son mètre quatre-vingt-dix pour tenter de mettre un milieu dans ce brouhaha quand, sur sa gauche, jaillit une autre salve :

- Washington ! dont la surprenante américanophonie jeta tout le monde dans un silence médusé, vite rompu par un éternuement digne comme un pet amorti produit par l'orateur du moment, mais sinistrement amplifié par le micro qui, juste après cela, se mêla, par un effet Larsen, d'en rajouter à la gaie débandade des langues, des corps et des coeurs.

De proche en proche se répandaient des reniflements, des raclements de gorge, des esclaffements larmoyants, des hoquètements, des hennissements de chevaux naseaux écumants, des grognements de nez-cochons, des mouchements sévères décidés à déménager toute une cervelle, des tousséments à vous déchouquer les dents et éviscérer les

³² *Atchoum, cul de macaque !*

poumons, des fous rires, des faux pleurs, des vrais halètements, des quasi étouffements asthmatiformes, des gratelles incoercibles, baladeuses de la tête aux pieds, des envies de déshabillage, des retroussements de manches-caril-fait-trop-chaud-ici, le tout assorti de l'infinie variété stylistique et lexicale des expressions polyglottes de l'éternuement. Ce fut une transe collective même si quelques-uns - raison politique oblige - n'y participèrent qu'en simulacre, avec leurs regards de contrôleurs et de surveillants-de-lait-qui-bout-sur-le-feu.

Et Gros-Gaz d'emprunter à Simon Mvoulia, son voisin de droite le microphone qu'il ajusta prestement aux exigences d'une bonne acoustique. S'exerçant à une externuation qui n'arrivait pas, il se mit alors à inspirer de l'air par les narines, en ayant soin, bouche ouverte et yeux révoltés à souhait, de pencher la tête en arrière, pour ensuite produire un triple semblant d'explosion. Cette manoeuvre, consacrant ses talents de comédien amateur, le mit au diapason de la salle. Sûr d'avoir établi une connivence dont il lisait les signes dans bien des regards mouillés et hilarants, il s'éclaircit canaillement la voix avant de s'adresser à la salle sur un ton enjoué et bon enfant :

- Manmay, man ka wè tout bagay ka koumansé otòp, bonmaten-an. Man simyé sa, pasé nou sé sennté kon an lapot légliz. Kon di ti pawòl-la, anba latè pa ni plézi. Konsit-tala pou fèt épi tjè kontan. Fòk pa pyès moun ki isi-a, konpwann sé lè nou ké fiskal kon an jandam a chouval épi sèk kon an pen rasi, ayen di bon ké sòti an fonfonn kabèch nou. Zot pa ni an lidé kon ti wouspel lafèt tala tonbé dèflouz. Mé kon nou tout sav, ni an lè pou tout bagay : apré mizik-djol, sé tout plézi

mwen di zot nou kay kouté apwézan, kon sa té ja prévè, an mòso mizik ki kay pété sonnen obidjou pou gloriyé chimenan nou paré pou pran an.³³ Eh bien, mesdames et messieurs, chers amis des mornes, vous allez avoir le plaisir d'écouter pour marquer l'ouverture de nos travaux, la célèbre composition de notre compatriote Max Cilla, « la fûte des mornes ». Maestro ! Bay alé !³⁴

Le préposé au magnétophone s'étant exécuté, les accents aériens de la flûte de bambou remplirent d'allégresse les coeurs pendant les dix bonnes minutes que dura ce prologue. Après quoi, un bankoulélé d'applaudissements ponctués de « wééééé ! », de « waaaaa ! », de « tonnè di dyé fout ! » ravagea tous les rangs des participants, faisant une ovation debout au génie du musicien martiniquais, comme si, à entendre les consonances de leurs vivats, ils étaient là, en train de participer au triomphe de quelque général vainqueur en puissance d'imperium et prêt à jaillir, tel un demi-dieu, de la boîte à musique. C'était donc un seul héler parcouru de vagues à trois temps : « Cilla ! Cilla ! Cilla ! ». Puis tous, comme il se doit au pays d'icitte, plutôt que de s'adonner à un *affaissement*

³³ *Mes amis, je vois que tout commence à merveille, ce matin. Cela vaut mieux pour nous que d'être rigides comme une porte d'église. Comme dit le proverbe, sous la terre il n'y a pas de plaisir. Cette réunion doit se passer dans la joie. Il ne faut pas qu'aucun d'entre nous, ici, s'imagine que c'est d'être sérieux comme des gendarmes à cheval et sec comme un pain rassis, qui nous fera accoucher de bonnes idées. Vous ne sauriez croire comme ce petit intermède est arrivé à point. Mais comme chacun sait, il y a un temps pour toute chose : après la musique de bouche, j'ai le plaisir de vous annoncer que nous écouterons maintenant, ainsi que cela avait été prévu, un morceau de musique (suite) qui va résonner comme il se doit pour célébrer la voie dans laquelle nous nous apprêtons à nous engager.*

³⁴ *Maestro ! En avant (la musique) !*

hors de saison et de raison, se rassirent *abondamment*³⁵, manière qui est naturelle et consubstancielle disons... à l'humour particulièrement attaché à certains vocables de la langue créole ainsi qu'à certaine partie rebondie du corps humain. La-dessus, l'ami Gros-Gaz, levant les bras dans cette posture de conjuration qui entend soumettre à la volonté humaine le déferlement des éléments, parvint, au bout de quelques minutes, à placer dans une éclipse ténue de la vocifération générale, un début de phrase, qu'il poussa, poussa jusqu'à atteindre ce point où le mécanisme grippé, se liquéfia en un silence chargé d'attention.

- Camarades des mornes, frères et soeurs qui êtes tous ici rassemblés par la vertu d'une idée que chacun d'entre nous fait sienne au fondoc de son coeur, nous vous disons merci pour votre enthousiasme, merci pour Max Cilla que nous n'avons pas pu avoir en personne, en raison d'une tournée à l'étranger, merci pour l'hommage rendu aux valeurs fondamental de notre culture et de notre identité. Mais comme dit l'adage bien connu, « sé dèyè mòn ki ni mòn !³⁶ » et j'ajouterai : « sé dèyè flit ki ni flit !³⁷ ». Vous aurez le plaisir d'entendre et de voir en personne... car nous avons obtenu qu'il se libère pour la fin de nos travaux... je veux parler de celui qui a été initié à l'art de la flûte des mornes par Max Cilla lui-même, j'ai nommé notre grand, notre immense Eugène Mona, natif -natal et résident du Morne des Esses, ce haut-lieu quasi mythique de notre créativité. Et, la pli bel anba

³⁵ *Bonda*, en créole, signifie « fesses », « cul ».

³⁶ *Derrière les mornes (collines) il y a encore des mornes !*

³⁷ *Derrière la flûte, il y a encore de la flûte !*

labay³⁸, nous aurons après cela le plaisir d'écouter le grand maître, facteur de toutes ses flûtes de bambou (végétal dont, je vous le rappelle, regorgent nos mornes), le compositeur-interprète de génie, je veux parler de Léon Sainte-Rose, qui viendra en personne, clore l'ensemble des manifestations.

Un « wééééé » de gratitude souleva toutes les poitrines, assez vite relayé par la reprise de parole de Gros-gaz qui, en substance annonçait, sur un ton mi badin, mi maître d'école, une manière et façon de récréation finie. Les travaux commencèrent de la façon la plus détendue. Les termes du projet de préambule furent plus longuement discutés que les dix premiers articles réunis.

Quand, aux environs de midi et demi, Honoré Solbirat, modérateur des débats eut annoncé la suspension des travaux pour cause d'apéritif et de coquetèle déjeunatoire, les esprits encore échauffés par le débats donnèrent pendant quelques instants le sentiment qu'ils étaient peu enclins à satisfaire les besoins de la garganne. Mais les papilles et les narines des délégués les plus proches du buffet, véritable avant-postes de la dégustation, furent vite assaillies par les parfums qui s'envolaient du riche et coloré assortiment de boissons et de manger local qui gîtait sur la table, dans l'attente des hommages dus à leur fonction. Ayant roulé sans bosse aucune sa masse selon un savoir-vivre des plus accomplis, la boule des gens était maintenant entassée de façon assez compacte autour des victuailles : en plus du boire, pour manger il y avait assez de quoi : accras, féroce d'avocat, djèl poliyis,

³⁸ *Vous n'avez encore rien vu !*

boudin de morue, banane jaune, igname en morceaux et toute une litanie de rapiers emplis de tout ce qui vous conduit à vous téter la langue et poulécher les doigts. On pouvait entendre monter, comme d'un podium, la rumeur de quelque dodécaphonie buccale ponctuée de commentaires variés et divers concernant soit la mangeaille elle-même, soit le vécu de cette matinée. Tout prédisposait aux effets de l'humeur débonnaire et de l'humour bonhomme.

x x

x

De même que les filles, si elles restent encloses dans le périmètre savamment balisé des chose permises et interdites, ne ramènent pas, dit-on, de gros ventre à la maison, de même, la gaieté qui tonitruie, claudique et verbiage ne semblait pas être de celles qui se pouvaient récolter à ce moment-là, où tout paraissait rentré dans un ordre nouveau. C'est pourquoi les agissements de Rigobert Salcotineau furent d'emblée marqués tout à la fois au coin de l'étrangeté et de l'inexorable. Personne ne l'avait vu sortir du hangar et pourtant la charge d'alcool qui, à cet instant, pesait sur sa démarche trahissait quelque intelligence avec le dehors. Mais à reconnaître en lui le petit homme fluët, externuateur d'avant-garde, qui avait probablement dû s'éclipser pour échapper, pouvait-on penser, à l'agression mauvaise des acariens, Louis-Frédéric déduisit qu'il avait profité de sa sortie pour s'administrer le remède

miracle de tous les gens cacochymes, asthmatiques, catarrheux du pays d'icitte : le tafia sous forme de friction universelle, mieux encore de rasade, et, si jamais on est un adepte de la bouteille, dans un glougloutement avide et compulsif. Il y eut alors dans l'assemblée cette posture d'attente qui, sans gronderie aucune, accueille les intentions même les plus incongrues de prendre la parole lorsqu'elles émanent d'une personne placée en telle position de l'espace que rien ne semble pouvoir s'opposer à sa volonté. La voix à peine éclaircie, en manière d'exorde, par une tousserie d'importance, il lança d'un seul trait d'un seul un sonore « bravo, bravo, tout mon bravo pour l'esplendide organisation, aménagement et disposition dont auquel c'est à un enfant du Gros-morne que nous avons dette et reconnaissance magnifiques ».

Question reconnaissance, tous les regards se tournèrent vers Louis-Frédéric dont la contention modeste se trouva imperceptiblement décontenancée par la suite du propos, à croire un élastique tendu et subitement détendu (un banal « lastik ³⁹ » quoi, en bonne graine de créole).

- Oui, je veux dire bravo pour Pè Lériscault dont auquel que sans lui et on n'aura jamais pas trouvé un endroit aussi grand pour recevoir tout ça de monde ; je dis ça, même malgré que la paille, c'est une chose assez toussante et esternuante pour moi, la preuve en est bel et bien. Ne voilà-t-il pas ?

L'hommage de Rigobert, étonnamment plus bref que ne le laissait supposer son grand ballant initial, fut d'abord salué

³⁹ Sorte de feinte à travers laquelle on fait semblant de donner une chose à quelqu'un et qui lui est retirée au moment où il s'apprête à la saisir.

par deux-trois battements d'ongles qui, après quelques secondes, entraînent dans leur étroit sillage la crépitation et les vivats de l'ensemble des participants. Ces derniers se mirent à ovationner Pè Lériscault manifestement surpris par la tournure des événements, au point de renverser dans l'entrebâillement du corsage de sa voisine une partie de son verre de jus. Son émotion ainsi trahie, mais pas le moins du monde soulignée, eut peut-être comme vertu d'enhardir les faiseurs de compliments à exprimer dans un lyrisme incoercible, l'admiration et la fierté suscitées par le parcours « exemplaire de ce fils du Gros-Morne, faire-valoir de tout un petit peuple en mal de reconnaissance et de promotion ».

Peu après, on devait comprendre que les paroles d'un petit homme éméché n'avaient été que le prologue involontaire d'une envolée oratoire dont les enjeux devaient dépasser la biographie d'un paysan enrichi pour se porter aux stratosphères de l'apologie du peuple gros-mornais lui-même. La péroration vaut la peine d'en être rapportée, à défaut de tout le reste, pour ce qu'elle comporte d'enchaînement fatal dont Arsène Balata, dit Bel Passage, fut, par son goût immodéré pour la belle parole, le déclencheur dûment reconnu par la rumeur et la chronique :

- ... et c'est tout cela qui, à une histoire lancinante construite sur la réalité de l'aliénation, doit nous permettre de substituer la vision sereine d'un avenir fondé sur la réhabilitation de soi. Oui, le Gros-Morne nous trace le chemin de la dignité, de la créativité, de la fraternité. Notre ami Galimier et son groupe partis de rien il y a encore quelques années, je veux dire faisant l'expérience des mains nues dans

un espace politique exigü, est parvenu, grâce à une évidente ténacité, mais aussi en puisant force et imagination dans le terreau que je viens d'indiquer, à bâtir sur une idée toute simple la fédération des énergies capable de faire levier à nos peurs, nos lassitudes, nos démissions. Je ne doute pas que Galimier ait quelques mots pour confirmer mes propos.

Après que Bel Passage eut de la sorte grandiloqué, il devenait impossible de ne pas répondre à pareille adresse. Louis-Frédéric Alexandre Galimier de prendre la parole qui lui était si inopinément offerte.

- Mes chers amis, nous sommes encore au beau mitan de la rivière et le moment n'est pas venu de battre la grosse caisse sur la rive de nos triomphes. Mais puisque notre commune reçoit, sans l'avoir recherché, tous ces satisfecit, je ne vais pas me mettre, moi, à marcher-reculer, je ne vais pas mettre de l'eau dans ma bouche pour dire que l'exiguïté de nos moyens ne nous a jamais fait une mentalité rencognée de Lilliputiens. Sans être des géants, nous avons toujours su dire non à Lilliput...

Louis-Frédéric n'eut ni le temps ni l'instinct de poursuivre sa phrase stoppée en plein vol par une salve retentissante de jurons aux dérivations inspirées par tout ce que certaines parties de l'anatomie d'une mère créole (bien évidemment différente de la sienne propre) peut offrir d'opportunités à l'expression du blasphème. C'était Fleurdonnel Boicounal, dit Alexis Grand Mouvement, fils unique de Liliane Boldana, qui, sans aucune fumerolle d'avertissement, éructait en bombes volcaniques, la lave que son aigritude couvait depuis un temps aisément mesurable en minutes par un spécialiste, à compter des premiers hommages

adressés au Gros-Morne et à toute sa bougraille, engeance de chiens-fer qui avait toujours rejeté sa mère comme étrangère parce que native du Morne Rouge et qui n'avait jamais su reconnaître les mérites de son père « que c'était à terre ici-même qu'il avait été fait, comme quoi il n'y avait pas plus natif-natal que lui ».

Il faut dire que la tragique disparition, quelques vieilles années plus tôt, d'Antoine Boicounal avait actionné comme un levier qui procura au gamin de dix ans une tiollée de désagrément dont un beau-père, d'ailleurs pas si beau que ça et au demeurant assez laid et chafouin même, en réalité beaucoup plus souteneur que soutien de famille. Sa mère fut vite connue dans toute la région, celle notamment que traverse la route de Deux-Choux (qui relie le Gros-Morne au Morne-Rouge) sous le sobriquet de Lily-la-pute. Fendu en deux morceaux par sa double et problématique appartenance, flangé dans sa chair et touché dans le fin fond de son cœur par la déveine des siens, Fleurdonnel Boicounal (qui répondait toujours par des jets de n'importe quoi au surnom de Ti-Coucouné⁴⁰, référence à l'inavouable industrie de sa mère) n'était pas homme à accepter de subir l'invective si hors de propos qu'il venait d'entendre (ce n'était pas dit qu'on lui avait dit). Graine fois qu'il avait daigné prendre la hauteur d'une manifestation au Gros-morne, c'était juste cette fois-là qu'on avait choisie pour lui envoyer des zoyes de mépris, le désrespecter en attaquant sa mère, le mettre en couillonnade. Et puis qui ça ? Pas n'importe qui, non ! Galimier : un des rares

⁴⁰ *sexe de la femme*

hommes du coin envers qui il avait jusque là professé un respect qui pût faire contrepoids à la sourde haine-amour qu'il vouait à tout l'être gros-mornais dont il avait, en esprit, réussi à libérer la mémoire de son défunt père.

La nuée ardente qui, le 8 mai 1902, détruisit la ville de Saint-Pierre ne fut pas plus mortifère, s'il est vrai que l'espérance est l'une des formes les plus accomplies de la vie. Dès lors, la Confédération Internationale des Mornes (déjà présentée dans le projet de statut sous l'astucieux acronyme C.I.M.) avait fini de battre : trituré, cassé, scié même par « l'égoïne salope et insidieuse du destin », selon le dit de plus d'un. Parce qu'il faut savoir que tout cela déjà advenu en quelques instants n'était encore rien au regard de l'énergie libérée par le cratère mental que bien des délégués s'inventèrent illico, comme pour être au diapason de ce que leur myopie prophétisait devoir être la geste boicounalienne. Et, qui mit littéralement feu aux pailles, l'un d'entre eux de dénoncer une opération sans consistance véritable, montée de toutes pièces pour arracher les Gros-Mornais à leur sort avéré de « bouloko⁴¹ » et de « soubawo bwa mitan⁴² » ; puis de fustiger l'arrogance et la mégalomanie de politiciens « en-bas feuilles », prêts à tout pour « mystiner les populations que c'était véritablement pris qu'on avait pris leur esprit qui faisait que tout ça de gens intelligents s'étaient déplacés pour participer à une telle vagabonnagerie ! »

A quoi il n'était pas possible que, conseillé par Gros-Gaz, Louis-Frédéric ne réagît pas en des termes qu'il voulait d'un

⁴¹ Pèquenot

⁴² Rustre, homme des bois

humour désamorçant parce que ancrés dans la proverbialité créole, et qui, tout au contraire, réactivèrent la chaîne fatale des malentendus :

- Mes amis, ainsi que j'ai coutume de le dire, il n'est pas besoin d'être des gros zouzoun de la politique pour lancer une action et la réussir. La conviction entraîne l'union et l'union fait la force. Autrement dit « nou piti mé kaka nou gwo !... ».

La riposte fut cinglante qui donna lieu à de véritables duels croisés chou pour chou tel celui-ci :

- Ah bon ! On saura tout maintenant. Il était temps. Parce que, gro kaka-a bò légliz-la sé zot ki té fè'y alos ?⁴³

- Ga sa ! sé an dézagréman ou ka chaché ba kò'w ? Kouté pou tann. Kité mwen di zot, manmay-la : fok nou fini an bon fwa épi sa ! zafè kaka-tala, labé-a ki té la an tan-tala, sé té an labé bèlj. Sé li ki té objé tout moun Gwo-mon ki té vidjo vini chayé légliz-la pli lwen. Pyès moun pa té lé fè an kouyonnad kon sa, mé i minasé yo voyé yo nan difé lanfè. Sé dila adan tout péyi-a tout moun koumansé voyé mépri ba gangan nou konmkwa nou pli anchyen ki sé Belj-la, konmkwa nou sé ras dènyé bout. Lontan nou té lé di sa an mitan fidji lérèstan Matnik. Mé doukou-a bon jodi jou . Pwan pawol-la épi mennen'y la pou zot mennnen'y la. Sé tout sa nou pé di zot !⁴⁴

⁴³ (Parce que) le gros caca près de l'église, c'est vous qui l'aviez fait, alors ?

⁴⁴ Dites donc ! C'est des ennuis que vous cherchez ? Ouvrez bien vos oreilles. Ecoutez bien ce que je vais vous dire, mes amis : nous devons en finir une fois pour toutes. Cette histoire de caca, eh bien le curé qui était en fonction à l'époque, c'était un curé belge. C'est lui qui avait obligé tous les Gros-Mornais vigoureux venir déplacer l'église. Personne ne voulait faire cette connerie, mais il les a menacés tous des flammes de l'Enfer. C'est depuis cet épisode que tous les gens de la Martinique se sont mis à adresser à nos arrière-grands parents des paroles de mépris, nous disant que nous étions encore plus minables que des Belges, que nous étions l'engeance la plus tarée qui soit. Il y a longtemps que nous voulions crier cela à la

- Wè ! wè ! wè ! Eben, sé la yo ka wè pawol an bouch pa chay poutoutbon ! la Beljik ni bon do. Talè, si man ka konpwann, sé ké la Suis. Apwézan, ou kay noz di nou, menm mannyè-a, ki kouyonnad kous mont la, soti Fodfwans rivé nan bouk Gwo-mon, sé davrè sé té an mont suis ki fè moun ka mété zot alafèt épi sa ? Ay fè an lous pété an nen'w si ou lé, mé fok pa zot isi-a zot fè nou konpwann zot ké ban nou manjé kakwèl pou diri dou ! ⁴⁵

De même qu'on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu, de même on ne parle pas de caca en de certains lieux. Le débat prenant un tour résolument polémique de part et d'autre de positions irréconciliables, c'était plus que n'en pouvait supporter la fierté gros-mornaise séculairement mise à mal. On en vint inexorablement aux mains. Ensuite tout se passa très vite, si vite que quand les pompiers arrivèrent, seuls deux ballots, placés un peu à l'écart des autres, avaient échappé aux flammes qui, bien miraculeusement, ne fit qu'une seule victime : Rigobert Salcotineau, lequel mourut, assez vite d'ailleurs en raison de son déficit respiratoire chronique, étouffé par les émanations fuligineuses de la paille incendiée. Par qui ? Comment ? Tout ce que l'enquête judiciaire diligentée dare-dare n'a pas su ou voulu découvrir fut pris en

face de la Martinique tout entière. Mais l'occasion s'y prête aujourd'hui. Saisissez-vous de cette parole et diffusez-la où il se doit. C'est tout ce que nous pouvons vous dire.

⁴⁵ - Ouais ! Ouais ! Ouais ! c'est là qu'on se rend compte, pour de bon, que parole en bouche c'est du vent. La Belgique a bon dos. Bientôt, si je comprends bien, ce sera le tour de la Suisse. Maintenant, vous allez oser prétendre, de la même manière, que cette connerie de course avec une montre depuis Fort-de-France jusqu'à la mairie du Gros-Morne, que c'est parce qu'il s'agissait d'une montre suisse que tout le monde se paye à ce point votre tête ! Allez vous faire péter dans le nez par un ours si vous voulez, mais ici, faudra pas chercher à nous faire croire que vous pourrez nous servir des calembredaines en guise de riz au lait !

charge par la rumeur et confié en dépôt aux escadrons du vent en présence de tout un peuple de bambous et d'un fromager. Il suffirait alors d'aller en titiller les troncs, à l'heure nocturne des confidences pour en savoir davantage. A bon entendeur, salut ! Avis aux amateurs !

X X

X

Pierre-Amédée, en repensant à Gros-Gaz, gros-mornais de souche et d'appartenance, s'était rappelé cet épisode qui remontait à bien des années. Qui donc, sous les auspices d'une vision minorante du Gros-Morne, par ce rappel qui s'était imposé à sa mémoire, il participait sans l'avoir voulu, au décryptage de ses propres frasques enfantines et adolescentes. Il se demandait ce qu'il pourrait bien faire pour rendre justice à la mémoire de son ami. Il décida de se rendre à Paris, manière de pèlerinage.

Chapitre 7

Chants pour hâter le retour d'une princesse depuis belle drive disparue

Après longtemps d'errance dans Paris fringant, nué de soieries légères et de fines cotonnades, Pierre Amédée voulut pauser un instant. Donnant machinalement mais bien inutilement le dos aux oxydes du trafic urbain, il s'adossa à un des arbres (qu'il se refusait mentalement à nommer, s'obstinant incompréhensiblement à confondre marronnier et platane) bordant le boulevard Saint-Michel, non loin des quais de la Seine. Ah ! retrouver l'atmosphère de sa toute première rencontre avec Paris quand, bien des années auparavant, sur ce même boulevard, le spectacle inopiné d'un joyeux groupe de superbes jeunes gens en riches boubous - quelque fantasia de princes - avait engrossé sa tête et envibré son coeur d'une glorieuse nostalgie d'Afrique. Mais il avait très vite fait avorter le foetus à l'âge de quinze secondes environ, parce qu'il venait non pas de lui souvenir - car ce n'était pas chose

qu'il pût jamais oublier - mais de lui subvenir aux lèvres ce passage du **Cahier d'un retour au pays natal** qui montre le poète, au terme d'une douloureuse catharsis, purifié de ses vanités ainsi que de ses fantasmes de chefferie et de spendeurs ancestrales.

Il aurait pu prolonger la silencieuse déclamation du poème - que, depuis l'âge de quinze ans, il connaissait par coeur - jusqu'à sa fin sublime. Mais ses lèvres semblaient comme abonnées de frais à une sorte et qualité de béance qui, en Martinique l'eût fait traiter d'ababa⁴⁶ si son oeil n'avait gardé son pétilllement. Elles mimaient un projet d'explosion destiné à produire : « Gina ! ». Mais, il se retint, se leva, se mit à courir pour rattrapper la silhouette d'une jeune femme qui, à quelques dizaines de mètres des bords de la Seine, se noyait dans les flots tumultueux d'une foule compacte, échappant par là même à sa poursuite désespérée.

Pierre-Amédée aurait dû poursuivre son élan afin de ne pas risquer de la perdre. Mais il avait fini par douter de ses dons pour la reconnaissance à distance des physionomies. Depuis trois jours qu'il était à Paris, dix fois au moins, il s'était mépris sur l'identité d'une femme que de dos, il avait cru être Gina. Cela lui était arrivé aussi à Montréal, le surlendemain du jour où leurs souffles s'étaient mêlés pour la première (et d'ailleurs seule) fois, mais il voulait se convaincre que Gina, un jour désapparue, réapparaîtrait dans sa clareté et spendeur. Elle, il n'avait aucune gêne ni scrupule à la qualifier de princesse, dans l'ordre de la primauté qu'elle exerçait sur son propre coeur et aussi sous le rapport du

⁴⁶ *Débile mental*

charme qui enliait tout ensemble sa figure angélique et son corps de Tanagra. Chaque fois, il avait été quitte pour s'excuser de l'agression à laquelle l'avait porté son empressement de « fougou gongon » (expression guadeloupéenne dont il aimait à se délecter chaque fois qu'il voulait caractériser une personne qui se jetait dans l'action dans aucune réflexion). A tous les coups, il se faisait rembarrer d'une manière si arrogante et si crispée que cela, loin de le jeter dans un abîme de déception, lui remontrait au contraire à quel point Gina était, en fait, unique, inimitable. Ces déconvenues le contristaient néanmoins car elles venaient sanctionner une faute très grave (encore qu'excusable chez un homme de faim et de soif si peu banales) celle de n'avoir pas su ordonner, dans les détails les plus infimes, la silhouette de Gina à l'irrécusable métrique de leur seule et unique rencontre. Car Pierre-Amédée, même sans nouvelles d'elle, savait (de science intime) que pour eux, en un endroit du monde, grésillait dans quelque repli d'élection et de faveur, la commune flamme de leurs amours virtuelles.

Pierre-Amédée, le coeur en vipvap et cependant plein d'une enfantine confiance, remonta le boulevard vers les librairies, en quête de parutions nouvelles. A part un ouvrage sur le Rwanda, dont il s'empressa de faire l'acquisition, rien n'attira son attention et ne captiva son intérêt au delà de quelques feuillets tournés et de deux-trois sommaires parcourus. (Le souvenir de Masokè, la Rwandaise, s'imposa à lui : la reverrait-il jamais ?). Il envisagea de rentrer à pied puis en bus à son hôtel situé dans le quartier des Gobelins. En ce milieu d'après-midi, il aurait le choix entre plusieurs émissions télévisées insipides et l'inégal assortiment des films

programmés dans les nombreux cinémas de son quartier : une perspective qui ne lui semblait pas des plus réjouissantes. Devant la médiocrité que ces choix promettaient à sa jeune oisiveté (seulement âgée de trois jours), il lui vint l'idée de rebrousser chemin et de se diriger vers la Seine et même au-delà : se balader dans le quartier qu'il avait habité une bonne partie de sa toute première année d'étudiant à Paname ! (chaque fois -assez rarement- qu'il usait de ce terme argotique, sa pensée le transportait en Amérique centrale et il se souvenait que sa grand-mère paternelle avait dans sa jeunesse vécu à Panama au moment du creusement du canal : c'était une manière de s'appropriier encore plus intimement la Ville-lumière).

Son appartement, il l'avait quitté un beau matin avec la complicité d'une cantine et de deux valises obèses et jouflues, quand il s'était installé avec Elise et Laeticia dont il avait partagé la vie pendant des mois de bonheur longs et fulgurants. (Le souvenir de ces jeunes femmes s'imposa à lui : les reverrait-il jamais ? Sa mémoire était jonchée d'autres souvenirs d'amours en-allées, nombreuses et variées à l'échelle du nuancier de la planète, et cela sans aucune forfanterie - ce n'était d'ailleurs pas dans son tempérament. Il lui en était resté un fond d'infinie tendresse par quoi il conjurait, sans le vouloir, la cruauté d'un destin, noir corsaire, sépareur, chiquetailleur, faucheur, subtiliseur, bêtiseur même. Elle serait longue la parole qui raconterait cela, car raconter exigerait de trouver une autre disponibilité, de se prêter à une occasion pas même encore aperçue à l'horizon. Mais c'est derrière la parole qu'il y a de la parole, tout comme c'est

derrière les mornes qu'il y a des mornes, rappel d'un fameux petit écureuil !).

Pierre-Amédée fut attiré par les étals des bouquinistes de la rive gauche. Il fut agréablement surpris de trouver chez le tout premier **Chants pour hâter la mort du temps des Orphée**. Ce livre de Daniel Boukman avait fait scandale, au pays et à Paris, dans les milieux césairomaniaques. Mais malgré ses partis-pris et ses excès parricides, cette oeuvre lui était apparu à l'époque, et encore maintenant, comme celle d'un grand poète. Elle n'était pas en reste de l'accomplissement des promesses lyriques au paradoxe desquelles elle avait inscrit son projet poétique. En un temps fertile aux épigones, cette oeuvre, dotait le paysage de la littérature antillaise d'une espèce qui ne pouvait que combler les vœux d'une exigeante écologie de l'esprit. Muni de ce précieux butin à offrir à ses riches heures parisiennes (son exemplaire à lui avait été perdu dans un déménagement), il décida de traverser la Seine, guidé par l'envie de revoir, qu'il n'avait jamais revu depuis sa soudaine désertion, son appartement de la rue Saint-Louis en l'Île. Le contact physique de ce livre qu'un amateur d'oeuvres d'art avait fait relier tout cuir lui donna à imaginer quel avait pu être l'itinéraire de ce volume (antédiluvien non pas, puisque la publication de l'ouvrage remontait aux années soixante du siècle) depuis l'achat jusqu'à l'arrivée sur l'étal d'un bouquiniste. Mais sa pensée fut soudain mobilisée par des considérations plus personnelles : il se voyait, noir Orphée, en quête d'une princesse dont il devinait (chose rare chaque fois que de tels pressentiments le concernaient) qu'il aurait la grâce de la voir réapparaître.

A son arrivée sur la rive droite, ses pas marquèrent un ralentissement, manière de lui apporter la douceur d'une promenade sur les bords de Seine, prélude voluptueux à ses retrouvailles avec un morceau de son passé. Il s'arrêta à plusieurs reprises, le regard plongé dans les eaux parfois imperceptiblement glissantes, parfois légèrement rebelles et clapotantes de cet emblème parisien, ondulégrade entre tous. Il arrivait maintenant sur l'esplanade de Notre-Dame de Paris, souffrante à l'entassement d'au moins trente douze mille touristes de toutes les nationalités.

Tandis qu'il avançait, sa pensée chenillait vers d'improbables papillonades, car les yeux de son corps ne portaient pas attention à la provocante belleté des femmes qui le croisaient, on les eût dites feintes par le génie baroque de quelque dieu statuaire. Pierre-Amédée avait la tête dans les nuages et les pas à même les vestiges de l'été que la brise, en ses jeux roturiers, faisait tournoyer au ras du sol. Tout pendant qu'il marchait, sa lurette s'envibra soudain d'une sorte et qualité de paroles métisses, comme qui dirait rissolées au chaudron de vaudouesques nostalgies. De celles-là que savait magnifier, en son temps (encore si proche !) Toto Bissainthe, experte entre mille et une voix, à chanter le poignant labimsolo du pays d'Haïti. Il ne s'en rendait pas vraiment compte, mais il haïtianisait ferme et majeur quant au fond, mezzo voce quant à la langue, happant au passage le phrasé d'autres îles de l'archipel, la Guyane elle-même, bonne fille, lui apportant, de son propre mouvement, l'ingrédient d'une vieille mélopée chère à son coeur. Mais de vrai, Pierre-Amédée ne savait pas d'où jaillie, n'en quelle source puisée, tigeait à cette heure, l'eau elle-même d'une plainte jamais apprise

et qui pourtant flûtait, comme traversière, de ses lèvres entr'ouvertes .

Il marchait en fredonnant ou fredonnait en marchant, c'était égal. Mais, comme disait l'autre, lui dont l'ordinaire aller n'était pas naturel s'il n'était à pleine voile, il se dirigeait maintenant d'un pas avivé par une soudaine impatience vers « sa » rue. La vue de l'immeuble fut plus qu'une émotion : une commotion. Il caressa la pierre, comme pour lui signifier qu'il ne l'avait pas oubliée, qu'il revenait vers sa douceur désertée. Il ne voulut pas lire une mesure de rétorsion et de vengeance dans l'attitude butée de la porte d'entrée à son égard. Elle était nantie d'un boîtier à six chiffres et trois lettres sur quoi les résidents devaient composer un code pour accéder à l'intérieur. Cette nouveauté par rapport à « son » époque l'agaça cependant, le confirmant dans un statut définitif d'étranger, d'apatride en quelque sorte, dépouillé d'un antique droit de cité. Ce n'était pas pure rhétorique quand on sait que ce quartier n'était autre que celui dénommé « Ile de la cité ».

En proie à un sentiment proche de l'exaspération, Pierre-Amédée décida de marcher-virer-retourner sur ses pas plutôt que de piétiner, impuissant, aux abords de l'auguste seuil. Il avait les yeux rivés au sol, signe d'une profonde calculation. Dès qu'il eut relevé la tête, il l'aperçut à une dizaine de mètres, composant de toute évidence le code de la porte d'entrée d'un immeuble : « Gina ! » fut son seul et unique cri. Elle regarda Pierre-Amédée puis se mit à courir vers lui qui se mit à courir vers elle. A la fois ils se donnèrent la main et ils se firent la bise. Jamais auparavant, ils ne s'étaient trouvés en pareille situation. Ils s'exclamèrent presque en chœur :

- Non ! Mais ce n'est pas possible ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

En lieu et place d'explications, il y eut de part et d'autre pénurie totale de parole et comme de souffle, pendant un temps que même un spécialiste averti n'aurait pu calculer, faute de l'unité de mesure adéquate à la temporalité de leurs consciences alors remplies de significations inédites. Pierre-Amédée finit par apprendre qu'elle était à Paris depuis neuf mois, engagée dans des études de troisième cycle en sémiotique. Il lui apprit qu'il était lui-même arrivé de la Martinique depuis trois jours pour un mois de vacances parisiennes. Elle lui adressa (qui fut gentiment déclinée au profit d'une promenade le long des bords de Seine) une invitation à prendre un thé chinois à son appartement (« troisième étage gauche, en sortant de l'ascenseur »). En déambulant avec, sous les yeux, les eaux vertes de la Seine, ils essayaient d'étayer l'espace d'une mémoire commune, d'y inscrire leur rencontre précédente, sa banale survenue et sa miraculeuse portée pour qui avait reçu le don d'en lire les signes sur la vaste paume des nuages.

Au fur et à mesure que s'agrandissait le champ de leur complicité retrouvée, ils prenaient conscience qu'ils restaient encore mentalement prisonniers de leurs statuts d'origine : lui professeur, elle étudiante, son étudiante. La rupture d'avec ce registre de leur passé se fit quand, au bout d'une heure, ils se mirent à se tutoyer sans négociation préalable. Il serait plus juste de dire : « quand elle se mit à le tutoyer ». En effet, l'audace vint d'elle. Pierre-Amédée se mit alors à penser à la réflexion qu'elle lui avait inspirée le jour du bal quand, à contre-courant de son effroyable timidité en salle de cours,

elle s'était, le prenant par le bras, imposée comme cavalière et de la manière la plus cavalière qui fût (c'était le cas de le dire, sans présomption cependant qu'il eût été choqué par pareil comportement, bien au contraire !). Il se rappelait qu'il s'était dit sur le moment : « Ah ! Gina, i pa mélé, non ! ».

Cet après-midi-là, se laissant guider par la rive droite de la Seine, ils marchèrent, ils marchèrent, ils marchèrent et marchèrent tant et si bien qu'ils charmèrent les passants. Ces derniers, immanquablement, se retournaient pour les regarder. Eux, ils avançaient impavides, main dans la main, un Noir noir et une Asiatique, spectacle qui (pensait Pierre-Amédée, plus sensible à ces regards qu'il ne le laissait paraître à Gina) aurait dû être banal dans une ville aussi cosmopolite que Paris. Mais sa vision des choses se transforma. Devant la répétition de plus en plus intense de ces comportements, Pierre-Amédée en fit la remarque à Gina qui dès lors se montra particulièrement attentive à ce phénomène. Ils devinrent tous deux (mais surtout lui) de plus en plus avides de comprendre la qualité des regards qui étaient portés sur leur couple, pour ainsi dire déambulatoire. Ils ne lurent dans les yeux des passants ni scandale, ni indignation à fondement racial et fautiveuse de haine, ni voyeurisme, mais, qui les pénétrait de plus en plus fort, une infinie tendresse, au diapason de celle qu'il portait en eux mêmes à usage mutuel. Cette tendresse venue de l'extérieur se mélangeait à la leur, dans un flot métissé auquel Pierre-Amédée associa la couleur verte de la Seine, couleur d'espérance (ainsi que le lui avait seriné Da Simonette, pendant toute son enfance). Mais espérance de quoi ? Vers quel avenir étaient-ils en train de voguer ? Pierre-Amédée, en son « fort » intérieur, s'avoua, à cet égard, en retard d'une

anticipation. Avec l'âge mûr, au rebours de ses comportements adolescents, il avait cherché à cultiver un rapport moins angoissé avec l'avenir et plus proche de la position horizontale du vau-l'eau que de la verticalité prémonitoire et oraculaire en laquelle, souvent il lui arrivait de se dresser, quand certains événements interpellaient sa conscience et exigeaient qu'il témoigne et qu'il s'engage. Le développement des ses dons de seconde vue - à condition (sauf rare exception), que sa vision ne concernât pas sa propre personne et ses propres intérêts - n'avait pas été pour rien dans sa propre maturation. Il avait appris à prendre plus de recul avec lui même et avait renforcé sa conviction que le service judicieux (et non point « foufou gongon ») des autres constituait la voie royale de toute existence.

Pierre-Amédée raccompagna Gina au pied de son immeuble où ils prirent rendez-vous pour une séance de cinéma le lendemain en fin d'après-midi, qui pourrait être suivie, s'il était moins endormi que présentement, d'un repas dans un petit restaurant sympathique de la rue Mouffetard. Il n'avait toujours pas absorbé son décalage horaire. Il se coucherait tôt quitte à se réveiller pendant la nuit : il regarderait alors la télé. Cinq minutes après son arrivée à l'hôtel alors qu'il était sous la douche, le téléphone sonna : c'était Gina qui appelait pour le remercier de cette agréable promenade. Elle ajouta qu'elle avait oublié de lui dire qu'elle ne serait pas libérée le lendemain avant dix-neuf heures parce qu'elle était de service à la caisse du supermarché (elle y travaillait au noir pendant une bonne partie de ses vacances pour parer aux besoins de la prochaine année universitaire). Pendant la promenade, ils avaient bien parlé des activités

estivales de Gina, mais il ne s'était pas bien rendu compte des contraintes qui pesaient sur l'emploi du temps de celle-ci..

De se trouver tout seul, à cette heure, dans son hôtel remit en mémoire à Pierre-Amédée la tragique destinée de Gros-Gaz, volatilisé six mois plus tôt dans les parages, une semaine à peine après leurs retrouvailles dans Bruxelles diurne et nocturne. Ce voyage-ci, Pierre-Amédée avait dû le reporter de deux mois, en raison de la fermeture temporaire de « son » hôtel motivée par « des travaux de rénovation ». Dixit Lili, qui avait répondu à son appel téléphonique avec toujours la même doucine dans la voix. Sur le moment, cela ne l'exonéra pas pour autant d'une vive déception : cet état de fait repoussait d'autant la manière de pèlerinage qu'il avait décidé d'effectuer, en ces lieux, à la mémoire de son ami d'enfance. Ce ne fut que bien plus tard qu'il lui fut donné de se représenter (en partie ou totalement ?) l'enjeu des questions que, la veille de son départ pour Paris, lui avait posées Gérard, le frère aîné de Gros-Gaz :

- Quand tu vas à Paris, c'est bien dans le quartier des Gobelins que tu descends ?

- Bah ! oui, pourquoi ? C'est le même hôtel que Georges-Antoine. Pour rien au monde je n'en changerais.

- Parce que toi aussi, tu y as une chambre attitrée ?

- Non, pourquoi ?

- Parce que Georges-Antoine, lui, avait, en plus de tout le reste, ce privilège.

- C'est normal, il était tout le temps fourré à Paris. C'était un meilleur client que moi.

- Et tu avais des réductions importantes sur le prix de la chambre et des repas ?

- Non, pas spécialement. Pourquoi ?

- Parce que mon frère était vraiment un gros gaz, dans toute l'emploi du terme, un V.I.P. quoi !

- On dirait que ça n'a pas trop l'air de te réjouir...

- Oh, tu sais, qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? Tous ces avantages, on ne les emporte pas dans la tombe. Il arrive même que ce soit eux qui vous y conduisent.

- Je te trouve bien philosophe aujourd'hui.

- Bah ! tu sais, par les temps qui courent...

- Toi, camarade, tu as décidé de me faire marcher. Tu ne serais pas en train de nourrir un petit cochon avec quelqu'un ?

- Tu n'as peut-être pas tort. On aura l'occasion d'en reparler. Je dois me rendre à Paris, dans quelques semaines, aux vacances de Noël. Je vais tâcher de me rendre compte des choses sur place, comparer avec tout ce qu'il me dit dans sa lettre et qui, pour ne rien te cacher, me semble ahurissant de farfeluterie ou de dinguerie. Le plus dingue c'est que le dingue, c'est peut-être pas lui ? Mais tu sais, Georges-Antoine avait tellement d'imagination. C'est pas pour rien qu'il a écrit son premier polar à douze ans...

Ce soir-là, endormi relativement tôt, vers neuf heures du soir, Pierre-Amédée fut réveillé vers les trois heures du matin par des fêtards qui, s'interpelant de loin, parlaient dans de gros éclats de rire qui avaient une étrange tonalité créole lui rappelant d'identiques épisodes de son enfance. Coïncé entre deux états de conscience, il ne pouvait ni se rendormir totalement ni se lever pour allumer le téléviseur.

(Virée en arrière : l'esprit de Pierre-Amédée se reporta alors à la période de sa rencontre avec Gina, sur un campus universitaire : après le quatrième cours, pendant la pause, il s'était adressé à elle comme il avait déjà eu l'occasion de le faire pour d'autres, avec l'intention de vérifier si elle avait bien compris les explications fournies par lui quelques instants plus tôt. La profondeur de son regard pourtant timide lui était, ce jour-là, apparue telle une mer aux courants sans rémission. C'était seulement maintenant qu'il se souvenait, avec le recul, que, à ce moment là, il ne put même pas accrocher son esprit aux agrès de sa voix si inaudible qu'elle paraissait, elle-même, prise dans le maëlstrom qui déjà avait commencé de les emporter hors du temps pédagogique.

- Oui, j'ai bien compris, avait-il fini par comprendre plus qu'entendre, au terme d'un effort de concentration et quasiment de lecture sur ses lèvres.

- Je suis rassuré, parce que vous n'intervenez absolument pas au cours. Si vous avez le sentiment d'avoir fait un mauvais choix, vous pouvez encore changer de module, vous savez. Il en est encore temps.

- Non, ça va bien ! fut alors toute sa réponse.

Son souvenir était sans faille. Elle portait, ce même jour, trop ample pour ses épaules, une chemise de garçon qui recouvrait assez bas au dessous de sa taille un blue-jean. Il le revoyait, ce blue-jean, retombant en accordéon sur les chevilles de Gina, même quand elle était assise, comme quelques instants auparavant, le tout posé sur deux baskets, tout le portrait de deux minuscules petits toutous d'appartement couchés au pied de leur maîtresse censément adorée. Rien, en vérité, dans un tel accoutrement ne pouvait

porter à l'enchantement. Cependant, les deux yeux de Gina, il se le rappelait, lui étaient alors apparus pour la première fois comme deux pièces de joaillerie enchâssées dans un écrin d'ivoire aux lèvres tenues rapprochées comme s'il s'était agi d'un trésor : le propriétaire, parcimonieux n'aurait voulu les livrer que furtivement aux regards admirateurs, soupçonnés d'en user la matière. Mais heureusement qu'il y avait des limites imposées aux métaphores par une justice immanente, car personne d'autre que la pure nature ne lui semblait être fondé à revendiquer la possession de Gina. Ses cheveux encore longs (le jour du bal, elle les avait coupés autour du visage) encadraient déjà le berceau, précocement disposé, d'un sentiment qu'il était alors bien incapable de nommer. Précocement ? Oui, car Pierre-Amédée était loin, très loin de se douter que, ce jour là, à cette heure, à cette minute, en cette poignée de secondes, il embarquait sur le navire qui faisait voile vers le pays d'Amour-en-fleur.)

Le lendemain, après le dîner, pour tenter peut-être de ressusciter le cadre des instants primordiaux, ils décidèrent d'aller danser dans une boîte de nuit qu'elle avait un peu fréquentée l'hiver passé en compagnie de compatriotes. Au bout de cinq minutes, Pierre-Amédée complètement assourdi par le bruit et abasourdi par les violents rayons zigzaguant du stromboscope, voulut échapper à pareille torture que même la présence de Gina n'adoucissait pas, ce qu'il se résolut à entreprendre et qu'il réussit sous le regard tendrement amusé de sa compagne. Cette dernière l'invita à prendre un thé chinois chez elle. Cette fois, il accepta de bonne grâce ce

moment de convivialité qui était ainsi promis à leur amitié.

Ils prirent un taxi qui leur procura une frayeur sans manman. Le chauffeur, qui était complètement saoul, menaçait à plus d'une reprise de mettre un terme précoce à leur retrouvailles. Pierre-Amédée profitant d'un feu rouge (pour une fois le véhicule marquait l'arrêt réglementaire) invita son amie à descendre et tendit au chauffard un billet. Ensemble, ils marchèrent pendant un bon kilomètre avant d'arriver chez Gina. Arrivé dans l'appartement, Pierre-Amédée eut plaisir à consulter la petite bibliothèque, pendant qu'elle préparait le thé. Il nota avec satisfaction que, sur le rayonnage du haut, figuraient, alignés dans l'ordre alphabétique des auteurs (« un esprit méthodique, Gina ! »), des romans relevant du Mouvement de la créolité. Étaient représentés dans ce microcosme presque tous les courants de la littérature antillaise contemporaine de langue française (« Il est temps que lui apprenne le créole », pensa-t-il). Il supposa que Gina était en train d'utiliser les ouvrages jetés en vrac sur sa table pour quelque travail particulier. Un article ? un morceau de sa thèse ? Cela l'intrigua et il voulut lui en poser la question qui fut court-circuitée par les exigences du moment : la jouissance d'une convivialité à laquelle déjà se prêtait Gina par son air calme et souriant et pourtant mystérieux. Il ne put pas s'embarquer sur les toutes premières vagues de cette joie car son esprit continuait à s'interroger sur le type de travail dans lequel Gina pouvait bien être engagée.

Maintenant qu'était abolie la relation professeur-étudiante, il se souvenait avec humour du jeu de mot que son esprit, plein de taquinerie envers lui-même, avait fabriqué mais qui était, jusque là, resté dans les limbes. Ce jeu de mot

inspiré par l'essai de René Depestre (**Le métier à métisser**) se présentait ainsi : « Le métier de professeur est peut-être un métier à tisser les idées mais certainement pas un métier à métisser les corps ! » Le voyant un peu pensif, Gina lui demanda sans transition aucune :

- Comment as-tu deviné que mon petit nom est Gina. Personne ne m'appelle ainsi en dehors de ma famille et de mes amis proches ? J'ai mis plusieurs heures à me rendre compte qu'il y avait, entre nous, cette énigme non résolue.

- Cela signifie-t-il que d'emblée tu m'as considéré comme un de tes amis proches ?

- Sans aucun doute. Mais le mystère reste pour moi entier.

- Maintenant que tu me le dis, je me souviens effectivement que pendant notre séjour sur le campus, le prénom qui figurait sur les listes était un prénom composé... Maria-Angela.

- Non : Marina ! Rappelle-toi, tu avais déjà commis la même erreur et, comme maintenant, j'avais corrigé.

- Ah ! oui, je m'en souviens très bien maintenant, Gina. Même qu'il a fallu que j'estropie ton nom pour que tu sortes de ton silence de petite souris.

- J'ai dû rêver de ton petit nom... oui, c'est ça, j'ai dû le rêver. Il m'aura été soufflé par quelque bon ange désireux de nous unir.

- Ah ! tu es vraiment un poète.

Pierre-Amédée n'aurait pas pu soupçonner, quelques années plus tôt que Gina, la jeune étudiante tout à la fois silencieuse et muette, était à ce point capable de ce genre de marivaudage, véritable constante de la relation qui lui était, à

lui, coutumière avec les femmes. Il découvrit, à travers cette jeune personne un être d'une subtilité, d'une profondeur, d'une sérénité, d'une modestie et d'une confiance en soi qui, rapportées à ses timides agissements d'avant, le surprenaient et l'émouvaient tout à la fois.

Le séjour de Pierre-Amédée se passait dans ces délices. Gina et lui réussirent à se faufiler entre les écueils des lourdes heures de travail de cette dernière. Ils écumèrent quasiment tous les restaurants ethniques du quartier latin et des environs, et les musées et cinémas ne furent pas jaloux. Pierre-Amédée qui avait toujours détesté la cuisine chinoise s'en était ouvert à Gina. Un jour, pour faire plaisir à cette dernière, il eut à coeur de lui proposer de choisir entre un restaurant chinois et un restaurant japonais et elle choisit le second. Une autre fois, sans lui fournir les éléments d'une alternative, il l'emmena au seuil d'un restaurant chinois. Elle refusa gentiment d'y entrer. Etonné par ce quasi double refus, il fut rassuré quand elle lui expliqua :

- Puisque tu n'aimes pas la cuisine chinoise, ce n'est pas dans un restaurant que tu apprendras à l'apprécier. Il faut manger de la cuisine familiale. Et ça prend du temps. Avec mon boulot, je n'ai pas le temps de te préparer un bon repas mais je t'invite à Noël prochain à Taiwan, où je dois aller rendre visite, à mes grands parents ainsi qu'à des oncles, tantes et cousins. Là, tu auras de la bonne cuisine chinoise.

A ces mots, la première réaction, in petto, de Pierre-Amédée fut : « Ah ! Gina, i pa mélé, non ! », écho de son premier commentaire, formulé quelques années plus tôt, devant la timide audace d'une jeune fille, sur une piste de danse. Il ne savait pas comment réagir à pareille invitation.

Mais devant ce qui apparaissait de son embarras (ou de sa surprise), Gina poursuivit :

- Bon ! Taiwan, c'est un peu loin et le billet n'est pas donné. Alors, je t'invite à manger ces bons plats chinois aux Etats-Unis, dans ma famille. Mais, ça ne sera pas aux vacances de Noël, parce que mes parents tiennent à ce que j'aille à Taiwan à cause de mes grands parents qui se font vieux ; ça sera aux prochaines vacances d'été. Allons ! Tu ne me diras pas que pour toi, les Etats-unis, c'est dépayasant. D'ailleurs ce sera moins loin pour toi que de venir à Paris.

- Comme tu vois, j'en ai le souffle coupé...

- C'est bien dommage, parce que, n'est-ce pas ? le passage de l'analyse sémiotique à l'écriture, ça te demandera d'avoir du souffle. A moins, bien sûr, que tu ne partages pas la théorie de l'inspiration. Mais depuis la Martinique, tu m'en donneras des nouvelles. Mon ange à moi, il me dit que j'aurai bientôt des choses très intéressantes à lire.

- Mon ange à moi, me dit que ta commande sera honorée.

Ces propos lui rappelaient que, le lendemain, son séjour parisien se terminait : ce dernier avait commencé dans l'errance et se terminait dans une plénitude dont Pierre-Amédée n'aurait pas pu soupçonner l'intensité avant de la vivre. Pendant ces derniers instants qu'ils passaient avant une prochaine rencontre (à Taiwan ? Aux Etats-Unis ? A Paris ? Aux Antilles ?) ils se tinrent la main. Gina, qui par le passé, avait été déçue par les comportements prédateurs des hommes, lui dit comme elle était heureuse de la qualité de leur relation (« produit métissé », disait-elle, « de la sensualité, de l'affectivité et du jeu verbal »).

Combien c'étaient encore de millénaires de culture enfouis dans ses mines et mimiques qui lui fabriquaient cette physionomie ? Une physionomie dont il décodait en partie l'alphabet (il y avait loin de ce moment-là au temps de son enfance, des préjugés benoîtement racistes de laquelle il avait honte à cette heure) mais qui lui restait encore largement opaque : cela ne le mettait pas plus que par le passé à l'abri d'aveuglantes éclipses sémantiques maintenant assumées, revendiquées presque. La sorte et qualité de fênwè dont parfois s'ennuait le visage de Gina bandait d'autant plus en lui le désir d'accéder au coeur vivant de cette femme, par des voies autres que celles de la parole parolière et de la raison raisonnante. Au point que le malentendu, qui était pour lui - pourquoi le nier ?- cause de souffrance, lui semblait tout à la fois condition et conséquence de leur mise en relation à tous deux. (Mais comment Gina vivait-elle ces éclipses, à supposer qu'elle en eût, et d'aussi fréquentes que lui ? Pour rien au monde, il ne la questionnerait sur ces matières).

La lecture de tous les traits, faits et gestes de Gina qui l'encharmaient de tendre et vigoureux charme se brouillait soudain d'une virgule inopportune qui alors faisait voler en éclats, à croire un coup de zinglin, les verreries d'un sens probable. Parfois, il la croyait à la lisière de parler mais elle se taisait, assise dans la loquace de son corps de princesse. Mais l'instant d'après, un sourire, un battement de cils, le frémissement d'une paupière avaient alors le don de restaurer, à titre éminemment précaire, éphémère et provisoire, une signification, peu auparavant néyée dans le lac noir d'un regard sans fond. Pourtant elle était là, entre eux, cette

tendresse irrécusable, qui du liant de sa présence, prodiguait la certitude d'un commun tremblement.

Pierre-Amédée, qui avait toujours été en délicatesse avec les bavardages des métaphysiciens, apprenait lentement, au contact de Gina, les secrets censément compliqués mais simples, en définitive, de l'ontologie. Et de vivre cela était pour lui, l'indice le plus sûr que, au delà du désir, il y avait, toute folie conjurée au coeur de l'homme et de la femme, à préserver la part intransitive et pour ainsi dire irréductible de l'Etre. Cette part semblait devoir se résumer dans l'énigmatique consigne qui, inculquée par Da Simonette, à l'instant de toute libation, remontait, depuis le fond de son âge, aux agrès de sa mémoire : « Ba latè tay !⁴⁷ » disait-elle, associant le geste à la parole. « La terre, cette terre, notre Toute-Terre », pensa-t-il, « elle-même, la mesure, la seule, incommensurable de nos bonheurs indoutables, n'en déplaie aux ravinelements des larmes ! ».

Ils restèrent longtemps à se regarder comme deux enfants. Ils souriaient, plissaient les paupières, arrondissaient leur bouche en coeur, fermaient leurs yeux, les rouvraient, dévoilant les gemmes de leurs dents, sous la trémulation saccadée des lèvres, puis, comme à l'injonction subite d'une pluie d'étoiles, ils tendaient l'oreille au tintinnabullement, dans le lointain, d'un monde enchanté. C'étaient leurs coeurs qui continuaient à s'emplier, à bimes seaux, d'une joie aux saveurs d'éternité. A la pointe extrême où le baiser naît à la commissure des lèvres pour, ensuite, se mourir au claquement doux de la langue, ouvrir puis refermer et encore indéfiniment

⁴⁷ *Il faut donner à la terre son dû*

rouvrir l'écrin d'ivoire qui abritait les yeux de Gina fut un seul désir pour Pierre-Amédée. Qu'il exauça lui-même, sans la moindre envie de jouer au propriétaire (cupide ni avaricieux).

Elle était maintenant là de son petit là à elle, ensouchée au terreau du silence. Amoureuse comme toujours de la vie. Le moment présent lui était tout à la fois embarcadère et débarcadère. Et la grande mer océane, dont elle ne prenait pas la hauteur d'avenir, qu'elle ne regardait pas même sur le côté, elle ne l'appréhendait nullement. Pierre-Amédée se rendait compte que c'était avec Gina qu'il commençait véritablement à déguster ses premiers vrais morceaux de silence, commués en une musique de chambre douce et pourtant tenace, oh ! si tenace, ah ! si douce. De cette musique, le matériau - ineffable, qui en eût douté ? - lui paraissait trop noble pour qu'il consente à ce que ses vieilles angoisses enfantines l'assimilent à quelque rente viagère. Et cependant qu'il venait de vaincre les assauts du prosaïsme, il s'abandonna au réalisme le plus cru qui, sur ce chapitre, lui représenta néanmoins une matière épousant toute la gamme des nuances d'une ambroisie : enrichie tout ensemble et sélectivement des fragrances de l'ilang-ilang, du litchi, du mombin, de la goyave, de la mangue Julie et de la vanille des isles (*« et un grand zut aux taxateurs de ma poésie, aux imputateurs d'hellénisme ringard, d'exotisme néo-doudou, à peine, aux spéculateurs illusoires, aux imprécateurs dérisoires, aux contradicteurs, aux accusateurs, aux profanateurs, conspirateurs, prosécuteurs, blasphémateurs, tous rompus aux amoindrissements, aux dégoûtements, aux effeuillements, aux abrasements ! Tambour de braise et tonnerre m'écrase si, faisant déparler ma parole et dévier ma voie, je m'adonne*

jamais aux prosternements, m'abonne aux ornements, m'ennorme aux alignements et m'ordonne aux émargements ! Fout ! »⁴⁸).

A croire que cette colère si soudaine ne fut que mentale: elle tranchait tant avec la douceur de Gina, toujours en son là, que Pierre-Amédée pensa devenir sur-le-champ géologue, histoire d'apprendre à baliser la carte et mieux canaliser l'inconduite de ses geysers intérieurs. Mais peut-être était-ce rêver qu'il était en train de rêver ce mouvement d'humeur, car en rien, mais en rien du tout pas, ne fut affectée la qualité et vertu du silence dont Gina continua à lui prodiguer les bénéfiques leçons. Les effets en commencèrent alors à s'inscrire dans la chair palpébrale des choses. Il comprit que leur vrai langage à tous deux serait désormais celui qui se passerait le plus possible des mots de bouche. Il se voyait déjà (anticipateur impénitent menacé, par là même, de rester un cancre de l'école du bonheur-selon-Gina) dans un avenir indéterminé, lui téléphonant longuement et raccrochant le combiné, après une conversation faite exclusivement des clapets de leur commune respiration entre chaque bout du fil.

(Réverie: Pierre-Amédée se rendait compte qu'il avait été cogité bien des idées, écrit bien des pages sous le signe de la créolité, et que, à leur tour, ces idées et ces pages avaient bien fort agité leurs concepteurs. Cependant, la réalité antillaise native-natale restait encore le seul cadre existentiel où, de la plantation jusqu'à la ville et ses agrégats, une palanquée

⁴⁸ *Que diable !*

d'hommes et de femmes déroulaient, croisés ou heurtés, leurs destins : Nègres à chiques et à pian, Nègresses à bonda maté, Chabins au poil sûr, Mulâtres bôdzè, Mulâtresses kalazaza, Coulis à dalot, Chinois à chopine d'huile, Syriens à drill et toile kaki, gros Békés et Békés-goyave, tous et toutes sous le même coui de la même calebasse. Mêmement, à quelques nuances près dans chacun des territoires de la Créolie et qu'énumérer serait folie, car c'est royaume à la géographie tout autant physique que cordiale.

Il croyait que son esprit allait se contenter des repères internes de leur amitié toute neuve, encore qu'inédite (autant comprendre non dite avec la limaille des mots : ce sentiment germé à bas bruit dans l'alchimie de leur commune présence, n'avait cure d'être ratifié par les phrases du langage ordinaire). Mais il sentait que les forces de l'intellect parfois prenaient irrésistiblement le dessus en lui, quand, aventurier impénitent de l'imaginaire, il se voyait, cinglant tel Colomb vers quelque Inde inconnue qui, cette fois, n'eût pas été l'Amérique. Il se rappelait cette année 1992, tout à la fois date de leur rencontre et millésime du Cincentenaire : son état d'esprit de l'époque l'avait incliné à la terminologie de la « découverte » plutôt qu'à celle, censée plus politiquement correcte, de la « Rencontre des deux Mondes ».

Pierre-Amédée avait compris, dès cette époque, qu'il avait été un navigateur audacieux et fou, à peine conscient d'avoir abordé sans boussole, sans équipage et par une nuit sans lune au pays-magique-qui-ne-porte-pas-de-nom. Et maintenant, avec une délicieuse angoisse, il s'éprouvait encore, plus que jamais, dénué de repères externes sur la grande mer océane. Gina à qui, depuis peu l'unissait une

muette et fervente affection, il se surprenait, fébrile, à l'imaginer promise aux fonderies nouvelles du « Tout-Monde » tel qu'Edouard Glissant l'ayant nommé et déjà quasiment configuré, appelait à l'appréhender de neuf. Car ce n'était pas une Chinoise, fille de Chinois à chopine d'huile d'une banlieue populaire de Fort-de-france. C'était une Chinoise du vaste monde, extérieure en quelque sorte. Et doublement : d'une part, extérieure à ce cercle restreint et pour ainsi dire familial de la créolité antillaise ou mascarine ; d'autre part, extérieure à la geste fastueuse et intimidante de l'Empire du Milieu. Elle était - avec des millions et des millions de femmes et d'hommes - au levain de l'ère nouvelle dont l'herbe poussait au tournant hirsute du siècle.

Il se consolait et se justifiait tour à tour des égarements et des extravagances de son esprit en se rappelant que le théâtre de leur rencontre avait bien été cette merveilleuse toute petite localité de rien du tout, perdue dans un océan verdoyant de monts, mais dont le destin, à l'évidence, excédait assurément l'exigu dessin géographique. Ce lieu serait désormais pour lui - tendresse et dérision mêlées - le « bourg du mitan » (mieux : « **Bourg-Mitan** »). Bourg, pour faire pièce au gigantisme de l'Empire, mitan, pour retrouver sous la langue, sous sa langue et ses muqueuses à lui, la saveur déjà nostalgique de la parlure créole d'avant le deuxième millénaire.

Il eut alors envie de fermer les yeux pour entrer plus avant dans l'aire nue des sables et du rêve.)

- Hé ! à quoi penses-tu, Pierrot ? lui dit-elle, soudain, qui le ramena (pour parler comme le poète) à la mangeoire des astres du temps présent.

- A rien. A tout. A nous !

- Ne sommes-nous pas ensemble, dans la paume du temps présent ?

- Euh ! oui, bien sûr ! sauf que ça aura une fin, le présent.

- Le moment où nous nous reverrons est déjà ce qu'il sera : un présent.

- Tu as raison, je suis un mauvais élève, mais je te promets de m'appliquer.

Et ils s'étreignirent avec force.

Pierre-Amédée rejoignit son hôtel (il n'est même pas besoin de savoir comme : à pied ? En taxi ? Sur les ailes des songeries et du désir ? Ce qui était sûr, c'était que la nuit était douce, que la nuit était calme. Demain, comme tant de fois, lui ouvrait des bras gigantesquement fraternels).

Pierre-Amédée avant de s'endormir, téléphona à la réception afin d'être réveillé à sept heures du matin. A peine avait-il la tête sur l'oreiller qu'il prit sommeil. Il entendit une voix maintenant ancienne et familière qui s'insinuait entre les fibres de son corps : « Elle est ta force et tu es son aile, Djani ! Pardonne le conservatisme de cette dénomination, je devrais dire... Pierre-Amédée. Sans vouloir me complaire dans un angélisme béat, je dois t'avouer que j'aime de cet amour l'éclat qui enlumière vos corps, mais me plaît plus que tout l'ardeur muette que le simple contact de vos mains nouées communique à vos yeux et à votre cœur. Il vous protège contre la déception du fruit cueilli trop vert et qui, de ce fait, ne mûrit jamais. Mais faut-il parler de fruit quand vous vous

réclamez de l'âge de la fleur ? Car il brûlerait les yeux des plus perspicaces, que vous préférez l'envol nuptial au vol de croisière, le moment extraordinaire de l'*énamourescence* (permets-moi ce néologisme) au sillon ordinaire de l'habitude. »

- Oh ! mon bon ange. J'ai tant et tant de questions à te poser. C'est donc bien toi qui m'as amenée Gina. Toi qui me disais, je m'en souviens, que tu te contentais de baliser mon parcours !

- Ce n'est pas moi, Djani, c'est toi même. C'est vrai que cette biographie, je l'ai commencée, dans les conditions que tu sais et que tu n'as pas particulièrement appréciées, du moins, au début... Mais n'importe, ça a été la chiquenaude qui t'aura amené à découvrir le royaume de l'écriture. Tu t'es pris en main et tu as construit, par la force des mots, ton propre destin. Au lasso de ta sagesse, tu as su capturer sans les asservir, les discours qui étaient faits sur ta vie.

- Oh ! Merci, mon bon Ange...Mais... de grâce ne t'en va pas !... Ne...

Pierre-Amédée fut blipement réveillé en pleine nuit par des éclats de rires ayant, comme précédemment, une étrange tonalité créole, les paroles elles-mêmes étant peu audibles, mais débitées sur un ton qui lui rappelait son adolescence, quand ses copains et lui allaient-venaient-tournaient-viraient, les soirs de vacances dans les rues du bourg, à se raconter des histoires desquelles les aventures féminines étaient rarement absentes, provoquant d'épisodiques et soudains esclaffements. (Et c'était, par-ci, comment Untel avait été surpris à bourriquer ferme quelque lavandière dans les hautes herbes de la savane qui borde la rivière Pomme, et c'était, par là,

comment telle massoucelle avait, de nuit, trompé la vigilance de son mari pour rejoindre dans la maison d'à côté son amant, « votre serviteur, Gros-Gaz soi-même »). Lui, Pierre-Amédée, dans ces cas-là, se contentait d'écouter, essayant souvent, avec des succès divers, de relancer la blague vers des sujets moins scabreux. Il se rendormit en pensant à la variante d'une de ces phrases qui avaient ponctué toute cette époque, prononcée par des camarades qu'étonnait et intriguait son rapport peu commun à ces brins de filles qui un jour allaient devenir des femmes : « Pierrot pa janmen santi lodè koukoun an fanm⁴⁹ ».

Pierre-Amédée, au moment d'accéder au royaume du Sommeil Retrouvé, adressa un sourire aux anges. Un sourire plein d'ironique tendresse pour son passé et d'espoir triomphant quant à son avenir que son subconscient, humoriste invétéré, s'amusa, à voix suffisamment haute pour qu'il l'entende, à qualifier de « *ginacologique* ».

De loin, de très loin, Pierre-Amédée entendit une sonnerie dont l'intensité s'amplifia au point de lui assourdir les tympans. Se souvenant qu'il avait oublié d'emporter son réveil-matin (qui était resté sur sa table de chevet à la Martinique), il se rappela la consigne donnée la veille au réceptionniste de l'hôtel. Il comprit alors que le moment était venu pour lui de se réveiller pour de bon. Et comment ne l'aurait-il pas compris, son corps étant doucement secoué, mais secoué tout de même par une main, une autre lui tendant un téléphone portatif : « Pierrot, c'est pour toi. C'est Sansann. Il a déjà appelé, il y a une demi heure. Il souhaite absolument

⁴⁹ Pierrot n'a jamais senti l'odeur d'un sexe de femme

te parler. C'est très important ; c'est à propos d'une occupation de terres au quartier Montparnasse ».

Devant l'air complètement perdu de Pierre-Amédée, la jeune femme reprit le téléphone : « Sansann, Pierrot te rappellera dans une demi-heure au plus tard. Il a du mal à émerger, ce matin. Je crois qu'il a dû se coucher très tard hier soir. Il a eu une nuit très agitée ; ça te va ? Promis... d'accord. A bientôt ! ».

Pierre-Amédée eut du mal à se réperer dans le bankoulélé⁵⁰ où il se trouvait. Il était à Paris, donc Montparnasse, ça ne posait pas de problème, sauf qu'il avait un avion à prendre en fin de matinée pour rentrer chez lui à Fort-de-France. Mais... une occupation de terres à Montparnasse ? Quelle idée farfelue ! Il entendit, de nouveau, les mêmes voix qui l'avaient réveillé pendant la nuit, mais de façon plus claire. Il crut comprendre alors que, après une belle drive de temps enclose dans l'espace d'une nuit, il était, dans la chaleur du soleil qui chauffe et brûle la peau, rentré, plein d'usage et raison, au port bruissant de rires et de clameurs de Nyna, émouvante Pénélope qui, à tisser et détisser, n'avait eu d'autre toile que les voilures amirales du Sommeil. En ces royaumes magiques où il avait plus que soupçonné l'emprise de maintes sirènes Manman-Dlo, de Circé cependant, il n'en avait croisé nulle dont il dût déjouer les ruses, et Nausicaa elle-même, maintes fois rencontrée sous de multiples visages, jamais il ne s'en partirait : elle était fichée en son corps, chouquée en son coeur, vrillée en son âme, autant dire qu'elle faisait partie de lui.

⁵⁰ *Situation inextricable*

Les vociférations et les rires, à la tonalité indubitablement créole, cette fois, sortirent l'esprit de Pierre-Amédée de l'entre-deux-vitesses où il se trouvait et ce dernier comprit enfin qu'il était à la Martinique, au quartier Balata, dans sa villa, dans sa chambre à coucher, dans son lit à lui. Il se rendit alors compte que le quartier Montparnasse dont il s'agissait tantôt était celui qui se trouvait entre Morne Rouge et Saint-Pierre quand on arrive par la Trace, qui était toujours la route qu'il empruntait pour se rendre dans le Nord-Caraïbe.

Restitué, il ne savait comme, à son espace martiniquais, avec un sourire plein de tendresse, de tristesse et de joie mêlées, il se dit - humour que son subconscient ne renierait sûrement pas - qu'il avait devant lui un bel avenir, littéralement « gynécologique », cette fois, dans la pure lignée des manies « grammacticales », dont on lui avait collé l'étiquette pour la bonne et simple raison qu'il connaissait non seulement le latin mais encore le grec. Après tout, Nyna que, jamais perdue, mais seulement disparue, il retrouvait en leur commun maintenant, n'était-elle pas sa douce femme ?

FIN

